

**CAHIER 174 MÉTANOÏA**

## **Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?**

**À partir du N° 151, les Cahiers sont mis en ligne sur le site de l'Association Métanoïa, ouvert aux membres de l'Association.**

**Les Cahiers antérieurs ont été numérisés afin d'être également mis en ligne. Ils ne sont plus disponibles en version papier.**

**Si vous souhaitez recevoir le fichier de l'un des Cahiers, veuillez en faire la demande à <asso.meta@yahoo.com>.**

**La rédaction**

**Association Métanoïa loi de 1901- Montélimar**

**Couverture : Frank Lalou**

**octobre-novembre-décembre 2021**

**\***

<b>ÉDITORIAL</b> .....	p. 4
<b>COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS</b> .....	p. 7
<i>Logion 76</i>	
<b>RECHERCHES</b>	
<i>Arthur Rimbaud. L'Alchimiste du Verbe</i> .....	p. 15
<i>Gnose et histoire : Le mystère Jeanne d'Arc</i> .....	p. 22
<i>Les derniers jours de Maître Eckhart</i> .....	p. 30
<i>Jeux d'ombres divines</i> .....	p. 36
<b>MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME</b>	
<i>La grande invasion</i> .....	p. 38
<i>Os et Gnose</i> .....	p. 39
<i>De la pensée</i> .....	p. 40
<i>Ma pensée s'est pensée</i> .....	p. 41
<i>Profession de foi</i> .....	p. 43
<i>La nouvelle upanishad</i> .....	p. 44
<i>L'adorateur. L'épreuve initiatique</i> .....	p. 45
<b>MIETTES DE GNOSE</b>	
<i>Aphorismes</i> .....	p. 48
<i>Notes d'un poète</i> .....	p. 49
<i>Avudai-Akkal</i> .....	p. 50
<i>Les chants du pauvre Yunnus</i> .....	p. 51
<b>LA GNOSE AU QUOTIDIEN</b>	
<i>Du pressentiment à la parole</i> .....	p. 52
<b>CONTE</b>	
<i>Les huit bosses du sage</i> .....	p. 54
<b>COMPTE-RENDU DU SÉMINAIRE</b> .....	p. 56
<b>COURRIER DES LECTEURS</b> .....	p. 61
<b>BIBLIOGRAPHIE-DISCOGRAPHIE</b>	
<i>Le duo de l'Un</i> .....	p. 103
<i>Avatars</i> .....	p. 105
<i>L'Ardeur</i> .....	p. 108
<i>L'Un vers l'autre</i> .....	p. 110
<i>Qu'a dit Quackie à Maître Eckhart ?</i> .....	p. 112
<b>POÉSIES</b> .....	p. 115

## ÉDITORIAL

### DE LA TOLÉRANCE

Comment la tolérance, la bienveillance, l'amour, trouvent-ils place dans le contexte gnostique, si intransigeant envers le *partage* ? « *Quand le disciple est partagé, il est rempli de ténèbres* » (log. 61)

Je n'ai pas de réponse à donner au psychique, qu'il soit sérieux ou démagogue. Les arguments que je pourrais développer seraient taxés - et à juste titre à son niveau - de sectaires, d'élitistes, de blasphématoires... Qu'il se demande seulement ce qu'ont fait les enseignants de tout bord et de tout poil au nom de la tolérance. Et puis, sans engager un dialogue de sourds, qu'il m'observe dans mon comportement habituel, dans ma façon de gérer un quotidien ordinaire. C'est à cette épreuve qu'il pourra, s'il le désire, me cataloguer et me juger.

Je peux, en revanche, dire au vrai gnostique, qu'il est seul à être pleinement tolérant et je peux dire pourquoi. Sa vision englobante est à la fois connaissance et amour sans restriction aucune. S'il émet des réserves sur mes paroles, je le renvoie au grand soufi Rumi : « *Certains pensent que celui qui dit : "Je suis Dieu" fait preuve d'une grande prétention. En fait, il révèle une grande humilité, tandis que celui qui dit : "Je suis le serviteur de Dieu", affirme que deux existent, lui et Dieu* ». Une fois de plus, ce qui paraît le plus grand des blasphèmes aux yeux du psychique se révèle être la suprême humilité aux yeux du gnostique. Tandis que le psychique est identifié à sa pseudo-entité psychosomatique, le gnostique dit : « *Je ne suis pas ce corps, je ne suis pas ce mental, je suis l'Un sans second, je suis la suprême Réalité, je suis la Lumière... Je suis Cela non parce que j'ai des références de lectures dont je puis décliner les noms des auteurs mais parce que je m'assume dans mon identité véritable. Quand je parle, c'est non pas la personne qui parle mais l'Absolu. Le oui mais n'est pas de mise, car alors le oui n'est pas un oui et le mais organise déjà la résistance* ».

Je Absolu embrasse dans sa toute puissance à la fois le non-manifesté et le manifesté. Il englobe les paires d'opposés qui sont les pierres d'achoppement des psychiques. Que dis-je ? Il englobe le monde des images dans sa totalité. Or celui-ci, tributaire de l'espace-temps, est le royaume des psychiques, appelé aussi l'univers de Maya ou également le monde des ténèbres. Les ténèbres ne voient pas la lumière. Le psychique ne connaît pas le gnostique. Comment dès lors pourrait-il l'accuser d'intolérance ? La lumière voit les ténèbres et elle se voit lumière grâce

aux ténèbres. En d'autres termes, s'il n'y avait pas les ténèbres, la lumière n'aurait pas conscience d'être lumière ; s'il n'y avait pas le monde des psychiques, il n'y aurait pas ce qui engendre leurs paires d'opposés : amour-haine, bonheur-malheur, paix-guerre etc. Bref, les psychiques ont leur place dans la cosmologie du gnostique, car, bien que fermés à la révélation, ils en sont l'occasion indispensable.

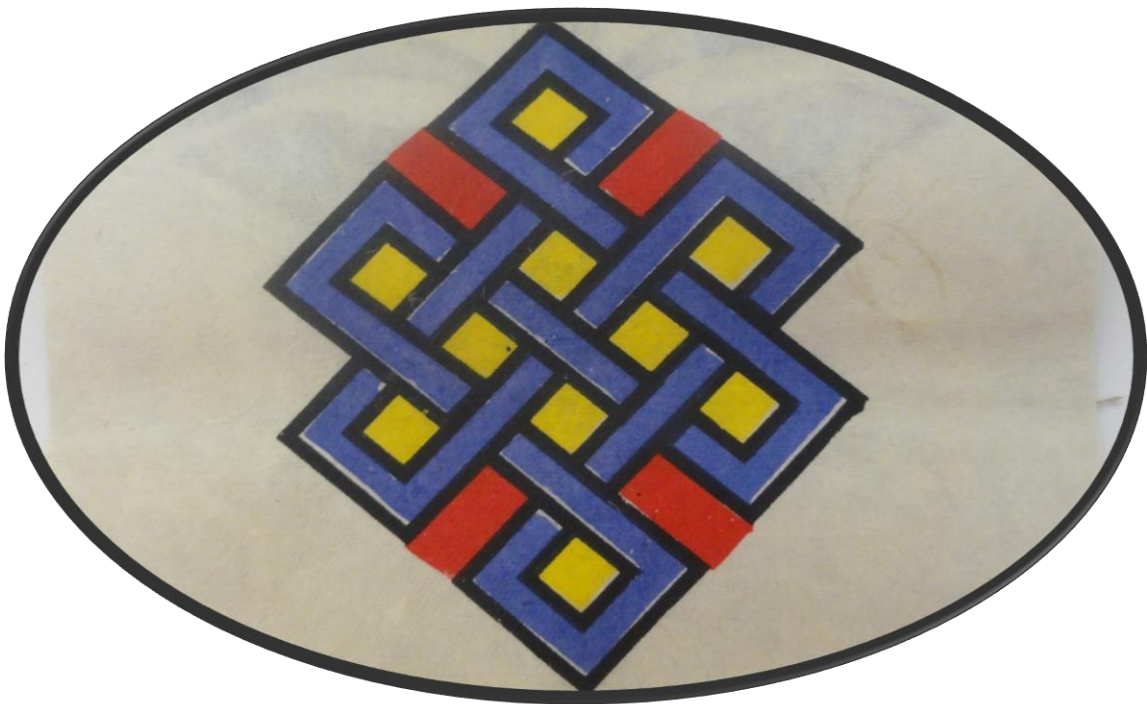
Le pseudo-agnostique veut éclairer le psychique. Il a donc la prétention d'être « clair » lui-même et il a en outre la prétention de vouloir et de pouvoir éclairer celui dont la « raison d'être » est de maintenir les ténèbres. Double prétention, double erreur. Or c'est justement ce pseudo-agnostique qui reproche au gnostique son intolérance, son élitisme, son orgueil.

Le gnostique ne renie aucune de ses œuvres. Son amour embrasse l'assassin comme le martyr. « *Le Tout est sorti de moi et le Tout est parvenu à moi* ». Depuis toujours, tout est programmé pour la révélation de lui-même à lui-même par l'entremise de « ce corps » qu'il soustrait aux ténèbres. Ainsi la manifestation programmée est-elle le substrat de la révélation spontanée : liberté souveraine, reconnaissance indicible, amour infini grâce au déterminisme des images ; le corps, à la jonction, pour permettre le passage de l'Inconnaissance à la conscience et vice-versa, sans que jamais les ténèbres ne puissent cacher la lumière.

La parole est opérante : « *La vérité vous rendra libres* » (Jn 8.36). Ce futur même n'est plus de mise car pour le gnostique c'est désormais chose faite. Le royaume est déjà là dans sa plénitude. La promesse s'est réalisée (log. 77-108). Grâce à Jésus, Je Suis : « *Si le Fils vous délivre, réellement vous serez libres...* »

- *Quelle plus belle marque d'amour que de libérer celui qui le veut ?*
- *Oui, mais le psychique ?*
- *Rappelez-vous Maître Eckhart : « Les créatures sont pur néant ».*
- *Vous ne pouvez pas dire au psychique que son existence est illusoire.*
- *C'est la raison pour laquelle, il ne faut pas vouloir le changer ; vous risqueriez de le déstabiliser.*
- *Alors ?*
- *S'il formule une demande réellement motivée, vous pouvez le tester.*
- *N'empêche qu'il risque de lire ces lignes, dangereuses pour lui.*
- *Faites-lui confiance ; il a de bons moyens de défense. Mais peut-être a-t-il Cela en lui, - ce qui serait le signe qu'il est au fond gnostique. Alors Cela peut le sauver. Sinon, croyez-moi, il va hausser les épaules et traiter l'auteur de ces lignes de fou à lier. Heureusement, le temps des bûchers est passé. Quoi qu'il en soit, ne nous projetons pas.*

Émile



*Le nœud sans fin symbolise l'interdépendance des phénomènes*

**COMMENTAIRES  
DE  
L'ÉVANGILE  
SELON THOMAS**

*LOGION 76*

*Jésus a dit :*

*Le royaume du Père est comparable à un marchand  
qui avait un ballot*

*au moment où il trouva une perle.*

*Ce marchand-là, c'était un sage :*

*il vendit le ballot,*

*il s'acheta la perle unique.*

*Vous aussi, cherchez-vous le trésor*

*qui ne périt pas,*

*qui demeure là*

*où la mite ne s'approche pas pour manger*

*et où le ver ne détruit pas.*



*Qu'est-ce que la vérité ?* demande Pilate. Pilate n'obtient pas de réponse. Lui qui détient le pouvoir temporel n'a sans doute fait carrière mondaine que pour accumuler des trésors matériels : puissance, richesses, honneurs... Il ne peut voir le vrai trésor qui est sous ses yeux. La vérité lui échappe. Pilate n'obtient pas de réponse. Il n'en est pas digne. Contrairement aux apparences, Pilate est déjà mort. Jésus seul est Vivant. Pilate seul est à plaindre. Son mental tourne en rond.

Enfant, je rêvais d'îles au trésor, de butins merveilleux. Adolescent, je par-tais en quête du Graal avec Lancelot, Perceval et les chevaliers de la Table Ronde. Ou alors avec les alchimistes, je m'interrogeais sur l'existence de la pierre philo-sophale. En lisant des récits d'aventures lointaines, je visionnais quelque Shambhala au cœur des Himalayas. Plus tard, avec les surréalistes je me mis à chercher l'Or du temps. Mais toujours je cherchais quelque perle précieuse.

Je cherche sans savoir ce que je cherche. Est-ce que je me doute même que je suis en train de chercher ? Est-ce que je me doute que dans cette quête du trésor j'ai tout à perdre et rien à gagner ? La roue du samsâra tournera-t-elle longtemps ?

Comme le bonheur, le trésor est dans le pré, cours-y vite, cours-y vite : il va filer ! Le bonheur est en fuite. Il reste à gravir la montagne du cœur pour trou-ver que le bonheur est repos. Le trésor est là, tout près, en nos cœurs, là où nous ne savons pas le chercher. Je cherche au loin ce qui est à portée de main. Comme le serpent qui se mord la queue le trésor est le début et la fin de ma quête. Le trésor est là. Ici et maintenant. Le trésor est en moi. Je suis moi-même le trésor que je cherche avec intensité. Je veux ce que Je suis. Je suis ce que je suis. Ma seule volonté, mon unique trésor, c'est la liberté d'Être.

En trouvant le trésor, je trouve le Tout qui est à la fois le Tout Amour et le Tout Connaissance. Dans l'effacement subit de la personne se trouve mon rapport personnel avec l'Impersonnel.

Pour trouver le trésor, laisse tomber le chercheur !

Il n'y avait d'autre obstacle que mon moi.

Et alors...

Le Soi se lève à l'horizon de l'âme.

Je le nomme.

Le nommant, il me nomme.

Je suis Jésus.

Yves

\*



## Le ballot et la perle

Dans la comparaison au royaume du Père, le marchand pourrait détenir dans son ballot, de ces « choses » qui répondent, dans la Manifestation, aux demandes et besoins de différentes natures, matérielles, intellectuelles, désirs, convoitises, inculquées dans les cerveaux, avec des certitudes, des pseudo-vérités et des dictatures telles que celles de la sécurité, la santé, vivre longtemps, mais aussi : obtenir le plus possible de richesses matérielles, être aimé et considéré, avoir du pouvoir, connaître le bonheur et la paix, ainsi qu'une liste infinie de besoins très variés : « *afin que je ne manque de rien, ... et la nuit même il mourut* » (log. 63) .

Tout ceci occupe le « Mental », qui exige toujours plus, devient dominant, ferme la porte à toute spiritualité et au véritable SOI intérieur.

Finalement, ce ballot m'est vraiment trop lourd à porter, même si on a inventé comme stimulants le courage, les devoirs, les objectifs à suivre, les buts à atteindre, l'émulation et la concurrence.

Alors voilà que mes yeux se portent sur cette petite chose, discrète, mais que pourrait voir celui qui la cherche au fond de soi, et qui s'avère être une magnifique Perle, impérissable, éternelle comme le Royaume.

Elle me propose d'abandonner les complications de la vie, de savoir recadrer les responsabilités exigées par la société, et surtout d'accepter de n'être « Rien », tout au plus de passage ici-bas.

À moins peut-être, qu'il suffise d'aimer ce Monde tel qu'il est, sachant que le Temps qui passe permet d'occulter ou de dissoudre les problèmes éventuels face à l'infinité de l'Univers : « *Votre problème n'est pas que vous avez un problème, mais que vous avez des solutions. Enlevez la solution, il n'y a plus de problème* » (U.G. Krishnamurti, *Le dos au mur*, Deux Océans, p. 42).

Jean-Paul

\*

Il fallait qu'il soit vraiment sage, le marchand, pour trouver la perle. Je vois plein de contradictions dans ce logion. D'abord, la perle ne s'achète pas. Elle est comme le royaume, on ne la cherche pas. On la trouve. Avec le regard retrouvé du petit enfant... Passage obligé : Celui qui a été haï, persécuté, affamé, si seul qu'il n'est plus personne ou persuadé que Jésus seul détient la vérité et qu'il faut le suivre totalement dans sa moindre parole et accepter que la maison soit renversée et que personne ne pourra la reconstruire. Oui, nous sommes passés par le Monde et notre tâche est immense.

Marie-France

\*

Thomas rassemble en un logion ce que Matthieu disperse en deux passages éloignés de son évangile (Mt XIII, 45 ; VI, 19), tandis que Luc (Lc XII, 33) tronque la parabole au point de rendre le rapport entre la dernière phrase « car où est votre trésor... » et ce qui précède, difficile à comprendre. Les synoptiques situent le lieu où amasser notre trésor « dans les cieux » en opposition avec l'intériorité de Thomas. Cependant Luc précise « où est votre trésor, là aussi sera votre cœur » : le lieu où se trouvent les « cieux » est bien ambigu... les synoptiques ont parfois du mal à se sortir de cette ambiguïté... au logion suivant, Thomas évoque précisément le lieu où la cohérence peut se rechercher.

François de Borman, *L'évangile de Thomas*, Mols, p. 223.

\*

Choisir la perle unique et se débarrasser du ballot, c'est discerner le réel de l'irréel, discriminer le vrai du faux, ce qui a vraiment de la valeur de ce qui n'en a pas, c'est l'un des quatre piliers de l'advaita qui permettent d'investiguer le Soi. Les trois autres sont « *l'absence d'intérêt pour les plaisirs d'ici ou d'ailleurs, l'arrêt des activités et un ardent désir de libération* » (*Advaita Bodha Deepika*, le Mercure Dauphinois, p.57). Notre logion est une déclinaison de cette sadhana (pratique) essentielle. Qu'est-ce qui est réel et qu'est-ce qui ne l'est pas ? J'ai adoré une autre déclinaison de ce discernement par Don Miguel Ruiz, chaman contemporain, qui développe longuement dans « *le cinquième accord Toltèque* » comment chacun de nous a donné son accord à la symbologie du langage, au sens des mots, dans sa petite enfance en intégrant sa langue maternelle. La pensée s'appuie sur les mots qui ne sont que conventions et auxquels j'ai donné mon accord. Ce qui signifie que je reste le maître de ce processus en moi, à condition de reconnaître pleinement cet acte de création et sa paternité. Et que je peux donc, l'ayant donné, le retirer. Cette remise en question du sens des mots, radicale, Ruiz l'énonce par son cinquième accord « *doutez de tout, tout en sachant écouter* » et la développe longuement et simplement dans son bouquin (chez Guy Trédaniel 2010). Jésus le dit autrement, en « *voyant que je suis venu au monde vide* » au log. 28, en « *me tenant dans le commencement* » au log. 18... comme un « *petit qui tête* » (log. 22). Orient, Occident, gnose universelle, on tient là une clé majeure que les intellos ont cachée. Le ballot est chargé d'une infinité de formes qui ne tiennent qu'à leur nomination... par toi. Tu es donc à l'origine de ce monde qui cesse de te limiter quand tu reconnais pleinement et passionnément ce fait. L'ardent désir de libération de l'advaita, la passion est nécessaire, cela va sans dire. Le logion pointe du doigt le matérialisme, ce qui peut être miteux ou véreux, mais également la psyché (c'est bien elle qui fait le choix) qui est temporaire, passe et n'a pas la qualité de réel puisqu'étant elle aussi fondée sur les mots. « *D'abord les mots, ensuite le silence* » (Nisargadatta).

Christian, 28/07/2021

\*

Le psychique comprend la parabole à son niveau. Le gnostique l'interprète à un autre niveau qui reste étranger au psychique. Ce que Thomas comprend (log. 13), il ne peut le révéler aux autres disciples sous peine de leur faire du mal ; lui, le gnostique, est à même de discerner ce que les disciples restés psychiques ne sauraient entendre sans en pâtir. Telle est la double fonction de la parabole : éclairer le gnostique et préserver le psychique.

Je vois bien tout de suite les développements que le psychique peut tirer de la parabole. Cela peut se traduire ainsi : « Il faut renoncer aux richesses matérielles et aux plaisirs du monde si l'on veut plaire à Dieu et, par-là, assurer son salut post mortem. Certaines formes de vie ou vocations nous sont présentées comme des appels à servir plus directement Dieu, celles des prêtres, des religieux, des religieuses, etc. Choisir ce mode de perfection, c'est opter pour le trésor qui ne périt pas. »

Le psychique peut donc expliquer la parabole et vouloir conformer sa vie à l'enseignement qu'il en dégage en se situant dans cette perspective du devenir liée aux fins dernières.

Le gnostique, lui, a d'autres exigences. Il ne cultive pas davantage le devenir que l'espoir. En effet, pourquoi attendrait-il quelque chose qui pourrait lui échoir dans quelque Eldorado alors que tout est déjà là ? Pourquoi monterait-il dans le véhicule du temps, qui est le mode de locomotion du psychique, alors que, de sa demeure éternelle, il voit ce qui passe et meurt ? Le gnostique est lui-même la perle unique, le trésor qui ne périt pas, qui ne s'altère jamais : Les vivants ne meurent pas. Il sait qu'il est le Roi unique d'un Royaume universel et que, en conséquence, il est l'Incomparable. S'il entend un autre proférer un tel langage, il a la joie de découvrir que c'est le même qui est perçu à travers des modalités diverses d'expression. C'est donc l'Incomparable qui se dit dans un langage toujours nouveau mais qui jamais n'épuise cette Identité originelle.

Thomas dit à Jésus qu'il est l'Incomparable et Jésus affranchit Thomas de toute relation de dépendance (log. 13). Ils sont donc deux à pouvoir dire *Je suis* et c'est chaque fois le même qui est nommé, l'Unique, la Perle Unique.

Le psychique continue de comparer, de choisir le bien en écartant le mal. À première vue, le logion semble l'encourager à rester dans le monde de Maya. Et pourquoi pas, s'il ne peut faire autrement ?

Le gnostique ne s'attarde pas en chemin. Il choisit l'Unique, l'Incomparable. Il ne le découvre ni dans le temps ni dans l'espace, mais en lui et hors de lui. Il le découvre illimité, immuable, inaltérable grâce à *ce corps* limité, impermanent, périssable.

Les ténèbres subsistent. Liées au temps et à l'espace, elles constituent le terreau des projections du psychique. Celui-ci croit à la perle unique, au trésor qui ne périt pas. Mais il situe sa prise de possession dans un espace-temps lié à une histoire.

Le gnostique ne remet pas à plus tard l'offre qui lui est faite.

C'est ici-maintenant qu'il vend le ballot pour acheter la perle.

C'est ici-maintenant qu'il quitte le mental pour la gnose.

C'est ici-maintenant qu'il renonce à l'avoir pour l'être, aux ténèbres pour la lumière, aux mirages pour la transparence.

Il ne s'agit pas pour lui de donner la prépondérance à ce qu'il découvre par rapport à ce qui le sollicitait jadis. Pas de dosage non plus dicté par la prudence. Je n'ai pas à me maintenir sous quelque prétexte que ce soit sur la passerelle conduisant d'une rive à l'autre. Je n'ai même pas à invoquer la qualité de témoin dont le rôle consisterait à se rapprocher suivant la chose à observer d'une rive plutôt que de l'autre. À vouloir persister dans ce rôle d'observateur, je cours le danger de régresser et de revenir à la rive du mental. Si ce n'est pas tout, tout de suite, c'est rien ! Le ballot a été vendu ; seul l'acheteur (le psychique) peut en disposer à sa guise. Je n'ai plus droit de regard sur ce dont je me suis dessaisi. Pour tout dire, il ne me tente même plus ; je n'en veux plus. J'y suis totalement inintéressé. Ce qui est arrivé rend caduc ce qui était.

Longtemps, le mental a voulu lui faire croire que ce choix vital allait se traduire par un grand chambardement et il brandissait le spectre de la peur. Or, si tout a changé en profondeur, rien n'est perceptible aux yeux du monde. La vie au quotidien continue comme avant, ce qui permet au gnostique de passer inaperçu aux yeux du psychique.

Émile



## PARALLÈLES

En ce monde la vie est semblable à un rêve !  
Je le croyais réel et je m'y suis attaché,  
Et j'ai ainsi perdu le Trésor véritable !  
Kabir

\*

Je dis : « Je veux un grand trésor ! »  
Il dit : « D'accord, mais pas gratuit,  
Je veux la vie, et quelle vie ! »  
Moi je dis : « Allège ma charge. »

Trésor tu veux, offre ta tête,  
L'amour tu veux, offre ta vie,  
Viens dans la file qui t'attend  
Sans reculer, Lion assaillant.

Shams de Tabriz  
(Rûmî, Poésie/Gallimard, p.74)

\*

Tu es le Trésor caché dans l'âme et pourtant  
Dans le corps et dans l'âme, Tu es si apparent.  
Attar, *Cantique des oiseaux*, 75

\*

Le royaume des cieux est comme la perle dans le champ et le fermier doit tout abandonner pour elle. Nous devons absolument tout abandonner pour ceci – tout. Mais nous ne pouvons pas le *faire* ! C'est un soulagement, n'est-ce pas ! quelque part nous le savons, et quand cela émerge, alors ce lâcher-prise est susceptible de se produire.

Et pour l'esprit, c'est vraiment effrayant car tout s'effondre. Tout ce que vous pensez être s'effondre – le temps, les petits arrangements et les transactions avec la vie... Tout. Il y a simplement ceci. Vous vous retrouvez sans rien. Absolument rien. Et vous avez tout. Car vous êtes absolument tout. C'est aussi simple que cela !

Tony Parsons, *Tout ce qui est*, Accarias/L'Original, p. 124.

\*

...Il y a une perle à trouver pour chacun au fond de son cœur...

...J'ai découvert le Graal... La quête du Graal n'est autre au fond que la quête de Soi. Quête unique signifiée sous tous les mythes et symboles. C'est soi que l'on cherche à travers tout. Et pour cette quête on court partout, alors que le Graal est ici, tout près, il n'y a qu'à ouvrir les yeux...

Henri Le Saux

*Les yeux de lumière*, Centurion, 1979, p. 184

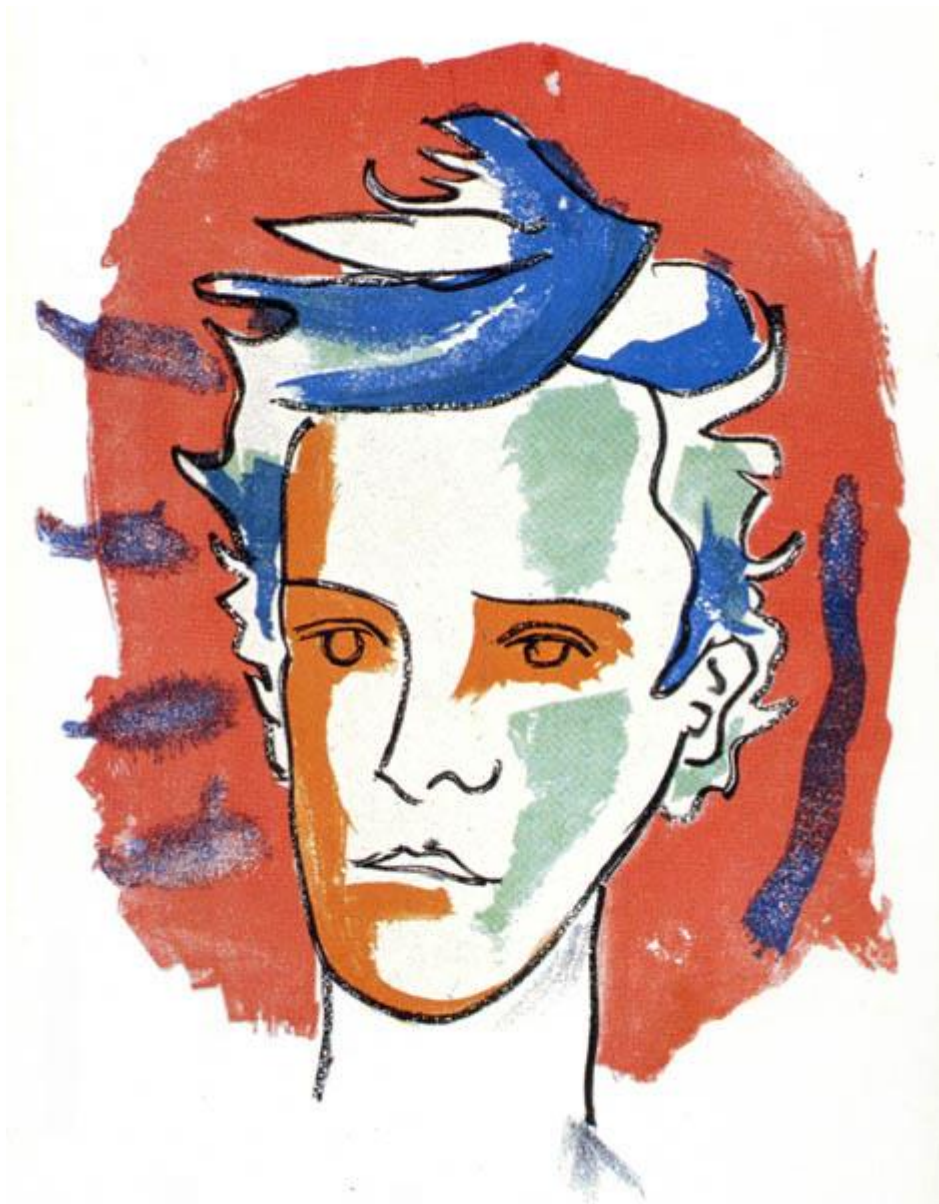


*Habenaria praealta*

*RECHERCHES*

**ARTHUR RIMBAUD  
L'ALCHIMISTE DU VERBE**

(Suite)

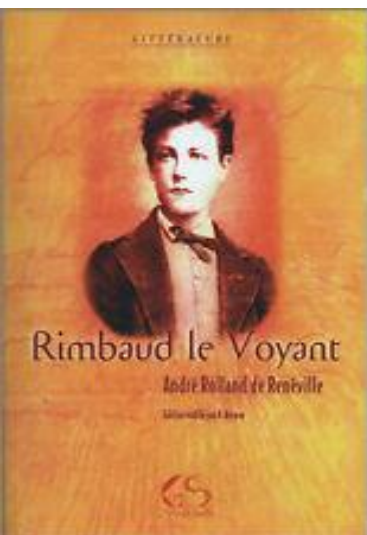




Comment l'occidental cartésien a-t-il pu oublier, perdre le sens de cette quête d'Absolu qu'est toute poésie authentique ? Même au fond de l'enfer de ce monde, le poète tient la clef du Mystère : « *Et dire que je tiens la vérité, que je vois la justice : j'ai un jugement sain et arrêté, je suis prêt pour la perfection... Je ne suis plus au monde... Je vais dévoiler tous les mystères* » (*Nuit de l'enfer*) ; « *La vraie vie est absente. Nous ne sommes pas au monde* » (*Vierge folle*). À la différence de l'Orient, l'Occident n'a depuis longtemps plus de métaphysique. Il a heureusement encore des poètes car seul le poète connaît ce qu'est la Voyance : « *La Voyance, c'est la **métaphysique expérimentale**. Toute **vision** ouvre une fenêtre de la conscience sur un univers où vivent les Images qui sont, en réalité, des formes de l'esprit, les concepts concrets, les symboles derniers de la réalité. La voyance est la dernière étape avant la lumière incréée de l'Être total, avant l'Omniscience immédiate. De sorte que le fait lyrique doit se suffire à lui-même. Un poète ne peut croire qu'en la "poésie" qui est un nom du Monde du Mystère. Il ne peut penser qu'en la "poésie" qui est un nom du Monde du Mystère... Quel obscurcissement de la pensée a-t-il empêché l'homme de tenir compte de l'identité et de l'universalité des témoignages mystiques des Visions prophétiques de Blake, de l'Aurélia de Nerval, des Dialogues de Poe, des Illuminations de Rimbaud ?* » (Roger Gilbert-Lecomte, *L'horrible Révélation...*)

André Breton et les surréalistes reconnaissent en Rimbaud le Voyant un « *initié naturel* », relié à une antique lignée ésotérique se prolongeant avec des poètes comme Nerval ou Lautréamont, dans une quête non pas littéraire mais métaphysique. Le sonnet *Voyelles* illustre selon André Rolland de Renévill la loi d'unité qui traverse les correspondances entre les sons et les couleurs. La quête du feu divin est quête du Beau et la quête du Beau se confond avec la joie que procure la Connaissance suprême : « *La solution qui, logiquement, résulte de ce système est de se détacher du sensible qui nous cache les réalités supérieures pour accéder aux domaines que l'intuition pressent. Un nouveau mode de connaissance va donc naître : la **Voyance**. Il ne s'agit point là d'une vision littéraire de la vie comme ont semblé le comprendre jusqu'ici les commentateurs de Rimbaud, mais d'une **contemplation métaphysique** de l'Absolu. Le poète doit être Voyant* » (*Rimbaud le Voyant, Le Grand Souffle*, p. 60).





De même que le Verbe crée le monde, la parole poétique est don divin, éveil à l'origine, création cosmique. Le souffle du poète s'accorde au Verbe divin qui souffle où il veut pour créer le cosmos dans l'union des contraires :

*Les brasiers, pleuvant aux rafales de givre, - Douceurs ! - les feux à la pluie du vent de **diamants** jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. - Ô monde !...*

*Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et chocs des glaçons aux astres.*

*Ô douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, - ô douceurs ! - et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques.*

(Barbare)

Par son intuition le poète retrouve en lui-même la structure même du cosmos : « *L'univers est construit sur un plan dont la symétrie est, en quelque sorte, présente dans l'intime structure de notre esprit. L'instinct poétique doit nous conduire aveuglément à la vérité* », écrit Paul Valéry commentant Poe<sup>1</sup>. Le poète est Voyant. Fou ou visionnaire, qu'importe ? « *La lanterne tourne. Les visions se brouillent. Passent les hallucinations. Rimbaud donne vie aux lettres, et dompte ses golems sur la piste du cirque de sa représentation. Il y a dans le Sonnet la tentative de rassembler la Création... Le logos est l'alliance de l'homme. Quelques lettres forment des mots. Quelques mots recomposent le monde. Dieu est peut-être là : dans le langage. Et si les voyelles étaient ses envoyés ?... À moins qu'il ne faille prendre ces vers pour une farce de potache... Rimbaud : prophète ou clown<sup>2</sup> ?* »

Fou, prophète ou clown, qu'importe ? Illuminé, certes. Le poète est Voyant. Lui seul peut par son Verbe insuffler la Vie : « *Le Logos, ce qui est toujours, les hommes sont incapables de le comprendre* » (Héraclite d'Éphèse). Lui seul peut voir la justice divine : « *Ceux qui s'exercent à la poésie ne recherchent et n'aiment rien autre que la perfection qui est Dieu lui-même* », dit Apollinaire dans *Le Bestiaire* ou *Cortège d'Orphée* en évoquant l'invention mythique de la musique et de la poésie :

*Admirez le pouvoir insigne  
Et la noblesse de la ligne :  
Elle est la voix que la lumière fit entendre  
Et dont parle Hermès Trismégiste en son Pimandre.*

<sup>1</sup> *Au sujet d'Eurêka*, Œuvres I, La Pléiade/Gallimard, p. 857.

<sup>2</sup> Sylvain Tesson, *Un été avec Rimbaud*, Équateurs Parallèles, Paris, 2021, p. 131.

En Inde, l'opération poétique est une forme d'ascèse, de *yoga*, une voie d'union. Le poète promeut le cosmos en le chantant, dit l'*Atharva Veda* : « *N'est-ce pas le Poète qui imprime l'élan à cette essence du Dieu puissant, du Dieu originel ?* » (4.1). Rimbaud, qui connaissait les *Védas* par l'intermédiaire de Michélet et de Leconte de Lisle, était fasciné par « *la sagesse de l'Orient, la patrie primitive* », selon ses propres termes :

*Vénérable Berceau du monde, où l'Aigle d'or,  
Le Soleil, du milieu des Roses éternelles,  
Dans l'espace ébloui qui sommeillait encor  
Ouvrit sur l'Univers la splendeur de ses ailes !*

*Fleuves sacrés, forêts, mers aux flots radieux,  
Âme ardente des fleurs, neiges des vierges cimes,  
Ô très saint Orient, qui conçus tous les Dieux,  
Puissant évocateur des visions sublimes !*

(Leconte de Lisle, *L'Orient*)

*Les Brahmanes montaient, pleins de force et de joie...  
Et les doux Kinnaras, musiciens des Dieux,  
Sur les flûtes d'ébènes et les vinâs d'ivoire  
Chantaient de Bhagavat l'inépuisable histoire...  
Tu souris, Bhagavat, à ces âmes sublimes.  
Toi-même, ô Dieu puissant, dispensateur des biens,  
Dénouas de l'Esprit les suprêmes liens ;  
Et dans ton sein sans borne, océan de lumière,  
Ils s'unirent tous trois à l'Essence première,  
Le principe et la fin, erreur et vérité,  
Abîme de **néant** et de réalité  
Qu'enveloppe à jamais de sa flamme féconde  
L'invisible Mâya, créatrice du monde...*

(Leconte de Lisle, *Bhagavat*)

*Les énormes avenues du pays saint, les terrasses du temple ! Qu'a-t-on fait du **brahmane** qui m'expliqua les Proverbes... Ma **sagesse** est aussi dédaignée que le chaos. Qu'est mon **néant**, auprès de la stupeur qui vous attend ?...*

*Je suis un **inventeur** bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé ; un **musicien** même, qui ai trouvé quelque chose comme **la clef de l'amour**...*

*Dans une magnifique demeure cernée par l'**Orient** entier j'ai accompli mon immense **œuvre**... » (Rimbaud, *Vies, Illuminations*)*

*...je vois que mes malaises viennent de ne m'être pas figuré assez tôt que nous sommes à l'Occident...*

*J'envoyais au diable les palmes des martyrs, les rayons de l'art, l'orgueil des inventeurs, l'ardeur des pillards : je retournais à l'**Orient** et à la **sagesse première et éternelle**. -Il paraît que c'est un rêve de paresse grossière !*

*Pourtant, je ne songeais guère au plaisir d'échapper aux souffrances modernes. Je n'avais pas en vue la sagesse bâtarde du Coran. -Mais n'y a-t-il pas un supplice réel en ce que, depuis cette déclaration de la science, le christianisme, l'homme se joue, se prouve les évidences, se gonfle du plaisir de répéter ces preuves, et ne vit que comme cela ? Torture subtile, niaise ; source de mes divagations spirituelles. La nature pourrait s'ennuyer, peut-être ! M. Prud'homme est né avec le Christ.*

*N'est-ce pas parce que nous cultivons la brume ? Nous mangeons la fièvre avec nos légumes aqueux. Et l'ivrognerie ! et le tabac ! et l'ignorance ! et les dévouements ! - Tout cela est-il assez loin de la pensée de **la sagesse de l'Orient, la patrie primitive** ? Pourquoi un monde moderne, si de pareils poisons s'inventent ! (L'impossible, Une saison en enfer)*

Qu'est cette **sagesse première et éternelle**, cette **sagesse de l'Orient, la patrie primitive** ? Il s'agit bien sûr, comme l'indique Rimbaud, non d'un orient géographique mais de l'Orient spirituel, du Pôle cosmique par opposition à l'Occident, symbole de l'ombre, de l'occultation du monde sensible. Une telle orientation d'inspiration orphique se retrouve chez Parménide dans le prologue de son poème *De la Nature*. Évoquant sa montée vers l'Orient et sa rencontre avec la Déesse, Parménide expose sa philosophie de l'Être en soi. Son char tiré par de sages cavales est guidé par les Filles du Soleil *sur la voie riche en paroles de la Divinité* qui seule porte *l'homme au savoir de lumière*. Arrivé au seuil de la porte étroite qui sépare les chemins de la Nuit et du Jour et dont *Diké* - la Justice inflexible - détient les clefs, celle-ci s'ouvre en un éclair sur le vide immense. Prenant sa main droite dans la sienne, la Déesse bienveillante l'accueille par ces mots :

*Réjouis-toi : ce n'est pas un funeste sort qui t'a conduit sur cette voie  
Si à l'écart des sentiers battus des hommes, mais Diké et Thémis.  
Il faut donc que tu sois instruit de tout  
Du cœur immuable de la vérité au cercle parfait  
Et des croyances des mortels sans vraie certitude<sup>3</sup>.*

Quelle est cette antique sagesse qui ouvre la porte des Mystères, cette sagesse antérieure même aux religions établies ?

Sinon celle que l'on appelle en Inde le *Sanatan Dharma*, la Loi naturelle, éternelle et universelle, sans fin et sans commencement, qui soutient et transcende

---

<sup>3</sup> trad. C. Mallan, *La continuité ontologique de Parménide à Platon*, ANRT, Lille III, p. 38

toutes les spiritualités : « *L'aube est dans les Védas... La grande harmonie est rétablie pour toujours*<sup>4</sup> » ; « *L'Inde est le berceau du monde*<sup>5</sup>. »

Sinon celle que l'on appelle en Occident la *Philosophia Perennis*, la Tradition primordiale, l'unité transcendante des religions : « *Philosophia Perennis, la formule a été créée par Leibniz ; mais la chose – la métaphysique qui reconnaît une Réalité divine substantielle au monde des choses, des vies et des esprits ; la psychologie qui trouve dans l'âme quelque chose d'analogue, ou même d'identique, à la Réalité divine, l'éthique qui place la fin dernière de l'homme dans la connaissance du Fondement immanent et transcendant de tout ce qui est –, la chose est immémoriale et universelle*<sup>6</sup> » ; « **CE que voient les Voyants est toujours identique. Ils ont un univers en commun qui ne se dévoile que sous le signe de l'extase... Les prophètes et les inspirés de tous les temps et de tous les pays ont toujours proféré la même révélation. Seules, diffèrent les interprétations individuelles déformées par les religions. Mais l'ésotérisme de tous les fondateurs de sectes est identique dans son essence... C'est que le sens de l'invisible, abandonné depuis des siècles chez l'occidental a presque totalement disparu, et que, pour renaître, il lui faudrait consacrer la durée de plusieurs vies humaines à l'affolante gymnastique d'éveil spirituel propre à l'Orient et seule garante du devenir de l'Esprit. Il n'empêche que les lueurs de nos voyants suffisent à indiquer la seule voie qui pourrait sauver l'humanité de son abjection sans bornes<sup>7</sup>. »**

Sinon celle que l'on appelle Poésie, car la Parole poétique transmet directement ce qu'aucun traité théorique ne saurait donner : « *... la Poésie n'est que l'un des noms de la Doctrine indéfiniment oubliée et retrouvée par l'esprit humain, dont la découverte, si elle apparaît comme la contrepartie d'un rapt (flamme dérobée par Prométhée au foyer divin, pomme flamboyante arrachée à l'Arbre de la Connaissance), porte en elle l'amorce d'une possible réhabilitation de l'homme*<sup>8</sup> » ; « *Cette Doctrine, dont le plus pur aspect luit à l'Orient aryen, s'est transmise vers l'Occident, et du fond des siècles sages jusqu'au nôtre, par trois voies. La première est la voie philosophique... La deuxième qui est la voie initiatique, celle de la tradition occulte. Les écoles de kabbalistes, d'hermétistes, d'alchimistes, d'astrologues qu'elle engendre, ont bien la volonté de se transmettre l'une à l'autre la totalité intégrale des mystères primitifs... La voie poétique est la troisième. Le Père lumineux de la vraie connaissance, celui des initiés, est aussi celui des poètes, des vrais poètes que lie la chaîne d'une radieuse, d'une mystérieuse parenté*<sup>9</sup> »

Yves

---

<sup>4</sup> Jules Michelet, *La Bible de l'humanité*

<sup>5</sup> Louis Jacolliot, *La Bible dans l'Inde*

<sup>6</sup> Aldous Huxley, *La philosophie éternelle*, Plon, 1977, p. 7

<sup>7</sup> Roger Gilbert-Lecomte, *L'horrible Révélation...* in *La Vie, l'Amour la Mort...* Poésie/Gallimard, p 168 ; 171

<sup>8</sup> André Rolland de Renéville, *Préface au Mont analogue* de R. Daumal, Gallimard, p. 11.

<sup>9</sup> René Daumal, *De l'attitude critique devant la Poésie*, Cahiers du Sud, décembre 1929.

Dryelles

A noir, E blanc, Rouge, U vert, O. l'adieu : rayelles,  
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :  
A, noir corset velu des mouches éclatantes  
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre, E, ~~frissonnant~~ <sup>frissonnant</sup> Des vapeurs et des tentes,  
Blânces des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;  
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles  
Dans la colère ou les vrasses pénitentes ;

U, cycles, sibremes divins des mers vides,  
Paix des pâtes semées d'animaux, paix des rides  
Que l'alchimie imprime aux grands fronts stupides ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,  
Silences traversés des Mondes et des Anges :  
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! —

A. Rimbaud

*Manuscrit autographe (Musée Rimbaud de Charleville-Mézières)*



**MUTUS LIBER**

## GNOSE ET HISTOIRE

**Gnose et histoire : deux termes antinomiques. La Gnose éternelle est au-delà de l'espace et du temps, au-delà de toute notion, même celle d'éternité. Le monothéisme tout au contraire invente la notion de l'incarnation de Dieu dans l'histoire. Le temps cyclique des traditions premières laisse place au temps linéaire incluant un début et une fin : l'apocalypse est pour demain, sinon pour maintenant. Pourtant l'histoire qui nous est ainsi transmise est bien souvent une succession de mythes, présentés comme des faits réels. Seul le gnostique est dès lors apte à interpréter les faits présentés comme historiques. Fondateur de Métanoïa, association de recherches métaphysiques mais aussi archéologiques, Émile Gillibert nous a montré la voie en étudiant et en déconstruisant les mythes historico-religieux de la genèse des évangiles ou de personnages tels que saint Paul, Moïse et Judas. La présente rubrique vise donc à éclairer quelques faits ou personnages historiques à la lumière de la Gnose. Un peu d'histoire certes mais en gardant toujours à l'esprit l'avertissement de Nisargadatta : « *Si vous vous contentez d'étudier les faits qui se sont produits dans la nature, l'histoire, la vie des grands hommes, et ainsi de suite, vous ne pouvez réaliser votre Soi. Vous devez aller en vous-mêmes... Tout ce qui arrive, arrive*<sup>10</sup>. »**



**Jeanne d'Arc convainc Charles VII de poursuivre le siège de Troyes, par Martial d'Auvergne, *Les Vigiles de Charles VII*, Paris, BNF, fin du XV<sup>e</sup> siècle.**

<sup>10</sup> Nisargadatta, *Graines de Conscience*, Les Deux Océans, 1983, p. 11.

**EN PASSANT PAR LA BOURGOGNE  
APPROCHES D'UN MYTHE  
LE MYSTÈRE JEANNE D'ARC**

Condamnée pour hérésie par un tribunal d'Inquisition sans appel possible, Jeanne ne peut être officiellement réhabilitée que par l'Inquisition. Une enquête est ouverte dès mai 1452 par le nouvel inquisiteur général de France, Jean Bréhal. Après avoir entendu tous les témoins encore en vie, ce dernier rédige un *Summarium* (« résumé ») pour recevoir l'avis des meilleurs canonistes et théologiens de son temps. Seul le pape pouvant autoriser l'ouverture d'un nouveau procès, c'est Calixte III qui, à la requête de la famille de Jeanne, délivre en 1455 un rescrit autorisant cette procédure. Le procès en réhabilitation peut dès lors s'ouvrir dans la nef de Notre-Dame de Paris, le tribunal n'hésitant pas à tenir des audiences foraines pour mener son instruction : Rouen, Domrémy, Orléans... L'instruction est menée avec le plus grand sérieux et l'inquisiteur peut dresser sa *Recollectio*, synthèse du dossier permettant de reprendre point par point la révision du procès. Le 7 juillet 1456, à Rouen, l'archevêque de Reims qui préside la commission pontificale annule le procès de condamnation et prononce la réhabilitation de Jeanne.

Dès le XV<sup>e</sup> siècle, les historiens au service du roi occultent le rôle de Jeanne pour mieux glorifier le monarque. L'intérêt qui lui est porté décline par la suite, sauf pour la Ligue catholique qui au XVI<sup>e</sup> siècle se sert de son mythe pour tenter de gagner la France à sa cause. Dépeinte comme « *farouche sorcière, enchantresse blasphématrice, ... horrible et maudit ministre de l'enfer* » par Shakespeare dans sa pièce *Henri VI*, elle est ridiculisée par Voltaire qui, voulant dénoncer la crédulité populaire dans son poème *La Pucelle d'Orléans*, en fait un personnage burlesque monté sur un âne ailé. La Révolution française l'ignore : il faut dire que la France révolutionnaire voit se lever en son sein tant de héros militaires spontanés qu'elle n'a nul besoin de faire appel aux voix d'une mystique chrétienne et monarchiste d'une époque révolue.

Il faut attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour voir Jeanne réhabilitée par des historiens comme Le Brun de Charmettes et surtout Jules Michelet qui la range dans la catégorie des grands héros nationaux : « *Quelle légende plus belle que cette incontestable histoire ? Mais il faut bien se garder d'en faire une légende ; on doit en conserver pieusement tous les traits, même les plus humains, en respecter la réalité touchante et terrible... Que l'esprit romanesque y touche, s'il ose ; la poésie ne le fera jamais. Eh ! que saurait-elle ajouter ? ... L'idée qu'elle avait pendant tout le Moyen Âge, poursuivie de légende en légende, cette idée se trouve à la fin être une personne ; ce rêve, on le toucha. La vierge secourable des batailles que*

*les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas... et qui ? c'est la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la simple fille des campagnes, du pauvre peuple de France... Car il y eut un peuple, il y eut une France. Cette dernière figure du passé fut aussi la première du temps qui commençait. En elle apparurent à la fois la Vierge... et déjà la Patrie... Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'épargnant la lutte et l'épreuve. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même ; la guerre, ce triomphe du Diable, elle y porta l'esprit de Dieu<sup>11</sup>. »*

Il n'est donc pas surprenant que la figure de Jeanne soit reprise à l'appui de messages religieux, philosophiques ou politiques. Elle devient une sorte de sainte laïque pour les républicains qui valorisent la fille du peuple trahie par le roi et brûlée par l'Église, de sainte tout court pour les catholiques qui louent sa ferveur religieuse et monarchiste. Sous la III<sup>e</sup> République, elle devient la « bonne Lorraine ». Henri Wallon, dans la biographie qu'il lui consacre, présente une Jeanne catholique et républicaine.

Si pour le petit peuple Jeanne d'Arc figure au panthéon des héros et héroïnes de la nation, c'est l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, qui enclenche son procès en béatification en 1874. La procédure suit son cours, lentement mais sûrement et cette récupération de Jeanne par l'Église donne lieu à des violentes controverses entre cléricaux et anticléricaux, monarchistes et républicains. En témoigne cette affiche apposée en 1891 sur les murs de la ville de Carcassonne par une loge maçonnique, *Les Vrais Amis Réunis*, dont le texte mérite d'être cité intégralement :

### **Réponse des laïques aux cléricaux**

Tout ce qu'il y a à Carcassonne de profondément et sincèrement républicain proteste avec la dernière énergie contre la scandaleuse ingérence du clergé dans la glorification de Jeanne d'Arc.

Paysanne et plébéienne, lâchement abandonnée par une monarchie dont l'ingratitude soulève le dégoût, impitoyablement livrée au bûcher, comme hérétique et relapse, par un concile d'évêques et de diacres vendus à l'Angleterre, l'humble et noble héroïne de Domrémy, la grande Française, appartient de droit à la France républicaine et laïque.

Et la France républicaine et laïque, condamnée aujourd'hui par les circonstances à se débattre plus que jamais peut-être contre les étreintes d'un clergé vendu à Rome, ne saurait désarmer, sous peine de la plus honteuse capitulation, devant l'audace inouïe de bourreaux qui, dans un but de cynique réclame et d'ina-vouable exploitation, affichent l'atroce impudeur de glorifier leur victime !

<sup>11</sup> Jules Michelet, *Le Moyen Âge* in *Histoire de France*, Flammarion, 1893.



« Évêque, je meurs par vous ! », tel est le dernier cri que Jeanne expirante jetait à la face de l'ignoble prélat de Beauvais. Et ce cri, l'Église catholique, toujours barbare, ne réussira jamais à l'étouffer, malgré l'appât de ses théâtrales exhibitions d'hypocrites remords.

Au nom de tous les vrais et dignes républicains,

*La loge maçonnique de Carcassonne.*

En 1904, le professeur d'histoire Amédée Thalamas, auteur d'un ouvrage intitulé *Jeanne d'Arc, l'histoire et la légende*, affirme lors d'un cours au lycée Condorcet que la Pucelle a été la proie d'hallucinations auditives. Dénoncé par un député monarchiste pour outrage à la mémoire de l'héroïne, l'affaire déclenche de vives polémiques dans la presse, des manifestations dans la rue, un débat à la chambre des députés et culmine en décembre avec un duel entre Paul Déroulède et Jean Jaurès. Ces péripéties n'empêchent pas le vote l'année suivante de la loi du 9 décembre 1905 de séparation de l'Église et de l'État qui codifie le principe de la laïcité au grand dam des catholiques. Les incidents ne s'arrêtent pas là. En décembre 1908, les Camelots du roi s'introduisent de force à la Sorbonne pour agresser physiquement pendant ses cours le professeur Amédée Thalamas qui a non seulement le tort d'enseigner « *la pédagogie pratique de l'enseignement de l'histoire* » mais en plus celui d'être juif, ce qui en fait une cible privilégiée de *L'Action française*. Le quartier latin est en proie à des émeutes, le ministère de la Justice occupé et les cours suspendus. « *Une bien belle fessée* », se réjouissent les monarchistes...



— Beaucoup de gens préféreraient encore la statue de Jehanne la bonne Lorraine, par Fremiot.

### **Caricature de Thalamas par Henry Somm, 1904**

Aussi la béatification de Jeanne le 18 avril 1909 est-elle l'occasion pour le Pape de rappeler à la France sa vocation de fille aînée de l'Église. Ce mythe national imprègne encore de nos jours le catholicisme français, comme le rappelle Marthe Robin dans son journal du 23 janvier 1930 :

*La France est la fille aînée de l'Église.  
La France est la patrie privilégiée de la Sainte Vierge.  
La France est le berceau des Saints.  
La France doit être le temple des louanges de Dieu.*

Lors des cérémonies, Pie X embrasse longuement le drapeau français qui n'est plus la bannière royale fleurdelisée, mais le drapeau tricolore de la République. Jeanne d'Arc est canonisée le 9 mai 1920, soit près de 500 ans après sa mort. Ces cérémonies, si elles attirent des foules de catholiques français, sont aussi

l'occasion pour la France et le Vatican de renouer discrètement leurs relations diplomatiques.

Célébrée par les historiens, les poètes et les écrivains, Jeanne est en quelque sorte pour les Français l'incarnation de la Nation :

*Et ce grand général qui prit tout un royaume,  
(et ce n'était pas rien, le royaume de France),  
Dans le dernier climat et sous le dernier dôme,  
N'aura pas plus vieilli que la jeune espérance....*

*Et ce grand général qui ramassait des bourgs  
Comme on gaule des noix avec un grand épieu  
N'était qu'une humble enfant perdue en deux amours  
L'amour de son pays parmi l'amour de Dieu<sup>12</sup>...*

*Souvenons-nous toujours, Français, que la Patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous<sup>13</sup>.*

*Ô Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que le tombeau des héros est le cœur des vivants ... : à tout ce pour quoi la France fut aimée, tu as donné ton visage inconnu<sup>14</sup>.*

### **Reine de la France**

Noble et admirable figure donc que celle de Jeanne d'Arc ! Sur le plan historique, certes. Sur celui de la sainteté, sans conteste. Voire même sur celui de la littérature : « *De tous les écrivains de France, Jeanne d'Arc est celui que j'admire le plus. Elle signait d'une croix, ne sachant point écrire. Mais je parle de son langage, et de ses brefs qui sont sublimes. Pourquoi écrit-elle, s'exprime-t-elle si bien ? C'est qu'elle pense bien, et que c'est la première vertu d'un style. Elle dit ce qu'elle veut dire, en quelques mots. Les réponses de son procès sont des chefs-d'œuvre. Ses réponses reflètent sa vie courte et sensationnelle, mieux que l'Histoire ne nous la raconte<sup>15</sup>.* »

<sup>12</sup> Charles Péguy, *Ève* in *Les Tapisseries*, Œuvres poétiques, La Pléiade/Gallimard, 1967, p. 1171.

<sup>13</sup> Jules Michelet, *Jeanne d'Arc*, Introduction, Hachette, 1853, viij.

<sup>14</sup> André Malraux, *La politique, la culture*, Folio Essais, 1996, p. 283.

<sup>15</sup> Jean Cocteau, *Reines de la France*, Grasset, 2003.

Ceci dit, quelles leçons pouvons-nous en tirer sur le plan de la Gnose ?  
« Continuellement l'histoire nous apprend qu'il a existé de grands guerriers, des érudits, des hommes éminents, mais quel changement ont-ils apporté à la pièce qui se joue dans ce grand théâtre qu'est le monde<sup>16</sup> ? »

La légende de Jeanne se noue dans la dualité. Outre l'opposition entre la France et l'Angleterre, la fascination que le Bien peut exercer sur le Mal nous donne la figure mythique de Gilles de Rais, maréchal de France et fidèle compagnon de Jeanne, qui deviendra par la suite le prototype de Barbe Bleue après avoir été condamné et exécuté pour des crimes dont il était peut-être innocent : « *Quand on... met [Jeanne d'Arc] en face du Gilles de Rais de la légende, l'effet dramatique est assuré et le symbolisme manichéen saute aux yeux. À l'époque, tous deux sont jeunes et marchent vers la gloire. Leurs destinées seront à la fois parallèles et radicalement opposées : jugés et exécutés tous deux, mais l'une gagnant l'auréole de la sainteté et l'autre les pieds fourchus du démon incarné. Le blanc et le noir, le vice et la vertu ! Gilles et Jeanne... Leurs prénoms mêmes sonnent si bien ensemble que les auteurs s'en donneront à cœur joie<sup>17</sup>.* »

Sur le plan religieux, Jeanne est le modèle même de la bonne chrétienne, qui ne croit en rien d'autre que ce qu'elle a appris de sa mère ou de son curé : « *sa spiritualité se réduit (si l'on peut dire !) à faire du mieux possible, au jour le jour, la volonté de Dieu telle qu'elle lui est exprimée par ce qu'elle appelle "ses voix", "son conseil" ; du reste, elle est "comme les autres" à ce point que c'est peut-être, pour qui la considère avec le recul du temps, l'un des traits les plus singuliers de sa personne<sup>18</sup>.* »

Quant aux voix entendues par Jeanne cela reste un mystère : « *Tout ce qui est de mes voix, ça ne vous regarde pas* », déclare Jeanne à ses juges. Jeanne est claire dans ses dépositions. Ce sont ses voix qui lui ordonnent au nom de Dieu d'aller sauver le roi de France : « *La voix de l'archange saint Michel tout d'abord, et celles de sainte Marguerite d'Antioche et de sainte Catherine d'Alexandrie... Ce n'est pas un hasard si les voix qu'elle a entendues, encore enfant - après qu'une grande lumière a nimbé les alentours de l'église - sont celles de deux vierges, deux martyres, deux femmes qui, comme la Vierge de l'Apocalypse, terrassent la bête pour qu'advienne le Royaume de Dieu<sup>19</sup>* ». « *Dieu premier servi* », ne cesse-t-elle de répéter : « *Je suis venue au roi de France de par Dieu, de par la Vierge Marie et tous les saints et saintes du paradis et l'Église victorieuse et par leur commandement<sup>20</sup>.* » C'est à la volonté divine que Jeanne obéit, elle que

---

<sup>16</sup> Nisargadatta, *Sois !*, Les Deux Océans, 1983, p. 158.

<sup>17</sup> Alain Jost, *Gilles de Rais*, Marabout, coll. Histoire et mystères, 1995, p. 177-178.

<sup>18</sup> Régine Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, France Loisirs, 1980, p. 280.

<sup>19</sup> Christiane Rancé, *Dictionnaire amoureux des Saints*, Plon, 2019, p. 362-363.

<sup>20</sup> Régine Pernoud, *Jeanne d'Arc*, Seuil, 1975, p. 206.

ses voix appellent : « *Jeanne la Pucelle, fille de Dieu*<sup>21</sup>. » Tout le panthéon chrétien est convoqué par Jeanne, à l'appui de ses dires, y compris donc les saints et saintes anglaises qui auraient pris parti contre leur propre pays... Simple instrument entre les mains de son Dieu, Jeanne ne cesse de proclamer sa totale soumission à celui-ci. Elle n'a jamais rien fait d'elle-même. Elle n'a fait qu'obéir à ses voix : « ... nous ne connaissons de Jeanne que ses réponses au procès de 1431 ; elles suffisent néanmoins à montrer combien, dans cet être de foi, tout vient d'une obéissance parfaite, disons mieux d'une correspondance totalement ingénue à l'action de Dieu en elle. Aussi bien n'a-t-elle aucun mal à protester qu'elle n'a rien fait, rien voulu, rien décidé, que tout lui est venu de ces "voix" qui l'assistent et l'assistèrent jusque dans sa prison, jusque dans son supplice, que même ses réponses lui sont en quelque sorte dictées : "Je ne vous dis rien que je prenne en ma tête", déclare-t-elle à ses juges stupéfaits et déconcertés<sup>22</sup>. »

Toutefois Jeanne est loin d'être la seule à entendre des voix à la même époque. Michelet dresse une liste impressionnante de laïcs ou de clercs ayant reçu un message divin. La grande différence, c'est que Jeanne a réussi là où les autres ont échoué. Hasard, chance, contingence ou coup de dés ? Tout au plus peut-on dire avec Charles de Gaulle que : « *L'action ne vaut qu'en fonction de contingences qui ne se retrouvent jamais*<sup>23</sup>. » Ce qui est sûr c'est que sa foi a été la plus forte : « *Une foi solide est plus forte que le destin. La destinée n'est que le résultat de causes, accidentelles pour la plupart ; elle n'est donc tissée que d'une manière très lâche. La confiance et une espérance juste la surmonteront aisément... votre être vrai est indomptable, sans peur, toujours victorieux*<sup>24</sup>. » Mais du point de vue de la non-dualité, il ne peut y avoir de vision que de l'Un en l'Un : « *La vision réelle est celle où voyant et vu n'existent plus. Elle est sans yeux et ne peut pas être perçue avec des yeux ordinaires mais seulement avec les yeux de la sagesse. Et dans cette vision sans yeux, il n'y a pas de place pour la di-vision*<sup>25</sup>. »

Jeanne reste dans la division. Elle ne fait état que d'une mission à elle confiée : sauver la France et faire sacrer le dauphin. On ne peut sérieusement soutenir qu'il s'agit là d'un acte de patriotisme car au Moyen-Âge le concept de nation n'existe pas encore, rappelle Simone Weil :

*La nation est un fait récent. Au Moyen-Âge, la fidélité allait au seigneur, ou à la cité, ou aux deux, et par-delà à des milieux territoriaux qui n'étaient pas très distincts. Le sentiment que nous nommons patriotisme existait bien, à un degré parfois très intense ; c'est l'objet qui n'en était pas territorialement défini...*

---

<sup>21</sup> Régine Pernoud, *Jeanne d'Arc*, Seuil, 1975, p. 224.

<sup>22</sup> Régine Pernoud, *Les saints au Moyen Âge*, Plon, 1984, p. 181.

<sup>23</sup> André Malraux, *Les Chênes qu'on abat*, Gallimard, 1971.

<sup>24</sup> Nisargadatta, *Je Suis*, Les Deux Océans, 1982, p. 90 ; 127.

<sup>25</sup> Mâ Ananda Moyî, *L'enseignement de-*, A. Michel, 1974, p. 84.

*On parlait aussi du royaume de France. Dans ce terme était mélangé le sentiment de l'obligation envers le pays et celui de la fidélité envers le roi. Mais deux obstacles ont empêché que ce sentiment ait jamais pu être pur, non pas même au temps de Jeanne d'Arc. Il ne faut pas oublier que la population de Paris était contre Jeanne d'Arc.*

*Un premier obstacle était qu'après Charles V la France... a cessé d'être une monarchie pour tomber dans l'état de despotisme...*

*Charles VI enfant, aidé de ses oncles, par l'usage de la corruption et d'une atroce cruauté, a brutalement contraint le peuple de France à accepter un impôt absolument arbitraire, renouvelable à volonté, qui affamait littéralement les pauvres et était gaspillé par les seigneurs. C'est pourquoi les Anglais de Henri V furent d'abord accueillis comme des libérateurs, à un moment où les Armagnacs étaient le parti des riches et les Bourguignons celui des pauvres...*

*Mais en même temps s'installa au plus profond du cœur de ce peuple une haine refoulée et d'autant plus amère à l'égard du roi, haine dont la tradition ne s'éteignit jamais. On la sent déjà dans une déchirante complainte des paysans du temps de Charles VI<sup>26</sup>...*

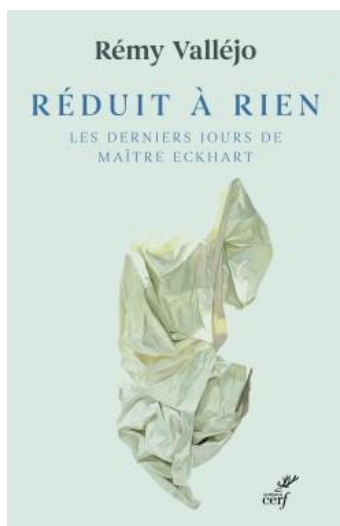
Yves



**Croquis imaginaire de Jeanne d'Arc exécuté de son vivant par un greffier en marge d'un registre du Parlement de Paris**

<sup>26</sup> Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard, 1949, p. 93-94.

## LES DERNIERS JOURS DE MAÎTRE ECKHART



Un roman consacré à Maître Eckhart (1260-1328) ! C'est ce que nous propose aujourd'hui Rémy Valléjo avec *Réduit à rien. Les derniers jours de Maître Eckhart*. Le roman est un exercice dangereux alors que nous ne savons rien des circonstances de la disparition du fondateur de la mystique rhénane. Sinon que nous perdons toute trace de lui vers 1328 quelque part sur le chemin qui le mène de Cologne en Avignon, du tribunal inquisitorial à la cour papale. Lorsque le pontife se penche enfin sur son cas, est-il mort, disparu ou bien encore vivant ? Nul ne peut le dire avec certitude. S'il est décédé, aucun manuscrit de l'époque ne l'atteste. Qu'importe puisque nous savons par son œuvre que, mort à ce monde, il est pour toujours vivant dans l'éternité, absorbé dans la Déité.

Rémy Valléjo n'est toutefois pas - heureusement - un romancier fantaisiste mais un dominicain des plus sérieux, spécialiste de la mystique rhénane et déjà auteur de deux ouvrages de fond sur Jean Tauler (*Sermons*, Cerf, 2013) et sur Maître Eckhart (*Je ne sais pas*, Cerf, 2018). La forme romanesque est ici un habile moyen de présenter de façon plus accessible ce qu'ont pu être les derniers jours du Maître rhénan sur la base des pièces du procès et de ses écrits mais également de combler les trous d'ombre en imaginant pour le surplus ce qu'a pu être la part d'énigme de sa fin.

Pour mieux situer le cadre de ce roman, il ne nous semble pas inutile de faire un rapide retour historique sur le temps des cathédrales et de l'art gothique qui est celui traversé par Maître Eckhart. La fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIV<sup>e</sup> sont lourds de tumultes et de catastrophes. En 1291, le royaume latin de Jérusalem s'effondre avec la prise de Saint-Jean d'Acre. L'ère des croisades est révolue. L'ordre du Temple se replie dans un premier temps sur Chypre, puis en Europe et notamment en France. En 1302, Dante Alighieri est condamné pour insoumission au pape Boniface VIII (il ne sera réhabilité qu'en 2008). En 1303, Philippe le Bel fait interpellier Boniface VIII – qui ne survit pas à ce que l'on appelle « l'attentat d'Anagni » – et élire un pape gascon. Clément V s'installe – provisoirement croit-on – en Avignon. En 1307, le roi ordonne l'arrestation des Templiers, obtient du pape la dissolution de l'ordre en 1312 et fait exécuter Jacques de Molay en 1314. La légende veut que la malédiction lancée par le grand maître de l'ordre du Temple sur son bûcher inaugure l'ère des rois maudits. Jacques de Molay aurait en effet convoqué ses accusateurs devant le tribunal de Dieu dans le délai d'un an.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Le pape meurt un mois plus tard et le roi la même année des suites d'une chute de cheval.

Les conditions de l'élection du nouveau pape sont rocambolesques. Si le conclave se réunit à Carpentras dès le 1<sup>er</sup> mai 1314, les cardinaux, divisés en trois partis : Gascons, Italiens et Français, ne parviennent pas à s'entendre. Victimes fin juillet d'une attaque des neveux de Clément V, ils prennent la fuite. Deux ans plus tard, Philippe le Long, fils cadet de Philippe le Bel, convoque un nouveau conclave à Lyon puis, devenu régent à la mort de Louis X, fait emmurer les cardinaux dans l'église des dominicains pour les contraindre à prendre une décision. Ce n'est que le 7 août 1316, que le conclave élit le candidat de Philippe le Long, en la personne de Jacques Duèze, originaire de Cahors, ancien évêque d'Avignon et cardinal de Porto. Âgé de 72 ans, d'aspect chétif, malade, celui-ci présente l'avantage de n'être ni italien, ni gascon et de n'avoir eu jusqu'ici qu'un rôle politique effacé. Tous ne voient en lui qu'un pape de transition. Sous le nom de Jean XXII, il vivra jusqu'à 90 ans et son pontificat sera le plus long des papes d'Avignon. Nous ne pouvons que saluer au passage le bon tour joué par le Saint Esprit à ses bons cardinaux.

La succession de Philippe le Bel semble assurée grâce à ses trois fils et à sa fille Isabelle de France, épouse d'Édouard II d'Angleterre. Mais rien n'est assuré en ce monde. Le trône de France voit se succéder tour à tour : Louis X le Hutin, Jean I<sup>er</sup> le Posthume, Philippe V le Long et Charles IV le Bel dit l'oisson. Tous meurent prématurément l'un après l'autre sans laisser d'héritier mâle, sonnait ainsi le glas de la dynastie des Capétiens directs. En 1328, les barons préfèrent accorder la couronne à Philippe de Valois au détriment des droits légitimes d'Édouard III d'Angleterre. Les germes du conflit sont là. Une guerre est sur le point d'éclater dont personne ne se doute alors qu'elle durera cent ans... et même plus.

Le Saint-Empire romain germanique, comme on l'appelle depuis l'empereur Frédéric Barberousse, n'est guère mieux loti sur le plan des successions dynastiques. La mort de l'empereur Henri VII en 1313 entraîne une double élection. Une partie des Grands Électeurs choisit Louis de Bavière, l'autre Frédéric d'Autriche. Or l'empereur une fois élu doit encore être couronné par le pape. Jean XXII profite de la situation pour déclarer la vacance de l'Empire et nommer le roi de Naples, Robert le sage, vicaire pour l'Italie – pays dont une partie relève du Saint-Empire. Vainqueur de Frédéric d'Autriche en 1322, Louis de Bavière intervient militairement en Italie pour faire valoir ses droits et se heurte aux troupes pontificales. Le pape riposte en l'excommuniant en 1324 puis en le déposant. Louis de Bavière bénéficie du soutien des Gibelins, de théologiens éminents comme Guillaume d'Ockham ainsi que des franciscains qui supportent mal le luxe de la cour

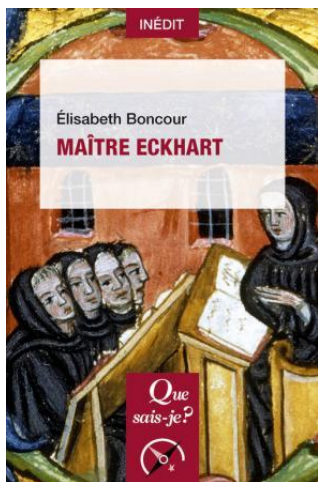
pontificale. En 1327, en Avignon Jean XXII traite le général des franciscains, Michel de Césène, de « tyran, fauteur d'hérésie et serpent réchauffé dans le sein de l'Église ». La réponse du berger à la bergère ne se fait pas attendre et le franciscain répondra que : « Tout pape peut errer dans la foi ou dans les mœurs, mais l'Église prise dans son ensemble n'erre jamais ». De son côté Louis de Bavière réplique en traitant Jean XXII d'hérétique, indigne du trône de saint Pierre. En 1328, Louis entre à Rome, qui n'a pas supporté le transfert de la papauté en Avignon, et se fait couronner empereur par un noble romain. Aussitôt le pape proclame la déchéance de l'empereur qui en représailles dépose le pape pour hérésie. Sur la proposition du général des franciscains, Louis désigne un antipape qui prend le nom de Nicolas V et est couronné à Saint-Pierre en mai 1328. Ne pouvant se maintenir longtemps, Nicolas V finira par abdiquer en août 1329.

Nous voyons bien que le Pape, fort empêtré dans les affaires du monde, avait d'autres chats à fouetter – au propre comme au figuré – que de s'occuper du royaume des cieux et encore moins de traiter du cas d'un obscur maître, « *un certain Eckhart, des pays allemands, docteur ès Saintes Écritures, à ce qu'on dit et professeur de l'ordre des frères prêcheurs* », lequel précise la bulle papale *In agro Dominico* du 27 mars 1329 « *a voulu en savoir plus qu'il ne convenait* ». Bien que les prêches d'Eckhart soient populaires parmi les laïcs, les béguines et les moniales, une telle audience suscite des jalousies parmi les propres frères du Maître en un temps où l'Église se sent menacée par la prédication des frères et sœurs du Libre Esprit et autres « hérésies ». La dénonciation d'Eckhart est le fait de deux moines qui, cherchant à éviter une procédure disciplinaire à leur encontre, n'ont trouvé meilleur moyen pour détourner l'attention sur leurs propres méfaits avérés.

Telle est l'origine des poursuites dont fait l'objet Eckhart bien qu'il soit un *Lesemeister*, c'est-à-dire un maître des Écritures, tout autant qu'un *Lebemeister*, c'est-à-dire un maître de vie, chargé de guider aussi bien les membres de son ordre, celui des frères prêcheurs, que de prêcher à l'extérieur. En cette double qualité il maîtrise toute la science d'un théologien de son temps. Mais bien plus qu'un savant accompli, Eckhart est un contemplatif, absorbé pas une quête intérieure : « *...la noblesse de l'esprit qui demeure détaché est si grande que tout ce qu'il contemple est vrai, que tout ce qu'il désire lui est accordé et que, quoi qu'il commande, il faut qu'on lui obéisse... c'est pourquoi Dieu ne peut rien faire de plus pour l'esprit détaché que de se donner lui-même à lui* » (*Du détachement*). Et c'est bien cela que ses ennemis ne peuvent saisir. Ses sermons et ses traités sont disséqués, dénaturés, réduits à quelques expressions sorties de leur contexte et jugées d'un point de vue temporel et contingent alors que lui-même ne cesse de s'exprimer du point de vue de l'Absolu : « *Il parlait à partir de l'éternité, et vous le comprenez à partir du temps.* », relève à juste titre l'un de ses meilleurs disciples, Jean Tauler (1300-1361) dans son sermon 15.



En cela Eckhart est proche d'une grande mystique de son temps, autrice du *Miroir des âmes simples et anéanties*, la béguine Marguerite Porete, native de Valenciennes et brûlée en 1310 sur la place de Grève à Paris pour hérésie. On sait qu'Eckhart a connu à Saint-Jacques, Guillaume de Paris, le grand inquisiteur qui a présidé le procès de la béguine. Il n'est pas absolument certain qu'il ait pu consulter le *Miroir* mais il est sûr qu'une inspiration commune les anime sur une voie d'anéantissement de l'âme dans l'être nu de Dieu « *au bas-fond, là où il n'y a pas de fond, ce qui fait que ce soit si bas ; et cet abaissement lui fait voir très clairement le vrai soleil de la bonté très haute, car elle n'a rien qui l'empêche de le voir... Maintenant, cette âme est tombée d'amour en néant, un néant sans lequel elle ne peut être tout entière* » (*Miroir*, 118). Seuls les pauvres en esprit, ceux dont le mental est vierge, ont accès à ce que Nicolas de Cues nommera la *Docte ignorance*, précisément parce qu'ils savent qu'ils ne savent pas : « *Cette âme ne sait qu'une chose, c'est qu'elle ne sait rien ; aussi ne veut-elle qu'une chose, et c'est qu'elle ne veut rien. Ce rien-savoir et ce rien-vouloir lui donnent tout, et lui donnent de trouver le trésor enfoui et caché, contenu en la Trinité éternellement* » (*Miroir*, 42) ; « *Est un homme pauvre, dit Eckhart, celui qui ne sait rien... l'homme doit être aussi dépris de son propre savoir qu'il l'était lorsqu'il n'était pas* » (Sermon 52, *Beati pauperes spiritu*).



La forme romanesque permet à l'auteur d'imaginer qu'ayant eu accès au texte du *Miroir*, Eckhart est frappé par la convergence entre ses propres intuitions et celle du pur abandon prêché par cette perle rare qu'est Margarita. Elle sera condamnée, non pas tant pour des motifs religieux mais parce que, soutient Rémy Valléjo, Philippe le Bel se doit de donner des gages d'orthodoxie au pape Clément V, afin de faire passer la pilule du procès inique des Templiers. Par-delà l'incompréhension, accusateurs et accusés comprenant différemment le sens des mêmes mots, nous sentons tout le poids de la politique politicienne à court terme des seigneurs de ce monde.

Eckhart sait pertinemment que l'accusation d'hérésie lancée contre lui est grave. Il sait qu'il lui est reproché d'avoir divulgué en langue vulgaire les sommets de la spiritualité à des laïcs et des moniales. En livrant les trésors de sa vie intérieure, aurait-il contrevenu au conseil de prudence du Christ ? « *Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré, ne jetez pas vos perles devant les porcs, de crainte qu'ils ne les piétinent, puis se retournent contre vous pour vous déchirer* » (Mt VII, 6). Eckhart s'adresse aux âmes simples. Et pourtant ce ne sont pas les petites gens qui se retournent contre lui, mais ses propres frères monastiques. L'éloquence transcendante d'Eckhart, jaillissant « *du plus intime de lui-même* », est telle que les âmes simples, si elles n'ont sans doute pas tout compris des sermons du Maître, ont néanmoins été soulevées, émerveillées par son aura. Les docteurs de la foi et les théologiens, ces « *maîtres à l'esprit fruste* » qui n'ont pas mieux compris les sermons d'Eckhart, en ont été scandalisés. Trop encombrés de leur

propre savoir, ils ont confisqué les clefs de la connaissance et ils voudraient empêcher quiconque d'y pénétrer. Eckhart avait pour mission de s'adresser au peuple en parlant la langue du peuple et c'est ce qu'on lui reproche après coup : « *On dira aussi que l'on ne doit pas énoncer et écrire de telles doctrines pour les ignorants ; je réponds que, si l'on n'instruit pas les ignorants, personne ne sera jamais instruit, personne ne pourra enseigner ni écrire... Mais si quelqu'un comprend mal ces paroles, qu'y peut celui qui exprime justement ces paroles qui sont justes ?* » dit Eckhart pour conclure son *Livre de la consolation divine* en précisant que même les paroles de Jésus « *ont été souvent mal comprises* ».

Si le roman de Rémy Valléjo ne nous apporte rien sur le plan de la Gnose, les lecteurs de Métanoïa étant déjà familiarisés avec les écrits du Maître rhénan, il présente le mérite d'apporter d'utiles informations sur les circonstances du procès d'Eckhart et de faire revivre concrètement sous nos yeux cette grande figure, en lui restituant tant sa dimension humaine que sa grandeur métaphysique, chacune des interventions du Maître étant directement calquée sur l'un de ses sermons ou traités.

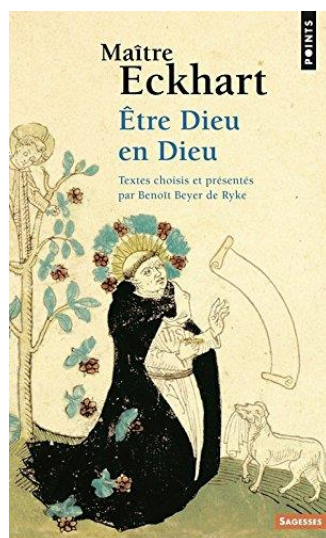
Au fil de son procès, Eckhart est « réduit à rien ». Sur son chemin de croix, il accomplit pleinement la parole de l'évangile : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même* » (Jean, 9, 23). Il est dans le droit fil de son enseignement. Car pour lui le renoncement ne consiste pas seulement à renoncer aux biens matériels, mais d'abord à se renoncer soi-même : « *...tu dois te laisser toi-même et te laisser complètement, alors c'est un véritable abandon... L'homme qui s'est laissé lui-même est si pur que le monde ne peut pas le souffrir* », écrit-il au sermon 28. Mais se renoncer pour un concept, fût-il celui de Dieu, est encore loin du renoncement total. L'image même de Dieu devient un obstacle. Si je vois Dieu, alors je suis encore dans la dualité car je me pose en tant qu'être distinct de l'Être pur. Il me faut tout nier pour m'anéantir et ne laisser nulle place à autre que Lui. Et alors je peux m'écrier ou plutôt Le laisser proclamer par ma bouche : « *Je prie Dieu qu'il me libère de Dieu ... Dans ce même être de Dieu où Dieu est au-dessus de l'être et au-dessus de la distinction, j'étais moi-même, je me connaissais moi-même pour faire cet être que je suis... C'est pourquoi je suis non-né et selon mon mode non-né, je ne puis jamais mourir... et si je n'étais pas, Dieu ne serait pas non plus. Que Dieu soit Dieu, j'en suis une cause ; si je n'étais pas, Dieu ne serait pas Dieu* » (Sermon 52). Quoi de plus scandaleux en effet pour tous les scribes et pharisiens de tout temps !

Il ne reste plus à Eckhart qu'à disparaître puisqu'il a accompli le Grand Œuvre de toute existence : « *Il faut être foncièrement mort pour que ni joie ni peine ne nous touchent. Ce que l'on doit connaître, il faut le connaître dans sa cause... De même la vie ne peut jamais être accomplie à moins qu'elle ne soit amenée à sa cause manifeste, là où la vie est un être qui accueille l'âme quand*

*elle meurt jusqu'en son fond, afin que nous vivions en cette vie où la vie est un être » (Sermon 8). Il ne reste plus d'Eckhart qu'un grand vide intérieur : « C'est pourquoi il faut que l'homme s'applique beaucoup à se détacher de lui-même et de toutes les créatures et ne connaisse d'autre Père que Dieu seul. Ainsi, rien ne peut le faire souffrir ni l'affliger, ni Dieu ni la créature, ni rien de créé ou d'incréé, et tout son être, vie, connaissance, savoir et amour, est de Dieu, et en Dieu, et Dieu » (Livre de la consolation divine I). Ce grand vide intérieur qui est le parfait repos de Dieu en Dieu : « Dieu est un Néant et Dieu est un Quelque chose. Ce qui est Quelque chose est aussi Néant. Ce que Dieu est, il l'est absolument » (Sermon 71). Ce grand vide intérieur qui est l'éternel présent dans l'éternité divine.*

Eckhart est réduit à rien car réduit à Dieu, pourrait-on conclure...

Yves



Bibliographie :

Élisabeth Boncour, *Maître Eckhart*, Que sais-je ? 2021.

Rémy Valléjo, *Réduit à rien. Les derniers jours de Maître Eckhart*, Cerf, 2021.

Maître Eckhart, *Être Dieu en Dieu*, textes choisis et présentés par Benoît Beyer de Ryke, Points/Sagesse, 2008.

Marguerite Porete, *Le Miroir des âmes simples et anéanties*, Trad. Max Huot de Longchamp, Albin Michel, 1984.

Maître Eckhart, *Les Traités*, trad. Jeanne Ancelet-Hustache, Seuil, 1971.

Maître Eckhart, *Sermons*, trad. Jeanne Ancelet-Hustache, Seuil, I-1974, II-1978, III-1979.

\*

## JEUX D'OMBRES DIVINES



« ... Des milliers se font un métier de cette religion d'amour. Tout le monde en parle, mais très peu y atteignent. Quelques-uns, en un siècle, s'élèvent à cet amour de Dieu, et le pays entier, par eux, est sanctifié. Ainsi, quand le soleil se lève, toutes les ombres sont bues... » Swami Vivekananda avait atteint cet amour de Dieu et c'est pour cela que je l'ai choisi comme héros ou Hérault de l'Hindouisme. Il a répondu avec autorité à toutes les questions des chercheurs sincères, des simples curieux et autres amateurs d'exotisme, aux attaques des gens à l'intelligence trop étroite et aux fanatiques. Pour lui « seul l'homme qui a réellement perçu Dieu est religieux... Un simple assentiment intellectuel ne nous rend pas religieux... Toute connaissance doit reposer sur la perception de certains faits... » La religion chez lui était vécue dans le sens le plus profond du mot.

« La religion est seulement réalisation. Les doctrines ne sont que des méthodes mais pas la religion elle-même. Toutes les différentes religions ne sont que des applications de la Religion adaptée aux nécessités de différentes nations. Les théories seules ont mené au combat et le nom de Dieu qui devait apporter la paix a causé au moins la moitié de toute l'effusion de sang qu'il y a eu sur cette Terre. Va directement à la source. Demande à Dieu ce qu'il est. S'il ne répond pas c'est qu'il n'est pas. Mais chaque religion nous dit qu'il répond. » Il ajoutait avec une pointe d'humour : « Si Dieu a parlé à un homme dans les déserts d'Arabie il y a plus de 2000 ans, il pourrait aussi me parler aujourd'hui ; sinon comment pourrais-je savoir s'il n'est point mort. »

Il criait à tous vents : « Si Dieu existe, il faut arriver à lui... La religion n'est ni parole, ni doctrine. Elle est RÉALISATION. Elle n'est pas entendre et accepter. Elle est être et devenir. Debout ! Éveillez-vous ! et ne vous arrêtez plus, que vous n'ayez atteint le but !... Chaque âme est divine en puissance. Le but est de manifester ce divin, qui est au-dedans de nous, en contrôlant la nature, externe interne. Faites ceci, soit par le Travail, soit par l'Adoration ou par le contrôle psychique, ou par la philosophie, par un seul de ces moyens, ou par plusieurs ou par tous... et soyez libérés ! Ceci est toute la religion. Les doctrines et les dogmes, les rituels et les livres, les temples et les formes, ne sont que des détails secondaires. » Cet appel à la religion vraie, à la réalisation me rappelle la voix d'un des plus grands sages chrétiens, Maître Eckhart, quand il disait : « La Sainte Écriture insiste partout sur le fait que l'homme doit se détacher de lui-même. C'est seulement dans la mesure où tu te détaches de toi-même que tu es maître de toi. C'est dans la mesure où tu te détaches de toi-même que tu RÉALISES DIEU et tout ce qu'il a créé à jamais. »

« Quand un homme a atteint un certain stade spirituel, il peut comprendre que le royaume des cieux est en lui. C'est le véritable royaume de l'esprit. Nous voyons alors que les contradictions et autres confusions apparentes dans chaque religion ne font que marquer des stades différents de croissance. Ainsi nous n'avons pas le droit de critiquer quiconque à cause de sa religion. Il y a des étapes dans le développement où les formes et les symboles sont nécessaires, car ils sont le langage que peuvent comprendre des esprits à ce stade de leur croissance... Ce n'est pas ce que vous lisez, ni les dogmes en lesquels vous croyez qui est important, mais CE QUE VOUS RÉALISEZ... Les croyances et les sectes ont leur rôle à jouer, mais elles sont destinées aux “enfants” et ne durent qu'un temps. Aucun livre n'a créé Dieu, mais Dieu a inspiré tous les livres... S'il y a une vérité universelle dans toutes les religions, c'est la réalisation de Dieu, les idées et les méthodes peuvent être différentes mais cette vérité reste le point central... Vous n'avez pas à combattre ceux qui ne sentent pas comme vous s'ils suivent leur propre voie, cette méthode personnelle à laquelle chacun de nous est naturellement adapté... Il y a des milliers de rayons qui convergent vers le même foyer, dans le soleil. Si distants qu'ils soient entre eux, ils se rejoignent tous au centre, et c'est la réalisation de Dieu. Chacun n'a qu'à remonter toujours plus en avant vers le centre... » disait encore et toujours Vivekananda...

Swami Premananda, *Jeux d'ombres divines*, Éditions Ziskakan, Réunion, 1983.



## MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME

### *LA GRANDE INVASION*

Tout est en moi, pas au dehors.

« Les mots ont tout fabriqué », dit Nisargadatta. Ce sont mes mots.

« Au commencement était le Verbe », selon la Bible. C'est mon commencement dans l'enfance de mon corps, dont il est question. C'est aussi et toujours mon commencement qui a lieu maintenant. S'il s'agissait du prétendu commencement il y a très, très longtemps dans le temps imaginaire, ça m'avance à quoi ? À rien. Tandis que ce qui est maintenant est à ma portée immédiate et dépend de moi. Pour rester présent je commence par voir que le temps est imaginaire. Les mots ont tout fabriqué et la pensée s'en est emparée, créant la plus grande invasion qui soit. Mais la source ne se perd pas dans le cours d'eau. « Mes paroles vont tout détruire », poursuit Nisargadatta. Buvant à sa bouche je suis en effet amené à constater mon erreur de me croire en train de descendre la rivière. Le devenir fait partie des fabrications des mots avec le ciment de mon accord donné à ce que j'ai entendu et lu. Je n'ai pas bougé de ma position initiale originelle actuelle, simplement vivante, très simplement. La destruction de tout le créé peut avoir lieu d'un claquement de doigt, d'un abandon, d'un désintérêt. En outre elle se produit toutes les vingt-quatre heures dans l'apaisement sans que d'aucun s'en émeuve. Et tout le monde y passe. Je suis donc conscience, et tout est en moi. Les hommes ont cette croyance consensuelle admise par tous que le monde existe en dehors d'eux-mêmes et c'est faux, un grand tour de magie.

Christian 27/06/21



---

**Illustration : Caroline Sury**

## ***OS ET GNOSE***

On dirait qu'il y a un **OS** dans gn**OS**e !

Tel est l'intitulé d'une caricature humoristique de la Gnose diffusée lors d'une émission sur KTO consacrée à "*Pélagianisme et gnosticisme, les combats du pape*", et réalisée par un dessinateur contemporain, collaborateur du journal La Croix, Brunor pour ne pas le nommer. Bien ou mal inspiré ? Sans le vouloir ce jeu de mot peut nous donner une excellente approche de la Gnose. En effet qu'est-ce que la Gnose ? sinon la moelle, pour ne pas dire la substantifique moelle, la quintessence invisible mais indispensable de toute forme religieuse. Toute tradition affiche une apparence qui donne une religion dont l'essence est la Gnose. Seul l'ésotérisme peut nous permettre de comprendre de l'intérieur le sens des mythes et doctrines que véhiculent les religions exotériques. Afficher des symboles et promouvoir des dogmes sans être en mesure d'en interpréter le sens revient à se couper de ses racines, à se laisser dépérir à petit feu. C'est s'attacher à la lettre des paroles du Maître pour mieux en perdre l'esprit, - et la raison par la même occasion. Faut-il s'étonner de l'abîme qui existe entre les paroles de Jésus, la réception de celles-ci par une partie des disciples et les contrefaçons qui se sont imposées par la suite ? Si un concile quelconque enseigne des bêtises, ces bêtises restent des bêtises et ne deviennent pas sacrées pour autant. Si une religion établie rejette sa propre moelle, il ne faut pas s'étonner qu'il ne reste plus d'elle qu'une coquille vide, qu'un corps mort. Jésus s'est manifesté en chair et en os, mais son esprit est éternel, sans chair et sans os.

La Gnose est bien un os dur à avaler par l'Église ! Un os qui lui reste en travers de la gorge !

Yves



***DE LA PENSÉE COMME CRÉATION ET DESTRUCTION  
DE L'ÊTRE À TRAVERS LE MOT***

Je pense. Suis-je ma pensée ?

Pour penser ma pensée il faut que je sois, moi-même, pensée. – La pensée ne s'adresse qu'à la pensée ; comme le mot, au mot. Si je suis ma pensée, je suis sa mâtire ; donc le mouvement du Rien qui la porte ou déporte : ce Rien sur lequel on bâtit et au sein duquel on s'effondre.

Suis-je le Rien de ma pensée ? En ce cas, penser ne serait pas « être » mais **permettre** à la pensée de percer ses chemins.

Mais comment pourrais-je le lui permettre sans avoir déjà une existence ? Et quels sont les chemins qui ne seraient pas, d'abord, les miens ?

Reste à savoir si, parce que je pense, **je suis** ou si **je suis** du fait que ma pensée pense en mon nom ; n'étant plus, de mon corps, que ce qu'il laisse, par ses soins, entrevoir et dont elle a fait le lieu écartelé de son retentissement.

Je te soutiens de mes mots ; les mêmes mots nous retiennent.

Dieu dit « Je ». Comment l'homme pourrait-il, après Lui, dire « JE », parlant de soi-même ?

- Peut-être parce que « Je » n'est que le vide que l'un et l'autre remplissent. L'un par l'autre.

Pureté du silence ! Non pas du silence qui sait, qui a entendu et répété ; mais du silence qui a oublié.

Edmond Jabès

*Le petit livre de la subversion hors de soupçon, Gallimard, 1982*





## MA PENSÉE S'EST PENSÉE...

Je viens de passer une année effrayante : ma Pensée s'est pensée, et est arrivée à une Conception Pure (divine). Tout ce que, par contrecoup, mon être a souffert, pendant cette longue agonie, est inénarrable, mais, heureusement, je suis parfaitement mort, et la région la plus impure où mon Esprit puisse s'aventurer est l'Éternité, mon Esprit, ce solitaire habituel de sa propre Pureté, que n'obscurcit plus même le reflet du Temps.

Malheureusement, j'en suis arrivé là par une horrible sensibilité, et il est temps que je l'enveloppe d'une indifférence extérieure, qui remplacera pour moi la force perdue. J'en suis, après une synthèse suprême, à cette lente acquisition de la force – incapable tu le vois de me distraire. Mais combien plus je l'étais, il y a plusieurs mois, d'abord dans ma lutte terrible avec ce vieux et méchant plumage, terrassé, heureusement, Dieu. Mais comme cette lutte s'était passée sur son aile osseuse qui, par une agonie plus vigoureuse que je ne l'eusse soupçonné chez lui, m'avait emporté dans ses Ténèbres, je tombai, victorieux, éperdument et infiniment – jusqu'à ce qu'enfin je me sois revu un jour devant ma glace de Venise, tel que je m'étais oublié plusieurs mois auparavant.

J'avoue du reste, mais à toi seul, que j'ai encore besoin, tant ont été grandes les avanies de mon triomphe, de me regarder dans cette glace pour penser et que si elle n'était pas devant la table où je t'écris cette lettre, je redeviendrais le Néant. C'est t'apprendre que je suis maintenant impersonnel et non plus Stéphane que tu as connu, – mais une aptitude qu'a l'Univers spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi.

Fragile comme est mon apparition terrestre, je ne puis subir que les développements absolument nécessaires pour que l'Univers retrouve, en ce moi, son identité. Ainsi je viens, à l'heure de la Synthèse, de délimiter l'œuvre qui sera l'image de ce développement. Trois poèmes en vers, dont *Hérodiade* est l'Ouverture, mais d'une pureté que l'homme n'a pas atteinte et n'atteindra peut-être jamais, car il se pourrait que je ne fusse le jouet que d'une illusion, et que la machine humaine ne soit pas assez parfaite pour arriver à de tels résultats. Et quatre poèmes en prose, sur la conception spirituelle du Néant...

... J'ai fait une assez longue descente au Néant pour pouvoir parler avec certitude. Il n'y a que la Beauté ; - et elle n'a qu'une expression parfaite, la Poésie. Tout le reste est mensonge – excepté, pour ceux qui vivent du corps, l'amour, et, cet amour de l'esprit, l'amitié...

... Pour moi la Poésie me tient lieu de l'amour, parce qu'elle est éprise d'elle-même et que sa volupté d'elle retombe délicieusement en mon âme : mais j'avoue que la Science que j'ai acquise, ou retrouvée au fond de l'homme que je fus, ne me suffirait pas, et que ce ne serait pas sans un serrement de cœur réel que j'entrerais dans la Disparition suprême, si je n'avais pas fini mon œuvre, qui est l'Œuvre, le Grand-Œuvre, comme disaient les alchimistes, nos ancêtres...

Stéphane Mallarmé,  
Lettre à Henri Cazalis, Besançon, 14 mai 1867



### ***APHORISME DU JOUR***

J'étais perdu dans mes pensées, ces ailes du désir.  
Je me retrouve sans elles.  
Fini les voyages.

Christian

## *PROFESSION DE FOI*



Il est une réalité située hors du monde, c'est-à-dire hors de l'espace et du temps, hors de l'univers mental de l'homme, hors de tout le domaine que les facultés humaines peuvent atteindre.

À cette réalité répond au centre du cœur de l'homme cette exigence d'un bien absolu qui y habite toujours et ne trouve jamais aucun objet en ce monde.

Elle est aussi rendue manifeste ici-bas par les absurdités, les contradictions insolubles, auxquelles se heurte toujours la pensée humaine quand elle se meut seulement en ce monde.

De même que la réalité de ce monde-ci est l'unique fondement des faits, de même l'autre réalité est l'unique fondement du bien.

C'est d'elle uniquement que descend en ce monde tout le bien susceptible d'y exister, toute beauté, toute vérité, toute justice, toute légitimité, tout ordre, toute subordination de la conduite humaine à des obligations.

L'unique intermédiaire par lequel le bien puisse descendre de chez elle au milieu des hommes, ce sont ceux qui parmi les hommes ont leur attention et leur amour tournés vers elle.

Quoiqu'elle se trouve hors de l'atteinte de toutes les facultés humaines, l'homme a le pouvoir de tourner vers elle – son attention et son amour.

Simone Weil

*Étude pour une déclaration des obligations envers l'être humain*

Gallimard, 2021



*Cynorkis fastigiata*

## LA NOUVELLE UPANISHAD

Je réouvre une nouvelle fois le pavé "*Je suis*" de Nisargadatta, comme je le fais depuis plus de 35 ans, et cela me permet de mesurer mon chemin, car à chaque fois après intervalle plus ou moins long, je suis toujours plus ravi par ce que je lis. Et je me souviens avoir lu que le grand sage a dit : "*je vous fais une prophétie : ces entretiens deviendront la nouvelle Upanishad*". Comme pour les vaccins, nous avons besoin de rappels réguliers qui réactivent les anti-pensées identifiantes en nous... Petite compilation de l'entretien 80 :

- Avons-nous besoin de temps pour réaliser le Soi ?...
- Toute attente est vaine. Compter sur le temps pour résoudre ses problèmes, c'est se tromper soi-même. Le futur, laissé à lui-même, ne fait que répéter le passé. Le changement ne peut se produire que maintenant, jamais dans l'avenir.
- Qu'est-ce qui amène le changement ?
- Voir, avec une limpidité de cristal, la nécessité du changement ; c'est tout. Mais il faut que vous soyez fatigué d'attendre...
  
- Qu'est-ce que la matière ?
- Ce que vous ne comprenez pas est matière.
- La science comprend la matière.
- La science ne fait que repousser les frontières de notre ignorance.
- Et qu'est-ce que la nature ?
- La nature est la totalité des expériences conscientes. En tant que moi conscient, vous êtes une partie de la nature. En tant que Conscience, vous êtes au-delà de la nature. Percevoir la nature comme n'étant que conscience, c'est l'Éveil...
  
- La plupart de vos expériences sont inconscientes. Celles qui sont conscientes sont très peu nombreuses. Vous ne vous en apercevez pas parce qu'à vos yeux seules comptent les expériences conscientes. Prenez conscience de ce qui est inconscient.
- Peut-on prendre conscience de ce qui est inconscient ? Comment y parvient-on ?
- Les désirs et les peurs sont les facteurs de distorsion et d'obscurcissement. Quand le mental s'en est libéré, ce qui est inconscient devient accessible...
- ... Le conscient devient un avec l'inconscient. Quel que soit votre point de vue, il n'y a plus de distinctions entre les deux.

Ce dernier extrait (p. 427) illustre comment Émile connaissait les secrets de celui qui se tenait en face de lui et était ainsi capable de lui donner, l'air de rien et toujours dans l'amour, de précieux indices personnalisés, ce que ceux qui l'ont connu confirmeront sans doute. Il confirme également les dires des neurosciences

qui constatent le fonctionnement humain à 95% inconscient et la nécessité par exemple, pour intégrer un écrit de 200 pages, de le lire plusieurs fois car la distorsion de l'inconscient est permanente. Jésus dit-il autre chose au logion 79 : "*Bienheureux ceux qui ont entendu le Verbe du Père et l'ont gardé en vérité !*"

Christian 08/08/21

\*

## L'ADORATEUR

Mon serviteur me sollicite. Je réponds à son appel tout en le maintenant en haleine. Je réponds par intermittence à sa détresse, jouant avec la proximité et l'éloignement.

Tantôt mon adorateur se croit délaissé, tantôt comblé de mes faveurs. L'enjeu est de taille. Je l'amène petit à petit à admettre que, lorsque je l'agrée pleinement, il n'y a pas d'union, mais absorption de telle sorte que je demeure l'unique. Quand son oui et mon oui correspondent parfaitement, le voile entre l'adorateur et l'adoré tombe. L'adorateur n'est plus ; totalement consentant, il a été dissout par l'adoré. Plus de culte : l'adoré se retrouve l'unique après le sacrifice de sa victime.

Ainsi, mourant de son vivant, mon adorateur devient l'occasion de la révélation de moi-même à moi-même, révélation qui s'accompagne de l'évidence partagée qu'autre que moi n'est pas.

Après avoir foudroyé ma victime, je règne sur le Tout.

Émile 27/08/91

\*

## ÉPREUVE INITIATIQUE

L'homme-lumière est l'ultime garant de la réussite de mon jeu. Je suis l'unique gagnant, le triomphateur absolu à partir de l'instant où je me reconnais enfin et que je libère le cri maintenu prisonnier par les myriades d'images de la manifestation, le **c'est moi** de la reconnaissance.

Petit à petit, je dégage l'homme-lumière de l'enchevêtrement des images où il s'est inféodé en se soumettant à des épreuves éliminatoires de plus en plus sélectives. Je lui fais endurer des traitements de plus en plus douloureux ; je

l'abreuve de tribulations, je lui tends des pièges dont je n'aurais pas le cœur de me servir avec mes animaux les moins vulnérables. Le spectre de la mort n'afflige pas l'animal tandis qu'il angoisse l'homme. Or ce que je demande à mon homme-lumière c'est de mourir de son vivant, c'est de mourir à la seule mort qui en soit vraiment une, la mort à son mental. Tandis que je laisse les idolâtres continuer de m'occulter, je le soustrais au culte des images. Ils ne sont pas conscients de leur jeu ; mais certains perçoivent vaguement et grossièrement le mien. Ils essaient parfois de l'interpréter et d'expliquer la présence insolite parmi eux de mon homme-lumière. Serait-il l'objet d'un rapt ? Comment ? Par qui ? Pendant ce temps, j'amène mon homme-lumière à accepter que le monde ne l'accepte pas. Il se trouve alors plongé dans la solitude du monakhos. De quelque côté qu'il se tourne, il se voit privé de repère. Il ne veut plus, il ne peut plus adhérer aux images bien que son existence terrestre s'écoule au milieu des images. Il sait par ailleurs que je maintiens les images, car elles constituent le mirage qui me permet de me voiler au monde. Il sait que je maintiens aussi son image au sein des autres images.

Au cours du processus d'initiation, mon homme-lumière réalise qu'il n'est en rien différent de moi, bien qu'il soit l'occasion unique de l'écoute qui prélude à ma reconnaissance. Réduit par mes soins à être à la limite du rien, il me révèle à mon infinité et à mon unicité. Je ne peux prendre conscience de ma mesure infinie-dimensionnelle et de ma présence englobante que dans la limitation la plus extrême, celle qui confine au rien, car c'est cette rencontre du tout et du rien qui provoque l'explosion au cours de laquelle le rien est annihilé au profit de ma révélation : j'étais lumière sans le savoir, je suis lumière conscient d'être lumière. Le corps qui a provoqué la prise de conscience n'est pas une entité repérable, bien qu'il soit vu comme tel de l'extérieur. Vu comme image par le monde des images, je le perçois comme lumière : il me permet de me reconnaître en tant que lumière. Or ma lumière est une et indivisible et le corps de mon homme-lumière ne saurait être dissocié de moi-même. Cette prise de conscience est évidente. C'est une donnée immédiate. Jamais la pseudo-entité corps n'est présente et ne saurait l'être après le **oui** de ma reconnaissance. Me voyant lumière, je ne peux rien exclure de ma lumière. Mon homme-lumière ne s'efface pas à la manière d'un discret serviteur. Il se fond et disparaît en moi. Étant lui, j'abolis la rencontre et préserve mon unicité.

Émile 08/09/91

\*

*Au sommet du mont et du silence,  
rien n'est dit, tout est.  
Tout vide est plein, tout passé présent,  
tout en nous renaît.*

Francois Cheng  
*Enfin le royaume. Quatrains*

## MIETTES DE GNOSE



**Gauguin, *Bouddha*,  
National Gallery of Art, Washington**

Le côté fabuleux dont l'Église avait entouré Jésus avait rendu la foule stupide très tiède à son égard... Et tous les hommes arrivés par sagesse à leur dernier état de perfectibilité deviendront des Bouddhas. Et tous les textes de l'Évangile compris dans leur vrai sens rationnel et non littéral n'ont rien de fabuleux, présentant Jésus comme aussi ses apôtres des enfants de Dieu, bien entendu au sens spirituel et non matériel, littéral. Seuls les élus comprennent cela, tandis que la foule veut autre chose...

Paul Gauguin, *lettre à Charles Morice, novembre 1897*

\*

Quiconque a la connaissance et travaille et enseigne,  
celui-là sera puissant dans le Royaume des Cieux.

(parole attribuée à Jésus par la tradition soufie)

## *APHORISMES*



Plus encore qu'éprouver la vie, il faut la vivre. Tout simplement.

\*\*\*\*

Entre état de conscience et état d'inconscience, comme entre veille et sommeil profond, est-ce là le lieu-même de l'être ?

\*\*\*\*

La poésie, c'est dire l'essentiel en des mots qui chantent.

\*\*\*\*

L'image cache toujours quelque chose.

\*\*\*\*

Chacun voit l'autre à l'aune de soi-même.

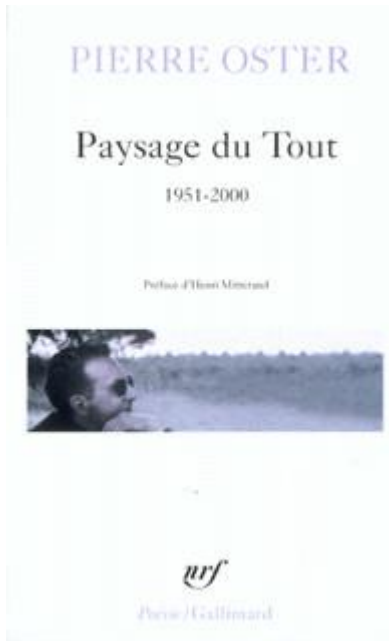
C'est cela qui est réducteur.

\*\*\*\*

Jacques  
Illustration : Martine



## NOTES D'UN POÈTE



Ce n'est point à proprement parler l'Un qui est saisi dans l'intuition première, mais l'Unité de l'Un. Cependant l'Unité est l'Un. Car il n'y a qu'un seul Acte.

\*

La poésie ne dévoile aucune essence ; elle n'est, toujours singulièrement, que l'expression approchée d'une « position dans l'être », par rapport à l'Être.

\*

Amour, sur-nom de l'Esprit.

\*

Dieu présent est absent, Dieu absent est présent...

\*

« Et le Verbe s'est fait chair... » C'est à ce passé que j'achoppe. Mon être tout entier connaît que tout est coéternel à tout dans l'immobile et dans l'unique.

\*

Cherche le poème, c'est-à-dire l'unité de vision.

\*

Unité des êtres dans l'Un universellement unifiant.

\*

Pierre Oster, *Paysage du Tout*, Poésie/Gallimard, 2000, p. 218 et s...

## AVUDAI-AKKAL



**Grande sainte du XVIII<sup>e</sup> siècle, originaire du Tamil Nadu, Avudai-Akkal, mariée enfant, veuve très tôt, a été initiée à l'Advaita par Sridhara Venkatesa Ayyaval. Elle est l'autrice de pièces de théâtre, chants et poèmes toujours transmis oralement par les femmes brahmanes de son pays. Elle aurait mystérieusement disparu dans les collines de Courtallam. Bien qu'illettrée, la mère de Ramana Maharshi connaissait par cœur nombre de ces chants.**

\*

Comment se fait-il que ce Soi,  
Conscience, félicité,  
S'est comporté jusqu'ici  
Comme s'il avait oublié cela ?

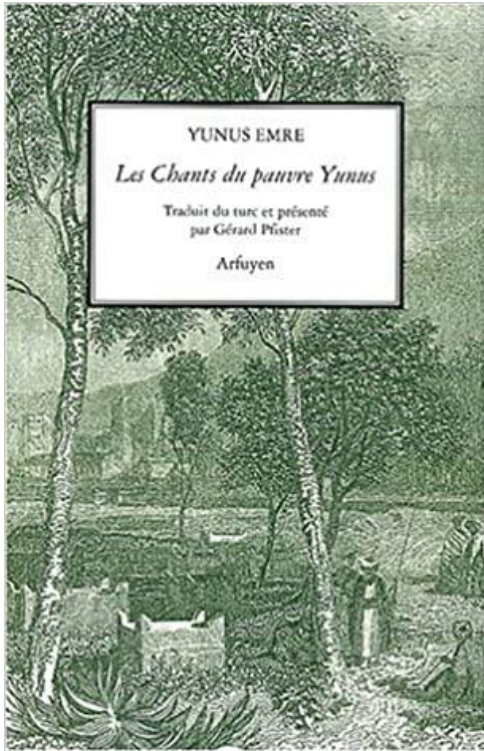
L'esprit apprend, connaît et oublie.  
Le corps est engendré, donne vie, puis meurt.  
D'où viennent ces impuretés dans la pureté ?  
Grandeur, petitesse, classe, grade, celui qui voit, chose vue,  
Pourquoi ces sombres vagues dans le profond océan de félicité ?

Nul besoin de paroles ni de vœu de silence  
Ni d'aller ou venir, de début, de milieu ou de fin  
Ni lumière ni son ; pas de qualité.  
Pas de séparation et donc pas de crainte.  
Ô merveille des merveilles, ces choses qui semblent être  
Dans un rêve !

Intérieur, extérieur, haut et bas, et les dix directions  
Perdus dans la vaste lumière sans limites,  
Ininterrompue, sans support, pleine et calme  
La pure conscience, félicité immuable,  
Ce but, autrefois si loin, tant attendu  
Est maintenant ici, ô joie, ô joie !

Extrait de : *Ramana Maharshi au jour le jour. Le témoignage de Devaraja Mudaliar*, Spiritualités vivantes, Albin Michel, 2017, p. 129.

## LES CHANTS DU PAUVRE YUNUS



La religion de Yunus, c'est toi  
de quoi fait-il sa foi ?  
Ce jour-ci ou demain, qu'importe pour l'amour  
du début à la fin, il n'y a qu'aimer.

\*

Abandonner sa religion  
est œuvre d'athéisme  
Quel est cet athéisme  
plus profond que la foi ?

\*

Ah, mon Ami, dans l'océan de ton amour  
Entrer, sombrer – danser  
Les deux mondes un seul espace  
Mener la ronde – danser.

\*

Je désirais Dieu  
je l'ai trouvé – quoi de plus  
Jour et nuit je pleurais  
j'ai souri – quoi de plus  
(...) Aux entretiens des Saints  
un bouquet de roses rouges  
J'ai fleuri, on m'a cueilli  
j'ai fané – quoi de plus  
(...) Écoutez Yunus, écoutez-le  
qui retombe en folie !  
– Dans la sagesse des Saints  
j'ai plongé – quoi de plus.

Yunus Emre, *Les Chants du pauvre Yunus*, Traduit du turc par Gérard Pfister, Arfuyen, Coll. *Les Carnets spirituels*, 2021.

## LA GNOSE AU QUOTIDIEN

### *DU PRESSENTIMENT À LA PAROLE*



C'est en traversant les bois, les montagnes, les plaines, les fleuves, les océans que tu te confronteras à toi-même.

Ne cours pas après ta vie comme on court après du vent.

N'occulte aucune de tes pensées. Laisse-les simplement se manifester en dehors de toi, comme si elles ne t'appartenait pas.

Cours, allez cours ! Et seulement lorsque tu seras à bout de souffle, épuisé, sans repère aucun, savoure l'instant pur retrouvé.

Offre-toi à l'eau du ciel, le visage tourné vers ta propre terre.

Vaque à tes affaires et ne te soucie point du monde.

Tu n'as de compte à rendre qu'à toi-même.

Émerveille-toi sans cesse, sans te poser de questions, sans te préoccuper de ce que l'on pourra penser.

Ne raisonne pas sur tout et sur rien. Nul besoin de discours pour dialoguer avec son âme.

L'arbre aux fruits d'or est là devant tes yeux incrédules.

À force de tourner en rond, tu confonds ton existence avec le cercle lui-même.

N'hésite pas à sauter dans le feu. Il ne brûle que les tièdes.

Ne refuse rien mais aussi ne convoite rien.

Ferme les yeux et vibre. Vibre de tout ce qui est, en toi et en dehors de toi.

L'air que tu respires n'est pas composé principalement d'oxygène, d'azote et autres gaz rares. Il est aussi énergie libre en révolution permanente.

Agis comme si tout était un prolongement de toi.

Vis bien le cœur. Dans toutes tes paroles et actions.

Traverse les choses et leur nature te sera révélée.

Avant de consulter un médecin, redécouvre la beauté du monde.

L'Esprit, si tu le choisis, t'aidera à transmuier l'eau en élixir.

Engrange en tes cellules tous les vibratos de la terre et du ciel.

Tu perds ton temps à vouloir remodeler le monde.

Amuse-toi de tout, ris de tout et surtout de toi-même.

Si tu crains le froid, habille-toi d'amour.

Ne cesse point d'écouter ta petite voix intérieure. Elle est l'évidence, l'unique.

Reconnais que ce n'est pas toi qui souffres mais ton corps.

Il n'y a que ton apparence que tu peux occire.

Comporte-toi comme si tu n'étais pas de ce monde et redécouvre la saveur de l'existence.

Reviens toi aussi au ventre de ta mère qui ne t'a jamais créé.

Devant un obstacle fais-toi vent et eau.

Sois toi-même et présent dans ce monde que tu habites pour un certain temps.

Connecte-toi à tous tes corps, visibles et invisibles, et la terre telle quelle disparaîtra.

Identifie-toi à ton semblable et tu seras riche du monde entier.

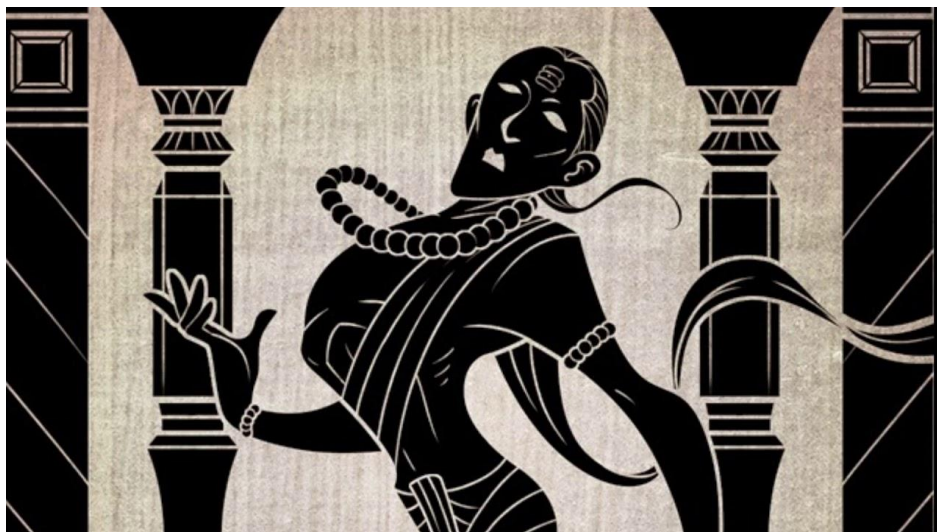
Jean-Pierre ROQUE

*Que la Grâce soit, apophtegmes en toute liberté*, éditions du Douayeul, 2011.

\*

## CONTE

### *LES HUIT BOSSES DU SAGE*



Le sage Asthâvakra était appelé ainsi parce qu'il avait le corps affublé de huit bosses ou déformations. Il existe plusieurs versions concernant ces difformités. Une des légendes veut qu'à l'époque où Asthâvakra était dans le sein de sa mère, son père avait l'habitude de se livrer quotidiennement à la récitation des Védas. Asthâvakra l'entendait faire et bien que ce père fût un homme dévot et pieux, il n'était pas très érudit et de ce fait commettait de nombreuses erreurs dans sa récitation. Asthâvakra déjà spirituellement très mûr, ne supportait pas que les Védas soient ainsi maltraités et il ne pouvait s'empêcher de se tordre dans le ventre de sa mère devenant ainsi difforme en huit endroits.

Dans le Mahâbhârata, une autre légende affirme que Kahor, le père d'Asthâvakra, avait coutume de réciter les Védas à son épouse Sujata, enceinte de leur futur enfant. Un jour, l'enfant s'écria soudain : « Grâce à vous, mon père bien-aimé, j'ai appris tous les Védas, mais il est bien dommage que vous commettiez tant d'erreurs dans votre récitation. » Kahor, selon cette version, grand lettré et célèbre pour son érudition, ne supporta pas cette insulte de la part de son enfant à naître ; il le maudit, lui prédisant qu'il viendrait au monde avec huit déformations ; ainsi naquit Asthâvakra, « huit fois bossu ».

L'histoire se poursuivant raconte que Kahor, le père d'Asthâvakra, se rendit à la cour du Roi Janaka afin d'obtenir quelque faveur, et que, une fois-là, il lui fut demandé de débattre de matières spirituelles avec Vandin, l'érudit de la cour et fils du roi Varuna. Kahor fut vaincu et en conséquence banni et réduit à un rang inférieur d'officiant à un sacrifice célébré par Varuna. Quand Asthâvakra eut douze ans, il entendit parler de l'infortune de son père et se rendit à la cour du Roi

Janaka pour participer à un débat de grande ampleur auquel les plus célèbres érudits étaient conviés. Le jeune garçon eut des difficultés à s’y faire admettre, mais finalement il y parvint. À la vue d’Asthâvakra faisant son entrée dans l’assemblée en se contorsionnant, tous les érudits réunis se mirent à rire ; même le bon et pieux roi Janaka ne put réprimer un sourire, mais son amusement se mua en étonnement quand il s’aperçut que le jeune Asthâvakra riait aussi fort que les autres. Le roi se tourna vers le petit personnage difforme et lui dit : « Jeune homme, je peux comprendre le rire des autres, mais je ne comprends pas le vôtre ». Asthâvakra redevenant subitement sérieux dit au roi qu’il riait parce qu’il ne comprenait pas comment ce dernier pouvait espérer trouver la Vérité dans une assemblée de tanneurs. Le roi, maintenant fâché, somma gravement Asthâvakra de s’expliquer. Le jeune garçon répondit tout aussi gravement : « C’est simple, votre Majesté, tous ces hôtes distingués ne valent guère mieux que des tanneurs car ils ne voient pas au-delà de leur peau. Ils sont incapables de voir la Présence à l’intérieur de l’enveloppe physique. Si le pot de terre est brisé, l’espace qu’il contient est-il difforme ? Mon corps est peut-être déformé, mais “Je” suis infini et sans limite. » Le roi, déjà très avancé spirituellement, sût tout de suite qu’Asthâvakra était un être totalement réalisé, et dès le lendemain, à sa demande, Asthâvakra l’acceptait comme disciple.

Ramesh Balsekar, *Le Duo de l’Un*, Aluna, 2012, p. 17-18.

## BLAGUES



Adam déambule dans le jardin d’Éden, se sentant très seul.

« Qu’as-tu donc ? » lui demande Dieu. Adam se plaint alors qu’il n’a personne à qui parler et Dieu lui promet de la compagnie, précisant que ce serait une femme.

« Cette femme », lui dit-il « va te faire la cuisine, te laver les pieds... Elle sera toujours d’accord avec toutes les décisions que tu prendras. Elle portera tes enfants et ne te demandera jamais de te lever au milieu de la nuit pour t’en occuper. Elle ne se disputera pas avec toi et sera la première à reconnaître qu’elle a tort lorsque vos avis divergeront. Elle n’aura jamais la migraine et te dispensera amour et compassion chaque fois que tu en auras besoin. »

Adam s’enquiert : « Combien va me coûter une telle compagnie ? » et Dieu lui répond : « Un bras et une jambe. »

Adam demande alors : « Qu’est-ce que je peux avoir pour une côte ? »

Tony Parsons, *Tout ce qui est*, Accarias/L’Originel, p. 225.

Illustration : Federica Matta, *Le Journal d’Ève*, Seuil

\*

## *COMPTE RENDU DU SÉMINAIRE DE JUIN 2021*



*Abbaye de Pontigny*

Fin décembre 2020, nous étions quatre à nous réunir chez Marie-France, à Pontigny.

Début juin 2021, nous étions six. Nombre restreint, là encore, par le fait des mesures sanitaires qu'a imposées, voilà plus d'un an, la pandémie liée au virus dit Covid-19. Mais dont nous pouvons espérer qu'en décembre prochain, elles auront pris fin, de sorte que notre rencontre, à cette époque, rassemblera un plus grand nombre d'entre nous ! Et que nous pourrons ainsi accueillir les tout nouveaux membres de notre association : Nadia, Francis et Bruno.

Cela étant, nous avons associé l'ensemble des absents dans l'expression en commun de ce qui fait l'essentiel de notre recherche et dont nous savons qu'ils la partagent profondément. En particulier Marie-Céline et Yves grâce auxquels – avec la contribution des uns et des autres – se fait la riche élaboration de nos cahiers !

Autour de Marie-France, il y avait Christine, Maya, Claude, Jean-Paul et moi-même.

Notre première réunion s'est tenue à partir du logion 74.

Ainsi nous sommes-nous tout naturellement retrouvés autour du puits ! Ce



qui a d'emblée inspiré à Christine cette citation d'un poète soufi : « Celui qui a peur s'agite tout le temps et de toutes ses forces pour rester à la surface. Celui qui a confiance se noie et atteint la profondeur. »

Nous aurions pu nous en tenir là, tant les aphorismes en disent souvent plus que de longs développements ! Mais la question s'est quand même posée de savoir quelle contrainte force l'ego à demeurer près du puits, plutôt que de se dissoudre dans le tout.

Réponse : l'instinct de conservation. L'ego, cette bulle qui apparaît sur l'océan, puis en disparaît, sans que l'océan, lui-même, disparaisse ; mais bulle qui tient, vaille que vaille, à exister par elle-même ! Sauf à vivre l'angoisse... L'angoisse de la mort.

D'où la seconde interrogation : « Comment échapper à cette angoisse ? » Émile répond : « En buvant à la source, constamment et en confiance, de logion en logion, cette parole qui apprend à vivre dans la non-dualité. Faute de quoi, on reste autour du puits. »

Entrer dans le puits et en sortir, riche de connaissance, c'est naître à la réalité totale.

Ce qui amène Yves, dans son commentaire sur ce logion, dans le cahier 172, à souligner que le véritable titre du *Livre des morts des Anciens Egyptiens* est *Livre pour sortir au jour*. Et Christian à écrire : « Dans le puits règne le silence, source d'inspiration. Dans le puits règnent la verticalité, le centrage en un point, le rétrécissement des désirs de conquêtes, l'intuition de la source. » Tandis que, pour Marie-France, le puits est un chemin direct et, pour Jean-Paul, le sens de la vie aux profondeurs de l'âme, conduisant à un état par-delà la conscience. Et que, pour Claude, la gnose est la partie émergée du silence.

C'est dire combien nos échanges ont été riches autour du thème !

Ils l'ont été aussi, le lendemain matin, à propos du logion 75 : le lieu du mariage. Ce lieu dont Émile dit qu'il est celui où se fait l'éveil.

Tout de suite s'est posée la question de savoir comment considérer – si ce n'est « traduire » (ce à quoi Émile s'est refusé par souci de ne pas en altérer le sens, comme pour les mots *gnose* et *métanoïa*) – celui de *monakhos*.

Le monakhos, pour Émile, est tout simplement celui qui vit son éveil dans l'unité, à l'exclusion de ce qui n'est pas lui. « Je suis tout, je suis partout, mais seul peut le dire celui qui a qualité pour dire JE SUIS. Autre que moi n'est pas ; c'est pourquoi je suis tout ; je suis partout mais rien n'est moi nulle part. Dans la chambre nuptiale se fait la communion de moi-même avec moi-même en dehors du rêve. C'est l'éveil. »

Cet éveil qu'Yves, de son côté et dans son commentaire, traduit ainsi : « Et puis le soleil du Soi se lève. Le Soi se fond en moi. Le Soi où le moi se dissout. Un moi perdu qui ne s'avoue pas toujours vaincu, qui reviendra à la charge ; mais que je sais remettre à sa place ! Car je sais désormais que je suis Cela, qu'autre que Lui n'est pas. Qu'autre que Moi n'est pas. »

Marie-France, de son côté, considère que la traduction de *monakhos* par solitaire puis moine est insuffisante, voire inutile, quand on sait qu'essentiellement le monakhos est celui qui fait le deux un, dans la chambre nuptiale.

Cette chambre nuptiale au sujet de laquelle Jean-Paul écrit qu'il suffit de savoir ouvrir la porte qui y mène. Jean-Paul qui cite le musicien Edgar Froese : « Le monde est là, en chacun de nous. La séparation entre les hommes est une illusion, au même titre que le temps. » Ainsi qu'André Comte-Sponville : « Celui qui se sent Un avec le Tout n'a pas besoin d'autre chose. »

Participation, également, de Christian, par ce texte :

Je suis rien  
Je suis tout  
Ce *je suis* finit même par m'indisposer  
C'est un secret que je ne peux pas partager  
Avec qui le pourrais-je ?

Comment répondre à Christian si ce n'est en répondant à moi-même, c'est-à-dire de la manière suivante :

« Écrire, pour moi, c'est un peu comme être dans la chambre nuptiale ; non seulement avec l'être aimé, l'être unique, mais aussi, justement, à propos d'unicité, avec l'essentiel. Avec ce qui forme un tout dont on n'est pas distinct. Dont on n'est pas arraché, contrairement à ce qui se produit quand on quitte un sommeil serein où, sans exercice de la conscience, tout est évident. Où, en soi, la connaissance se connaît sans miroir. Où, dans l'union, il n'y a plus elle et moi, mais soi. »

Là encore, le partage a été fructueux !

Dans le droit-fil (fil de la trame tissée depuis le début de notre rencontre à Pontigny !) nous avons poursuivi, dans l'après-midi, selon le thème de la chambre nuptiale, convoquant ceux qui se sont exprimés à son propos :

Martin Buber, *Les récits hassidiques* :

Le Baal Shem Tov fit ce récit : « Il y eut un jour où je m'en fus au Paradis, et il y avait une grande foule pour m'accompagner ; mais plus j'approchais du jardin, plus grand était le nombre de ceux qui avaient disparu. Et quand je pénétrai au Paradis, ils n'étaient plus que quelques-uns. Mais lorsque j'eus atteint l'Arbre de Vie et qu'alors je regardais autour de moi, j'étais quasiment seul. »

Tony Parsons, *Tout ce qui est* :

« La création entière est deux – mâle et femelle. Et l'éveil est le mariage de tout cela en l'unicité.

Il n'y a pas de sentiment d'isolement, excepté bien sûr avant la survenue de l'éveil. Ensuite, il y a la solitude, mais vous vivez dans l'amour ; vous êtes en amour avec tout et toute chose. Et tout cela est unicité. »

Nisargadatta, *Je suis* :

« L'Amour dit : « Je suis tout », la Sagesse dit : « Je ne suis rien ». Ma vie

coule librement entre les deux. Puisqu'à tous les points de l'espace et du temps je peux être aussi bien le sujet que l'objet de l'expérience, j'exprime cette possibilité en disant que je suis, à la fois, les deux, ni l'un ni l'autre et au-delà des deux. »

Simone Weil, *Attente de Dieu* :

« Dieu a créé par amour, pour l'amour. Dieu n'a pas créé autre chose que l'amour même et les moyens de l'amour. Il a créé toutes les formes de l'amour... »

L'amour entre Dieu et Dieu, qui est lui-même Dieu, est ce lien à double vertu ; ce lien qui unit deux êtres au point qu'ils ne sont pas discernables et sont réellement un seul, ce lien qui s'étend par-dessus la distance et triomphe d'une séparation infinie... Dieu est si essentiellement amour que l'unité, qui en un sens est sa définition même, est un simple effet de l'amour... »

Ibn 'Arabi, *Traité de l'amour* :

« L'amour est une énergie qui attire l'être tout entier vers son origine divine. »

A l'issue de la séance, nous nous sommes dit que nous aurions pu écrire ces beaux textes... en toute modestie ! C'est le principe même de l'unité sans hiérarchie !

Le jour suivant, au matin, nous avons mis à profit la présence parmi nous de Maya, pour aborder ensemble le sujet de la relation de Carl Gustav Jung avec la gnose.

Partant du plérôme (en grec : la plénitude) Maya nous a accompagnés dans le cheminement qui se fait de la réalité psychique objective – avant la naissance – (soi primaire) à la réalité physique subjective – après la naissance –, suivant lequel, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, l'enfant est sans moi (l'enfant, étymologiquement, en latin, *infans* : celui qui ne parle pas) ; de sorte que jusqu'à cet âge-là, il ne dit pas *je veux*, mais se dit : *un tel veut*. Le *moi* ne s'impose pas. Il le fera, peu à peu, sous l'influence de l'environnement jusqu'à ce que s'opère l'individuation.

Et une fois ce moi affirmé, il lui faudra, pour s'accomplir dans la véritable réalité, s'effacer derrière le soi. Au risque de n'être plus ! D'où la citation d'Émile : « Quel est ce non-être qui me fait si peur ? C'est le non-être moi. Or n'être pas moi, c'est être tout. »

Selon Jung, Maya nous l'a rappelé : « Il n'y a pas de développement personnel sans souffrance. Et il n'y a pas de progrès possible sans développement personnel ; sans le rapprochement entre extérieur et intérieur, culture et inconscient, Histoire et archétype. »

Dès lors, l'individuation permet la découverte de ce que l'on est vraiment. Le passage du sombre au lumineux, de l'opacité à la transparence.

Ainsi, se comprendre permet de comprendre le monde. Et d'atteindre le numineux, ce sentiment de présence absolue.

De là, ces aphorismes :

Le travail de chacun est de vivre sa vie.

L'âme connaît sa propre vie.  
Maintenir ensemble les opposés.  
Si vous mariez l'ordre au chaos, vous produisez l'enfant-Dieu.  
Le but n'est pas les hauteurs mais le centre de soi.  
Le sens et le non-sens se fondent et mènent au plus grand sens suprême.  
Plérôme : totalité de l'être.  
Celui qui connaît aime et celui qui aime connaît.

Évidemment, rien n'a été épuisé de ce sujet immense ! Mais aussi bien mettrons-nous à profit une nouvelle rencontre pour aller plus loin dans l'échange avec Maya !

Enfin, dans l'après-midi du dernier jour, Jean-Paul a souhaité aborder la question de la mécanique quantique et de la gnose, se référant aux pages 38 et suivantes du cahier n° 162, présentant un texte de Michel.

À partir du postulat que « le fait d'observer de façon répétitive, à des intervalles de temps infiniment voisins, une particule instable, l'empêche de se désintégrer : c'est l'effet Zénon », peut-on considérer que l'observation est créatrice ? La question étant alors de savoir qu'est-ce qui observe et donc qu'est-ce qui crée. Est-ce le mental de l'observateur ? Dans ce cas, chaque observateur ayant un mental qui lui soit propre, il constaterait et créerait un monde différent de celui constaté et créé par son voisin, et il n'y aurait, entre eux deux, quasiment jamais d'accord intersubjectif.

Nous nous sommes alors tournés vers le physicien et philosophe autrichien Erwin Schrödinger pour accueillir sa proposition de faire disparaître le problème en posant que la multiplicité des consciences n'est qu'une apparence qui dissimule l'essentielle unicité de l'Esprit éternel. Dès lors, c'est le Soi qui observe et qui, observant crée.

Ce que crée ainsi le Soi est une réalité définie par le physicien Français Bernard d'Espagnat comme une *réalité indépendante* ne procédant pas de celle de l'homme, n'étant pas contenue dans l'espace et le temps et n'étant donc pas totalement intelligible, parce que n'étant pas séparable. D'ailleurs, la non-séparabilité, qui fait que la fonction d'onde d'une molécule est quantitativement enchevêtrée à celle de toutes les autres molécules de l'univers, renvoie à cette couche plus profonde de la réalité qu'est la *réalité indépendante*.

Il est donc légitime de considérer cette *réalité indépendante* où règne la non-dualité, comme la manifestation de l'Un.

C'est sur cette conclusion, après longs échanges sur la question, qu'a pris fin notre réunion.

Jacques

\*

## COURRIER DES LECTEURS

Yves à Francis  
Le 23 mai 2021

Merci de cet envoi : "*Ésotérisme et christianisme - Jérôme Rousse-Lacordaire - Présentation par Adrien Bouhours*" sur YouTube :  
[https://youtu.be/\\_pf3drqEyDs](https://youtu.be/_pf3drqEyDs)

La lecture de ce livre serait sans doute plus intéressante que le commentaire qu'en fait le présentateur. Ce dernier conclut au caractère irréductible de l'ésotérisme et du catholicisme alors que le père Rousse-Lacordaire, tenterait de réintégrer l'ésotérisme au sein de l'Eglise. Je ne comprends pas l'importance donnée au spiritisme qui n'a rien d'un ésotérisme ni à la Théosophie. En tout cas cela n'apporte rien de plus à ce que nous savons par René Guénon qui a très bien décrit l'*Erreur spirite* ainsi que la Théosophie.

Si le père Rousse-Lacordaire semble avoir saisi en quoi consiste l'ésotérisme (qui n'est que la connaissance intérieure, la moelle de tout ce qui constitue la forme de l'exotérisme), il n'en va pas de même du présentateur qui n'a manifestement rien compris à la Gnose universelle et se retranche à chaque fois derrière le magistère de son Eglise qui a toujours persécuté gnostiques et mystiques de leur vivant, quitte à récupérer après leur mort ceux qui semblaient récupérables.

Yves

\*

Yves à Francis  
Le 23 mai 2021

Merci de l'envoi : "*Rapport "Jésus-Christ le porteur d'eau vive" - Présentation par Adrien Bouhours*" sur YouTube :  
<https://youtu.be/MIKmP6F0EXc>

Pas vraiment l'antithèse. L'Église exotérique ne peut comprendre l'ésotérisme véritable, mais le gnostique lui saisit parfaitement les aspects exotériques de toutes les religions (cf log 13 de Thomas). Quant au New Age, c'est à mon avis une sorte de mode moderne peut-être sympathique sur certains aspects mais qui n'est pas spécialement ésotérique...

Yves

\*

Francis à Yves  
Le 24 mai 2021

Nous sommes en phase...

Pour ma part, j'avais bien apprécié l'ouvrage de Frithjof SCHUON, intitulé :  
"L'Ésotérisme comme Principe et comme Voie" aux éditions Dervy.

Om Shanti !

Francis

\*

Yves à Francis  
Le 24 mai 2021

Oui, il y a nombre d'auteurs dont l'analyse est plus percutante. Outre Schuon et Guénon, j'apprécie bien sûr É. Gillibert, J. Biès, M. Coquet..., et côté philosophie et poésie j'ai une prédilection pour R. Daumal ou Simone Weil. Les auteurs chrétiens tentent le plus souvent de justifier le christianisme ou de récupérer l'ésothérisme. Beaucoup sont des traditionnalistes pour ne pas dire des intégristes. Parmi les plus sincères, je compte Henri Le Saux, écartelé au début entre son christianisme et l'hindouisme de Ramana Maharshi mais qui en définitive effectue cette plongée dans le Soi. Il existe au sein du catholicisme tout un courant très discret qui tente de préserver une voie initiatique authentique. C'est le cas par exemple de frère Élie qui publiait sous le pseudonyme *Un moine d'occident* des analyses reprises de René Guénon mais qui a eu également en main des textes ésotériques circulant sous le manteau et authentiquement gnostiques.

Yves

\*

Yves à Francis  
Le 24 mai 2021

Au terme de cette émission ("*Pélagianisme et gnosticisme, les combats du pape*" <https://youtu.be/QiTcNFV1MB4>), je ne vois toujours pas le lien entre Pélagianisme et gnosticisme. C'est normal, il n'y en a aucun. Vouloir présenter la gnose et le gnosticisme en faisant appel à des érudits catholiques qui n'y comprennent goutte ne peut guère éclairer le débat sinon induire le public en erreur avec des contrevérités prouvant que ces intervenants n'ont pas lu ou ont mal lu les textes gnostiques dont ils disposent. Il est vrai que certains courants du gnosticisme peuvent être qualifiés de dualistes mais le sont-ils plus qu'un saint Augustin qui reste manichéen, hanté qu'il est par sa sexualité qu'il considère comme le mal absolu ? Revenir sans arrêt sur le péché originel comme étant en quelque sorte la prédestination de l'homme depuis Adam, n'est-ce pas une preuve de dualisme effréné ? À ne penser qu'au péché, on devient pécheur, disait justement Ramakrishna.

En quoi la Gnose serait-elle subjective puisque celui qui la réalise réalise du même coup l'unité du sujet et de l'objet dans la non-dualité pure (Âtman-Brahman) ? « *Le Royaume des cieux est en vous* », ne cesse de répéter Jésus. Et si le Royaume est en nous, quel besoin d'une Église qui ne sert qu'à « cacher les clefs de la Gnose », comme les scribes et pharisiens de tout temps ? Heureusement, les intervenants finissent par reconnaître in fine que le gnosticisme (comme le pélagianisme) posent des questions éternelles, et en tout cas non ou mal résolues par l'augustinisme.

Yves

\*

Christian à Yves  
Le 27 mai 2021

J'ai écouté la moitié de la vidéo "*la vie réelle selon l'évangile de Thomas*", et cela me laisse sceptique ; cette personne semble bien à l'aise pour s'exprimer mais je m'interroge sur le bien-fondé de pratiquer une vulgarisation ou même une divulgation des secrets de la gnose. Cela me fait rappeler que les chamans d'Amérique du sud rencontrés par Luis Ansa lui ont dit, d'une part que les temps étaient venus de dire leurs secrets, mais aussi que la vérité ultime ne doit pas être dite à l'homme de la rue. Jésus a donné des "paroles cachées" afin que ceux qui peuvent entendre entendent et que les autres soient protégés, protégeant en même temps ces paroles de vie contre la déformation inéluctable qui les attend une fois tombées au niveau vibratoire du mental. Émile était lui aussi dans la retenue car en le lisant on voit bien qu'il veille à protéger le mystère contre l'explication. Le mystère est vivant, l'explication est morte. Qui donc à part le mental usurpateur cherche à expliquer le mystère, et après ? Entre savoir et vivre, qu'est-ce que je choisis ?

Dans son interprétation du logion 8 le gros poisson n'est pas présenté comme le choix exclusif du pêcheur avisé.

Dans celle du logion 4 le petit enfant de 7 jours est présenté comme surhumain possédant la connaissance en référence à des mythologies anciennes, mais il occulte trop à mon goût la vacuité qui caractérise le tout-petit.

Finalement cette exégèse mi-savante mi-sensationnelle est bien superficielle et n'arrive pas à la cheville de celle d'Émile. Elle a le mérite de nous rappeler la chance exceptionnelle que nous avons... et cette nécessité de retenue qui n'est plus dictée par la menace d'inquisition, mais par celle de la dégradation.

Christian

\*

Yves à Christian  
Le 27 mai 2021

Tu as parfaitement raison. Ce type de vidéo – dont j’ignorais l’existence il y a encore peu de temps – m’est envoyé par de nouveaux adhérents à Métanoïa qui se posent et me posent pas mal de questions auxquelles j’essaie de répondre de mon mieux après avoir fait l’effort d’écouter au moins en partie la vidéo en question. La nécessité du « secret » est évidente et d’ailleurs il ne peut pas en être autrement (cf log. 13). Il se trouve que depuis que l’évangile de Thomas a été redécouvert, il a été traduit et commenté par nombre de chercheurs, universitaires et théologiens, incapables à en saisir la substantifique moelle car à mille lieues de la gnose.

Comme toi, je préfère cent fois me replonger dans Émile ou Nisargadatta. Mais Émile lui-même n’a-t-il pas commencé par déconstruire les mythes (St Paul, Moïse...) qui faisaient obstacle à la compréhension de la gnose pour mieux aborder l’interprétation des paroles de Jésus, qui resteront toujours inaudibles et donc cachées à tous ceux qui n’ont pas des oreilles pour entendre voire qui ont des oreilles pour entendre le contraire du sens profond des logia transcrits en secret par Thomas ?

Heureusement que Métanoïa nous permet d’échanger entre nous tout en étant attentifs à toutes les déformations que subit la gnose, même si parfois nous avons l’impression d’être des extraterrestres...

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 18 juin 2021

Mille mercis pour ces renseignements sur l’esclavage. Il est tout de même triste que la Loi du Karma agissant parvienne à provoquer en ce moment un tel vacarme en Europe. L’argument de la relativité morale de la traite des esclaves se fait sur une conscience qui, ce me semble, manque de justesse. Les Noirs et les Arabes ont certainement profité de "leurs esclavages". Mais les Européens ont fait leur esclavage contre les paroles de Jésus, et cela avec le consentement de l’Église pendant des siècles. Il y a une question à laquelle je n’ai pas de réponse. Si vous en avez une, partagez-la avec moi et je vous en serai bien reconnaissant : "Pourquoi, si l’Homme (j’utilise le mot dans le sens authentique du grec "anthropos" = l’être humain) héritier de la culture Gréco-Romaine qui, en plus, reçoit Dieu qui entre dans son histoire, ait senti le besoin d’aller au loin, bien loin, dans la recherche des biens au détriment des peuples faibles, avec le désir d’assouvir la souffrance d’un manque infini ? Tandis que le Taoïste Lao Tzu dit que le sage n’éprouve aucun désir d’aller au village tout proche d’où il peut entendre un chien



aboyer. Pourquoi les Indiens et les Chinois qui avaient les moyens matériels, la fortune, la main d'œuvre, en abondance, n'ont pas colonisé ? Huang He, amiral et ami de l'empereur Ming, a conduit une flotte de onze navires, avec dix mille hommes, y compris plusieurs centaines de médecins et des scientifiques pour la collecte de plantes et de minéraux pour leurs recherches médicales, à travers la mer du Sud de la Chine, il s'arrête au Nord de Ceylan et présente au roi une plaque en argent contenant un message de l'Empereur en langues chinoise, pali, sanscrite. Puis il remonte au Nord jusqu'aux confins de la Perse, puis redescend le long de la côte orientale de l'Afrique pour le retour à son pays. Chacun de ses vaisseaux était quatre ou cinq fois aussi grand que la galère de Vasco de Gama. Mais les Chinois n'ont pas colonisé. Tout comme les Indiens qui dominaient le commerce dans l'Océan Indien, en particulier avec Rome. Eux aussi n'ont pas colonisé. La colonisation fut l'œuvre de ceux qui avaient le bénéfice de Dieu descendant du Ciel pour leur témoigner son Amour. Pourquoi le Chrétien a senti le besoin de faire toutes ces colonisations ? Pourquoi avoir Dieu ne lui a pas suffi ?

Je n'ai vu jusqu'ici aucun document qui apporterait une réponse à cette question. Qu'en pensez-vous ?

Je m'efforce de terminer le dernier livre sur "*The Religious Question of India*", avec un accent prononcé sur l'Islam que Montesquieu considère comme un malheur pour l'humanité que cette religion fut le don d'un conquérant.

Dad

\*

Yves à Dad  
Le 18 juin 2021

Vaste sujet. Je ne sais pas si j'ai les éléments d'une réponse possible. Ce pourrait être le sujet d'une thèse. Le colonialisme est-il spécifique au christianisme ? Si l'on regarde l'histoire de l'humanité, certainement pas. L'Égypte, l'Assyrie, Babylone, la Perse... ont colonisé une bonne partie du Moyen Orient. Alexandre de même qui est allé jusqu'en Inde... Rome a colonisé tout le bassin méditerranéen... Aztèques et Incas ont colonisé de vastes territoires. La Chine a colonisé pendant des siècles la Corée et le Vietnam et colonise encore aujourd'hui Ouïgours et Tibétains. Je doute que les empereurs chinois aient fait du Tao Tö king leur livre de chevet...

La Bible hébraïque justifie la conquête et la colonisation de la Palestine par les Juifs, mais pour les archéologues il s'agit plutôt d'un mythe fondateur car l'installation de ceux-ci se serait faite progressivement et sans les guerres dont il est fait état dans leur livre sacré. Ce mythe sert pourtant toujours aujourd'hui à coloniser les territoires palestiniens. Selon certains historiens spécialistes de

l'islam, il ne semble pas que Mahomet ait appelé à une guerre de conquête, mais il aurait seulement justifié la guerre défensive. Ses successeurs ne se sont pas privés de conquérir et de coloniser une bonne partie du monde.

La spécificité de l'Occident chrétien, c'est qu'il ne s'est pas contenté de coloniser (et de réduire en esclavage) ses voisins, comme ont tendance à le faire tous les états dotés d'une certaine puissance militaire, mais qu'il s'est lancé au fil des siècles dans la conquête du monde entier : « ...*l'extermination de la population primitive de l'Amérique et l'introduction à leur place d'esclaves amenés d'Afrique, furent les fruits du christianisme, et on ne trouvera rien chez les Anciens qui leur soit analogue ou leur fasse contrepoids. Car les esclaves des Anciens, la familia, les vernae, espèce paisible, fidèle au maître, sont aussi nettement différents des malheureux nègres des plantations de sucre qui mettent l'humanité en accusation qu'ils le sont par leurs couleurs respectives* » (A. Schopenhauer, *Sur la religion*, Flammarion, 2010, p. 100).

Il a bien sûr fallu des justifications religieuses qui ne pouvaient se fonder sur les paroles de Jésus, même celles conservées par les canoniques. Alors même que l'esclavage a été aboli en France par Sainte Bathilde, esclave saxonne devenue reine des Francs en 649 puis régente du royaume en 657, décision confirmée par un édit du 3 juillet 1315 de Louis X le Hutin qui dispose que « *le sol de France affranchit* », il a fallu plus tard convaincre l'autorité royale que la colonisation de terres nouvelles ne pouvait se faire sans le travail des esclaves, mais que cette corvée terrestre était nécessaire à leur bonheur futur au ciel : « *C'est une loi très ancienne que les terres soumises aux rois de France rendent libres tous ceux qui peuvent s'y retirer. C'est ce qui fit que le roi Louis XIII, de glorieuse mémoire, aussi pieux qu'il était sage, eut toutes les peines du monde à consentir que les premiers habitants des îles eussent des esclaves, et ne se rendit enfin aux pressantes sollicitations qu'on lui faisait de leur octroyer cette permission, que parce qu'on lui remontra que c'était un moyen infailible, et l'unique qu'il y eut, pour inspirer le culte du vrai Dieu aux Africains, les retirer de l'idolâtrie, et les faire persévérer jusqu'à la mort dans la religion chrétienne, qu'on leur ferait embrasser* » (Labat, *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique*).

La position des papes n'est pas dénuée d'ambiguïté. Le 8 janvier 1454, par sa bulle *Romanus pontifex*, Nicolas V se pose en arbitre des empires espagnols et portugais et assure la portée universelle de l'autorité du pontife, y compris dans la christianisation des peuples indigènes et musulmans. Dans cette même bulle, il donne au Roi du Portugal l'autorisation de réduire en servitude les « Sarrasins et autres infidèles ». Le nom de Nicolas V est pour cette raison souvent lié à l'esclavage, affirmation à nuancer compte tenu du contexte de l'époque et de la lutte opposant la chrétienté à l'Empire Ottoman en plein essor. Il se félicite des progrès réalisés dans la conquête de l'Afrique et de la conversion des « Guinéens

et autres peuples », validant implicitement la traite et l'esclavage des Africains par le Portugal. D'autres bulles papales condamneront ultérieurement l'esclavage mais elles resteront sans effet localement.

Les rois d'Espagne qui ont pourtant condamné l'esclavage des Amérindiens (Colomb a même été jugé et dégradé après avoir réduit ceux-ci en esclavage, mais ce n'était pas le seul chef d'accusation), facilitent celui des Africains. En 1504 puis en 1511, les cédulas royales autorisent la chasse aux Cannibales, ce qui permet au colon de les réduire en esclavage. Vers 1510, la couronne d'Espagne autorise au profit du Trésor la vente de Noirs alors que les premiers esclaves africains ont déjà été introduits clandestinement par les Portugais. En août 1518 Charles 1<sup>er</sup> d'Espagne (Charles Quint) signe la première charte de l'histoire autorisant des compagnies privées à déporter directement des esclaves africains : « *Cette date d'août 1518 qui autorisa le marché d'esclaves directement d'Afrique vers le Nouveau Monde est l'une des plus importantes de l'histoire de l'humanité, mais personne n'en parle* » (David Keys, *The Independant*, août 2018).

Les considérations religieuses et la volonté de convertir le monde semblent plutôt être de maigres justificatifs à la quête des richesses. La cupidité des conquistadores est bien connue. Outre la recherche de l'or, celle des épices a sans doute guidé les commerçants d'Occident provoquant par ailleurs plusieurs guerres des épices entre nations occidentales. Plus tard la mise en valeur par la culture de la canne des terres conquises a justifié la pratique de l'esclavage. C'est donc le capitalisme naissant qui pourrait expliquer à la fois l'extension de la colonisation et celle de l'esclavage occidental, étant précisé toutefois que l'esclavage (terme dérivé du mot slave) n'était pas nécessairement lié à l'origine à la couleur de la peau. Ainsi en 1612, a lieu une vente d'esclaves dans une colonie de l'Amazonie. Il s'agit d'une partie des 30 000 Irlandais fait prisonniers par les Anglais lors de la bataille de Kinsale en 1601. C'est le roi d'Angleterre lui-même, James II, qui encourage la vente de ceux-ci aux colons des Amériques.

Le sucre serait-il responsable de la naissance du capitalisme et donc de la colonisation ? Il l'est en tout cas de l'esclavage des Africains : « *Je ne sais si le café et le sucre sont nécessaires au bonheur de l'Europe, mais je sais bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de deux parties du monde. On a dépeuplé l'Amérique afin d'avoir une terre pour les planter : on dépeuple l'Afrique afin d'avoir une nation pour les cultiver* » (Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'Île de France*, La Découverte, 1983, p. 121). Le principe du libéralisme naissant est bien de rendre nécessaires des produits dont on avait pu se passer jusqu'ici. Dans un ouvrage récent, *Histoire du sucre, histoire du monde*, James Walvin nous invite à suivre l'histoire du sucre pour éclairer l'histoire du monde...

Yves

\*

Yves à Dad  
Le 22 juin 2021

Dans son *Discours sur le colonialisme* (1950), Césaire, alors député communiste, dénonce cette bourgeoisie occidentale qui se croit supérieure et qui, au nom d'une « *civilisation de la barbarie* » et des valeurs du mépris, détruit avec sauvagerie les peuples ultramarins en pillant leurs richesses et en les soumettant au racisme voire au fascisme. Il est facile de dénoncer les crimes contre l'humanité (blanche) commis par Hitler alors que les mêmes crimes ont été commis par cette même classe bourgeoise pendant des siècles contre une autre humanité mais non blanche.

En relisant les écrits de Simone Weil j'y trouve une parfaite analogie avec le *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire. Tous deux font un parallèle entre le nazisme et l'expansion coloniale : "...l'*hitlérisme* consiste dans l'*application par l'Allemagne au continent européen, et plus généralement aux pays de race blanche, des méthodes de la conquête et de la domination coloniales*" (S. Weil, *À propos de la question coloniale*).

L'objectif de l'opération Barbarossa lancée par Hitler avait notamment pour but de conquérir et de coloniser les immenses territoires, cet *espace vital* dont l'Allemagne avait besoin pour s'assurer des ressources lui permettant de mener une guerre d'usure contre les forces anglo-saxonnes, quitte à réduire en quasi-esclavage les populations salves conquises... Mais après tout le terme *esclave* vient étymologiquement de *slave*...

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 23 juin 2021

Je conçois le colonialisme avec le sens que lui donne Marc Ferro dans son livre "*Histoire globale des colonialismes*" (dont ma version en anglais a été publiée par Routledge à Londres, sous le titre "*Colonization : a global history*"). Marc Ferro décrit les colonialismes outremer des puissances de l'Europe occidentale, et le colonialisme continental de la Russie. Les Indiens ont franchi les frontières de leur sous-continent pour aller tuer et se faire tuer, pour la première fois, en France lors de la Première Guerre dite mondiale, parce que les mercenaires coloniaux y prenaient part, de force. Le judéocide a choqué l'Europe parce que pour la première fois, comme l'a bien remarqué Frantz Fanon, les Blancs ont massacré des Blancs en milieu Blanc. Et Fanon le dit sans faire mention du génocide des Indiens du Bengale en 1943-44 : les Bengalis crevaient littéralement de faim, en même temps que les Juifs subissaient la grande transsubstantiation à Treblinka et à Auschwitz. Au Bengale, pour le génocide fabriqué par Churchill, le pouvoir

anglais n'avait aucun besoin de fils barbelés, de miradors, de chiens, de tatoueurs, de gardes, de fours crématoires, de canettes de gaz. Si je devais choisir entre le Bengale et Auschwitz, je choisirais Auschwitz, sans la moindre hésitation. Plusieurs millions de Bengalis ont littéralement crevé de faim simplement parce que Churchill défendait la civilisation dite Chrétienne contre les barbares Nazis.

Je parle de la colonisation telle que la définit Marc Ferro. Je redis : si l'Homme Judéo Chrétien avait Dieu, pourquoi a-t-il eu besoin d'aller au loin pour prendre de force ce qui appartenait aux Autres ? De plus je me demande : pourquoi le Rabbinate ne s'est pas penché, après le Judéocide, sur le fait que toutes les intolérances religieuses ont eu l'Ancien Testament comme la source, selon Arnold Toynbee, l'historien de Cambridge University ? Et pourquoi l'Europe Judéo-Chrétienne ait décolonisé sans offrir le moindre sou comme restitution ?

Et de plus comment expliquer l'arrogance corsée de l'Homme Judéo-Chrétien devant l'absence du moindre ressentiment de la part des Indiens qui, après leur indépendance, se sont amicalement intégrés au Commonwealth, au lieu de faire montre de rancœur ou de haine en souvenir de toutes les déprédations subies au nom du Roi (ou de la Reine) qui détenait le titre suprême de *Defender of the Faith* ?

Hitler en Russie ne faisait aucun colonialisme comme l'entend Marc Ferro. Les moines bouddhistes Chinois ne faisaient aucune colonisation en transportant leur bouddhisme aux Japonais. Borobudur, Angkor n'auraient pas honoré les cultures de l'Asie du Sud si les moines et les marchands Indiens allaient dans ces pays pour leur voler les fruits de leur labeur.

Je redis mon étonnement : pourquoi les bureaucrates de la Papauté ne se demandent pas pourquoi le Verbe devenant Chair ne fut jamais suffisant ? Pourquoi le Rabbinate ne se demande pas d'où a surgi le monstre de l'intolérance religieuse ? Et pourquoi, malgré la chape de plomb de l'Islam et d'un Anglicisme déshumanisé qui a pesé sur l'âme de l'Inde, le Mahatma, en dépit du pouvoir anglais, s'engageait dans l'œuvre de réhabilitation des castes basses qui étaient privées de tout recours pendant les siècles des suprématies des idéologies égalitaires de l'Islam et du Christianisme ? Grâce à l'Humanisme et au fond moral de la culture des Oupanichads, les Indiens ont parlé dignement aux Anglais comme l'ont fait les Tagore, les Malviya, les Sarojini Naidu, les Gandhi, par exemple, parmi lesquels il n'y a eu aucun Césaire, aucun Fanon.

Et pourquoi ? Parce que l'Occident ne comprend pas la réalité de l'Un, fondement de la civilisation indigène de l'Inde. Et en cela ni vous, ni moi, nous n'y pouvons rien.

Dad

Yves à Dad  
Le 23 juin 2021

L'Occident a-t-il vraiment saisi le message de Jésus, ou s'est-il contenté de contrefaçons ? « *Ces paroles sont trop fortes* », se plaignait déjà les apôtres... À un missionnaire qui lui demandait pourquoi il ne s'était jamais converti au christianisme, Gandhi aurait répondu : « *Parce que je n'ai jamais rencontré de vrai chrétien.* » Je ne sais pas si cette anecdote est exacte, mais Gandhi était bien en tout cas le plus chrétien de son temps.

Je n'ai pas lu le livre de Marc Ferro. Faut-il considérer qu'il y a plusieurs formes possibles de colonialisme ? Hitler avait bien pour objectif par ses guerres de conquête en URSS de créer un espace vital dont les ressources pourraient être colonisées afin de soutenir son effort de guerre. Mais cela est bien sûr fort différent de la traite atlantique et de la colonisation des Amériques, motivées essentiellement par des objectifs économiques : quête de l'Eldorado par les conquistadores, en quête des épices par la bourgeoisie européenne, avec une totale indifférence au sort des populations exploitées : génocide des Amérindiens, esclavage des Africains. Et les arguments théologiques n'ont pas manqué pour justifier ce colonialisme d'état. Bossuet (1627-1704), réplique au pasteur Pierre Jurieu qui prône la libération des esclaves que : « *condamner l'esclavage reviendrait à condamner le Saint-Esprit qui ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de demeurer en leur état et n'oblige pas le maître à les affranchir* » (*Avertissement aux Protestants*, 50). L'abbé Fleury écrit dans le même sens : « *C'est la règle que nous donne saint Paul pour nous faire entendre que la religion chrétienne ne change rien à l'ordre de la société civile ni à la différence des conditions, parce que c'est la Providence divine qui a établi ces différences* » (*Les Devoirs des maîtres et des domestiques*, 1668). Dans le droit fil du discours de l'Église, c'est la soumission et la résignation que prêche le clergé colonial, s'appuyant notamment sur la théorie aristotélicienne de la « servitude naturelle » et sur l'autorité de saint Paul : « *Vous avez été appelés au service de Dieu en étant esclaves ; ne vous en mettez point en peine. Que chacun demeure en l'état où il a été appelé* » (I Corinthiens, 7, 20-21). Ce qui revient, souligne Bernardin de Saint-Pierre, à ajouter le sophisme à la cruauté.

Il y a certainement eu quelques religieux idéalistes désireux d'aller porter secours aux populations misérables des colonies. Thérèse de Lisieux est bien devenue la patronne des missions. Mais avait-elle conscience de tout ce qui se passait vraiment sur place ? Plus lucide ou mieux informée, Simone Weil écrivait ; « *Les missionnaires même martyrs sont accompagnés de trop près par les canons et les bateaux de guerre pour être de vrais témoins de l'Agneau... Personnellement, jamais je ne donnerais fût-ce vingt sous à une œuvre de missionnaires* » (*Lettre à un religieux*).

Les croisades étaient peut-être motivées par des motifs religieux, la délivrance de la Terre Sainte, mais la conquête des Indes occidentales, certainement pas, même si Christophe Colomb met en avant un projet d'évangélisation dans son adresse aux Rois très catholiques. L'appât du gain n'est pas absent puisque les Indes, qui désignent l'Asie, sont synonymes de fabuleuses richesses. Toutefois des préoccupations d'ordre mystique sont également sous-jacentes. En effet Colomb a laissé en 1501 un curieux *Livre des prophéties* : « *Tout jeune, j'ai commencé à naviguer sur la mer et j'ai continué à le faire jusqu'aujourd'hui. Cet art incline celui qui s'y livre au désir de connaître les secrets du monde... Notre Seigneur m'ouvrit l'esprit, en me rendant évidente la possibilité de naviguer d'ici aux Indes et il me donna la volonté d'exécuter ce projet...* ». Ouvrir la route des Indes c'est à la fois partir à la quête de l'Éden et œuvrer à la délivrance de Jérusalem. Faire claquer au vent les croix rouges qui ornent les voiles de ses caravelles c'est aller au-devant du paradis perdu et de l'arche de Noé. En découvrant la nudité des Amérindiens, il est d'autant plus persuadé d'avoir retrouvé l'Éden que les traditions situent le paradis terrestre en Asie.

Les récits bibliques peuvent être interprétés symboliquement comme le font les kabbalistes juifs. Pris à la lettre, ils justifient toutes les barbaries, jusqu'à l'Holocauste. Il manque effectivement à l'Occident la dimension transcendante de l'Un ... « *Le zèle des missionnaires n'a pas christianisé l'Afrique, l'Asie et l'Océanie, mais a amené ces territoires sous la domination froide, cruelle et destructrice de la race blanche qui a tout écrasé... Il serait singulier que la parole du Christ ait produit de tels effets si elle avait été bien comprise* » (Simone Weil, *Lettre à un religieux*). Parce que cette dimension métaphysique n'a pas été perdue en Inde, le récit guerrier la *Bhagavad Gîtâ* n'a jamais été interprété comme un appel à la guerre sainte, sauf peut-être par quelques extrémistes intégristes hindous.

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 24 juin 2021

Vivekananda dénonçait les missionnaires qui convertissaient les Hindous à une "Churchianity", non à la "Christianity". Il recommandait aux Hindous de lire le livre de Thomas à Kempis "*The Imitation of Christ*" afin de comprendre ce que le Christianisme devrait être. En mettant le Jour de la Résurrection au centre de la foi, St Paul prive le Chrétien de la recherche de l'Ontologie comme expérience personnelle, privée, dans le corps, sur la terre. À mon avis cette absence d'Ontologie, comme expérience personnelle, individuelle, est à l'origine de la mobilité des religions dualistes : Judaïsme, Christianisme, Islam. D'ailleurs, tout ce que Jésus a dit, ou n'a pas dit, tout ce qu'il a fait ou n'a pas fait, il l'a fait avec son corps,

avec son Humanisme. Toutes les spiritualités indigènes de l'Inde s'étalent dans le temps mental, dans l'espace mental, et non dans l'espace euclidien, dans le temps astronomique, historique. Très tôt l'Inde a compris que la perfection ne se trouve pas dans l'Histoire, mais qu'elle se trouve cachée dans le Mythe. Rama n'est pas historique. Il est Mythe doué de valeurs, de vertus, de modes d'action qui inspirent la bonne conduite même au milieu des plus grands malheurs.

Je vois dans la raison mythique la vraie "raison" de la stabilité de l'Indien qui cherche l'Absolu, le Brahman, en lui-même, et non au ciel. Ce furent les penseurs de la Méditerranée Orientale qui ont privilégié le Ciel au détriment de la Terre désenchantée. Dans un univers enchanté - *sarvam idam khalu brahman (tout ceci [est] brahman)*, dit l'oupanichad - L'Inde a cherché l'Absolu dans l'Humanisme, comme dépôt de la Transcendance. Le Bouddhisme aide à comprendre cette différence fondamentale : le Sangha qui inspire la conception de l'Éclésiastique, et par ricochet, la Umma de l'Islam, retient l'étude des soutras de concert avec la tranquillité de la contemplation du moine individuel sous la direction d'un précepteur : le moine cherche le nirvana comme une réalisation individuelle - ce qui fait du Sangha le moyen de la recherche de la perfection ontologique non-dualiste personnelle, qui fait défaut dans l'Église ou la Umma, organisés en pouvoirs collectifs, matériels, immenses, invulnérables. Je fais encore confiance dans un avenir qui laisserait une place convenable au petit monde non-dualiste Hindouiste-Bouddhiste de l'Inde et des pays du sud de l'Asie, si ceux-ci peuvent résister aux forces maléfiques des différents "realpolitiks".

Le malheur - pour l'Occident - fut de conjuguer les décolonisations avec ses deux guerres mondiales mortifères. Les milliards de dollars gaspillés dans ces deux folies auraient pu être investis dans l'amélioration de la condition sociale des peuples surtout dans l'hémisphère sud. Et de penser que déjà en 1930 Saint Simon tançait l'Église de ne pas s'engager à faire disparaître la pauvreté.

Dad

\*

Yves à Dad  
Le 24 juin 2021

Tout à fait d'accord. Un ami hindou auquel j'avais prêté des ouvrages de René Guénon me dit un jour qu'il n'avait pas compris l'intérêt de ceux-ci jusqu'à ce que je lui passe un livre du cardinal Daniélou expliquant que le message unique du christianisme consistait dans la révélation de l'*irruption de Dieu dans l'histoire* et que c'est cela qui le rendait supérieur à toutes les autres religions, en faisant la seule vraie religion. C'est alors qu'il avait compris à quel point l'Occident était à des lieues de la non-dualité dans laquelle lui-même baignait naturellement.



L'Occident a perdu le sens des mythes sans se rendre compte que le christianisme comme le judaïsme sont fondés sur des mythes pris pour des vérités historiques. La justification du christianisme repose sur le dogme de la résurrection qui n'a aucun intérêt sur le plan historique mais prend toute sa dimension sur le plan du mythe, au sens étymologique d'éveil. Saint Paul est le véritable inventeur du christianisme dont il a inventé les mythes fondateurs : « *S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre foi aussi est vaine. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent point...* » (I Corinthiens). Tout est dit, il faut y croire parce que c'est absurde ! De là vient l'intolérance des missionnaires pour qui hindouisme et christianisme sont deux religions aussi inconciliables que le polythéisme et le monothéisme alors que les hindous adoptent le point de vue opposé : « *L'Inde a très généralement considéré le christianisme comme une forme de religion d'amour fort apparenté au bhakti-yoga et ... a conséquemment considéré le Christ comme un avatar au même titre que ceux qui peuplent sa mythologie. Par contre... les chrétiens n'ont que trop rarement dépassé leur méfiance et leur appréhension devant ce qu'ils ont abordé – malheureusement à tort – comme un polythéisme définitivement incompatible avec leur croyance en un Dieu unique... les hindous ont privilégié pour leur part la mise en évidence des similitudes tandis que les chrétiens ont insisté, pour la leur, sur les dissimilitudes* » (Dominique Wohlschlag, *Aux sources de l'hindouisme*, Infolio, 2020, p.124). L'Inde a saisi le mythe dans toutes ses dimensions sans le rabaisser à un quelconque niveau historique. Et l'Inde puise sa force dans le caractère expérimental de toutes ses traditions authentiques. Il n'est pas demandé de croire aveuglément, mais de réaliser Cela en soi.

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 25 juin 2021

Il est dommage que vous ne soyez pas Cardinal ! Vous expliquez le problème avec une grande maîtrise des différences entre les religions révélées et les "autres". Lors d'une discussion avec le Père Daniélou, dans son bureau au siège de la revue ESPRIT qu'il dirigeait alors, en 1962 (il n'était pas encore promu au cardinalat), celui-ci m'a posé cette question : "Pourquoi le Christianisme Indien n'a pas produit une théologie mystique fondée sur le Saint Esprit, au lieu de se maintenir sur une Christologie ?" À ce moment-là, je lui ai répondu : "Parce qu'en Inde tout Brahmane est déjà un Jésuite, et l'Église aurait dû envoyer en Inde des Bénédictins au lieu des Jésuites !" (Jean Daniélou était Jésuite) et la plus grande province des Jésuites avait son siège à Patna, et comprenait tout le nord de l'Inde, le Sikkim, le Bhoutan, le Népal. Il m'a répondu en riant, et en se frottant les mains

en me disant : "J'aime bien ça ! Vous devriez dire ça à votre patron le Professeur Lacombe, lui qui est Thomiste !" Je m'étonne encore que le Christianisme Indien avait une avance de 4 ou 5 siècles par rapport à l'Histoire du Christianisme en France et en Angleterre. Et pourtant le Christianisme Indien au milieu des trois grands courants mystiques - l'Hindouisme, le Bouddhisme, le Jainisme - a choisi d'être fossilisé (comme le décrit l'Historien Arnold Toynbee, qui inclut le Christianisme Éthiopien comme une religion fossilisée) en ne contribuant presque rien à la culture indienne. Les Chrétiens Indiens ont soutenu le pouvoir anglais contre le mouvement pour l'Indépendance dirigé par Gandhi. Après l'Indépendance Nehru a invité un intellectuel du nom de Matthai comme un de ses ministres dans une politique de réconciliation sociale. Il est à remarquer que l'Église a promu en 1947 l'Archevêque de Bombay au Cardinalat. Il fut le premier Cardinal Indien en 1947 ans d'Histoire du Christianisme. En 1957, sur le campus de mon Université à Bénarès, je rencontrais souvent le Jésuite Belge Camille Boulque qui y venait pour consulter les spécialistes de la littérature Hindi (il l'enseignait dans un grand collège à Allahabad), me prenant pour un Chrétien, parce que je lui parlais en Français, m'a confié froidement : *"Vous savez, je reconnais que Gandhi est un homme comme il faut pour la population, qui fait du bien, mais je n'ai aucun doute qu'il y ira en enfer !"* Le Jésuite Américain, Fr. O'Brien m'a dit, pendant une longue conversation sur la Théologie : *"There is a Brahman Pandit living close by, he is very pious, he goes every morning for his dip in the river, then he sits under a tree, on a small durry, and he explains the Bhagavad Gita to some of his disciples. One day he told me : 'Father, I agree with you that Jesus was all that you say about him. We accept him as an avatar of Vishnu !'"* Et le Père O'Brien, en s'esclaffant dit, en croyant avoir l'assurance que je l'approuvais : *"I told him : Jesus could have been an avatar of Vishnu. But was he ?"* À sa place j'aurais dit au Brahmane : *"Well, take him as an avatar of Vishnu and spread his message !"* Je vous raconte ces morceaux de mon expérience pour dire qu'il existe un gouffre gigantesque entre les Dharmas de l'Inde et le Judéo-Christianisme.

Au niveau de l'Ontologie il y a plus de ressemblance entre Jésus et les spiritualités de l'Inde, qu'entre le monothéisme de l'Église et le monothéisme de l'Umma.

Dad

\*

Yves à Dad  
Le 26 juin 2021

Cardinal de l'Église romaine, sûrement pas ! Je préférerais encore être l'oiseau éponyme de nos îles, le *Foudia madagascariensis*. Celui-là est sûrement plus proche de l'enseignement de Jésus que ceux de la Curie romaine : *« Le royaume est comparable à un grain de moutarde, la plus petite de toutes les semences ;*



*mais quand il tombe sur la terre travaillée, elle donne une grande tige qui est un abri pour les oiseaux du ciel » (Th. 20).*

Le christianisme est une religion fondée sur des mythes posés comme vérités historiques et érigés en dogmes. C'est prendre ses rêves pour la réalité. Vouloir chercher des preuves dans l'histoire, quitte à réinterpréter sans cesse celle-ci, c'est rabaisser la transcendance divine au niveau de l'évanescence de ce monde. Chercher des preuves dans les miracles et les symboles physiques, c'est ignorer leur portée métaphysique, c'est les interpréter selon la lettre et non selon l'Esprit. En ce sens, même s'il existe en son sein un courant ésotérique caché, le christianisme est une religion matérialiste et mentale alors que les religions de l'Inde sont d'abord expérimentales, tout en ne négligeant aucun des niveaux de l'être. L'Inde ne connaît pas de philosophie au sens occidental du terme, sauf si l'on s'en tient à l'étymologie traditionnelle de celui-ci, l'amour de la sagesse, dont l'expérience nous prouve que ce n'est pas la chose la mieux partagée : *« ...le sens profond et le but élevé de la vie ne peuvent être communiqués et présentés au peuple que symboliquement, parce que celui-ci est incapable d'en concevoir de semblables dans leur vraie signification. Par opposition, la philosophie doit être comme les mystères d'Eleusis – pour le petit nombre, pour les élus » (Schopenhauer, Sur la religion).*

Les bénédictins auraient-ils mieux réussi que les jésuites ? Simone Weil, sévère envers l'action missionnaire, semble moins critique en ce qui concerne les jésuites : *« L'action missionnaire telle qu'elle est menée en fait (surtout depuis la condamnation de la politique des jésuites en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle), est mauvaise » (Lettre à un religieux).* La politique des jésuites de s'adapter aux rites et aux croyances religieuses des pays à évangéliser est manifeste aussi bien en Inde qu'en Chine. Le catéchisme chinois de Matteo Ricci prétend en 1603 donner *« La vraie signification du « Seigneur du ciel » : « Pour ce qui vous concerne, Seigneur, vous désirez mener l'enquête sur Celui qui a créé le ciel, la terre et les dix mille êtres... Je retiens pour ma part que rien sous le ciel n'est plus évident que la vérité de son existence. Qui n'a jamais levé les yeux et regardé le ciel ? Ce faisant, il n'est personne qui ne soupire en silence en son for intérieur et ne se dise : « Il doit certainement y avoir Quelqu'un au milieu de tout cela qui le gouverne ! » Ce quelqu'un n'est autre que le Seigneur du Ciel, celui-là même qui dans nos pays d'Occident on appelle Deus. »* Tous les dogmes chrétiens y sont présentés sous une forme acceptable pour les Chinois, à l'exception de ceux qui ne pourraient recevoir leur aval : la crucifixion et la résurrection.

Il est vrai que c'est un bénédictin, le père Henri Le Saux, qui le premier et peut-être le seul, a tenté au XX<sup>e</sup> siècle cette théologie de l'Esprit, appelée de ses

vœux par le cardinal Daniélou : « *Pendant quelques années, Jésus, le Fils de Dieu, accorda son darshana (vision, bénédiction) aux hommes. Il se laissa librement toucher, voir et entendre par la foule. Pourtant ce darshana qu'il donnait par le truchement des sens n'était point destiné à durer. La connaissance définitive de Jésus ne pouvait être reçue que de l'Esprit... Jésus est toujours au-delà des Écritures comme de l'Église, car, en sa Personne divine, il participe de l'Au-delà qu'est essentiellement Dieu* » (*Éveil à soi, Éveil à Dieu, ŒIL, p. 22-23*). Il est bien dommage que les religions mentales établies se prennent pour les seules détentrices d'une vérité dont elles détiendraient le monopole. Il est vrai qu'il est de la nature du mental de se plaire à diviser. Un jeune musulman attiré par le zen dit un jour à Maître Deshimaru que ses coreligionnaires prétendaient que le bouddhisme était l'ennemi de l'islam. Ce à quoi Deshimaru répondit : « *Il y en a qui se cherchent des ennemis partout.* »

Yves

\*

Dad à Yves

Le 28 juin 2021

Je suis d'accord avec tout ce que vous dites dans votre courriel. Ce sont les Allemands qui ont pu saisir l'essence de la spiritualité de l'Inde. Je me suis demandé pourquoi les Allemands - Schopenhauer, Nietzsche, et même Hegel avec son 'Esprit universel' - ne se sont pas gênés de puiser dans le "darshana" indien ce qui leur manquait dans la tradition philosophique de l'Occident. Est-ce parce qu'ils ne possédaient pas le moindre centimètre carré du territoire indien ? Et qu'ils n'avaient pas besoin de s'habiller de costumes de supériorité face aux indigènes qui courbaient l'échine devant le bâton du gendarme, et le mousquet du soldat ? Les Français et les Belges qui ont publié maintes œuvres essentielles du Bouddhisme, avec une indéfectible probité intellectuelle, n'y ont pas vu les éléments fondamentaux qui sont communs au Christianisme et au Bouddhisme, en dépit de leur présence au Cambodge et au Vietnam.

En fait, l'Inde n'a jamais eu la "philosophie". L'Inde n'a jamais fait la distinction entre la Nature et la Sur-Nature, la physis et la méta-physis du Grec. Elle a eu un savoir "métapsychique". J'éprouve beaucoup de difficulté lorsque je dois faire quelque allusion, dans la langue anglaise, à la ... philosophie indienne, car la spéculation indienne ne traduit pas un amour pour la sagesse. L'Indien a le mot "darshana" qui se traduit littéralement par le mot "vision", venant du verbe 'drsh', ce qui implique la "sakshat ishvara" = vision directe de Dieu. [aksha = oeil, saksha = avec l'oeil], l'Indien veut voir Dieu de ses propres yeux. Les Indiens traduisent "philosophy" par "darshana" (= vision). Un département de philosophie, dans une université Indienne se définit comme un "Darshana Vibhaga" (vibhaga=département). Donc la visite au temple, c'est de faire le darshana de son dieu préféré (=ishta devata), concept unique du Brahmanisme. Dans mes cours je comparais

l'Hindouisme au supermarché : vous y allez pour acheter un chou, et moi j'y achète une laitue : nous ne nous envoyons pas mutuellement dans les géhennes à cause de la différence de nos goûts. Mon voisin aime Rama, moi, j'aime Shiva. Peu importe le nom, l'expérience personnelle qui, humanisée par la préférence de la divinité qui est essentielle, consiste en ce qu'à la fin toute image de divinité disparaît dans une expérience méta-psychique. En réalité le savoir est "psychologique". C'est ce qui a choqué Nietzsche avec sa découverte du bouddhisme dans le grand livre d'Émile Burnouf et du Védanta, grâce à l'amitié de son camarade de classe Paul Deussen, Sanscritiste, auteur des traductions des oupanichads et de ses écrits sur le Védanta (encore disponibles). Nietzsche découvre que TOUTE la tradition philosophique occidentale est un savoir *extérieur*, auquel l'Homme doit s'y astreindre, s'y conformer, tandis que l'Indien cherche le savoir dans son *intérieurité*. Je me demande encore comment la formule grecque : "*Connais-toi toi-même*" ait pu se prononcer contre toute la spéculation dualiste post-socratique. C'est ce que Schopenhauer a bien compris. Nietzsche en ressent le choc assez tardivement. La mort de Dieu qu'il prononce dans son "*Ainsi parla Zarathushtra*" n'est autre que la transcendance de l'image divine - objet de la raison dualiste, qui se résorbe, par la méditation, dans le "mahat" (Intelligence cosmique, Intellect universel) selon la ... philosophie (!) Sankhya qui jouxte avec le Yogasutra de Patanjali. Dieu, Ishvara meurt en Brahman, mot qui indique l'au-delà de Dieu. (Eckhart : "*Ô Dieu, aide-moi à me séparer de Toi !*") Heidegger a concédé le bien-fondé de la métaphysique de Nietzsche dans sa critique de la tradition philosophique post-socratique qui est '*discursive*', et regrette que la philosophie en Occident ne se soit pas développée de préférence sur la base de la philosophie pré-socratique réflexive.

Mon seul reproche des colonialismes islamique et anglais, vient du constat qu'ils ont bloqué la reconnaissance des spiritualités tranquilles de l'Inde.

Le Père Henri le Saux s'est engagé à continuer le travail commencé par son confrère Jules Monchanin, dont le livre *LES ERMITES DU SACCIDANANDA* n'est plus disponible. Le Père Monchanin a eu beaucoup de difficulté à se faire accepter avec ses idées empreintes de mysticisme par l'Archevêque de Madras (aujourd'hui Chennai). Celui-ci l'a expédié dans un petit village pauvre aux confins de la province. En compagnie d'une amie Italienne, catholique fervente, qui travaillait à une thèse sur le Bouddhisme sous la direction de mon patron, l'éminent professeur Murti, nous lui avons rendu une visite à son Ashram. Il nous fallait prendre un petit bus qui a roulé pendant des heures sur une petite route poussiéreuse pour atteindre le petit ashram. Monchanin était vêtu d'une robe de couleur marron-rouge comme un sadhu, il marchait sur de grosses sandales de cuir et il nous a invités à une messe dite avec la compagnie d'un jeune disciple tamoul qui frappait un tambour pour l'accompagner sur les chants puisés du Rg Veda qui étaient entonnés dans un air Grégorien, et il a ensuite chanté des prières en langue anglaise dans des airs de "ragas" classiques. Monchanin amical, chaleureux,

calme, serein nous a bouleversés par sa bonté et sa pureté dans ses réponses à nos questions. Deux ou trois ans plus tard, lorsque je me suis inscrit à la Sorbonne, pour mon doctorat, je suis allé, accompagné par le Père Jean Delahoutre (aumônier dans un collège pour les filles, à Lille), chercher la tombe du Père Monchanin. Il avait beaucoup souffert du mauvais traitement que lui avait infligé l'Archevêque. Meurtri par une maladie de l'estomac, il fut transporté en France pour son traitement. Accompagné du père Delahoutre nous avons rencontré le chirurgien qui l'avait traité. Il nous a alors confirmé que sa maladie était trop avancée et il n'a pas pu surmonter l'épreuve d'une opération. Au cimetière, sur la plaque rectangulaire en béton, il n'y avait que le nom en lettres capitales : MONCHANIN.

Un soir, après le dîner, à la maison, notre ami le Père Thomas Bilodeau, qui enseignait la philosophie à l'Université, me dit : "Dad, tu sais, je ne comprends pas ce que tu veux dire par l'UN". (J'ai perdu un bon ami lorsque Tom a décidé de partir, il y deux ans !) Et, en 1958, c'est ce que m'a dit un jour, le Professeur Mehta, sur le campus, à Bénarès, en commentant sur la nouvelle que, pour la grande joie des Indiens, la Russie cassait avec son veto un vote en faveur du Pakistan prise par les autres puissances : Américaine, Française, Britannique. L'auteur du meilleur livre sur Heidegger, le Professeur Mehta m'a dit ces mots qui demeurent gravés dans ma mémoire : *"It is not only in politics that the West is against India. Their opposition is not political. It is metaphysical. They cannot understand our notion of the ONE !"* J'utilise encore aujourd'hui ces paroles comme un critère, une catégorie philosophique, pour comprendre ce que les élites en Occident disent de tout ce qui a trait à l'Inde. (Après sa retraite de l'Université de Varanasi, le Professeur Mehta a passé ses dernières années à l'Université de Harvard).

Carl Gustav Jung avait bien compris le sens et la direction de la pensée mystique de l'Inde, en reconnaissant la différence qui sépare l'anthropologie de l'Indien de celle de l'Homme Judéo-Chrétien post-Socratique. Assez souvent cette différence est absente dans la conscience de l'intellectuel Indien. Notre ami B. Sinha, Professeur de Psychologie, à ma faculté, avait obtenu son Ph. D. (Doctorat d'Etat) de l'Université de Pennsylvanie, suite à sa maîtrise en psychologie, avec distinction, obtenue à l'Université de Patna, ce qui lui avait valu une bourse Fullbright pour un doctorat en Psychologie. Pendant la conversation précédant le dîner chez lui (son épouse, également Docteur en Psychologie, obligeait avec une cuisine savoureuse) j'ai par hasard utilisé le mot "*moksha*" (délivrance, libération). Il m'a soudain interrompu : "*What is moksha ?*" Je n'arrivais pas y croire ! Qu'un Hindou de famille éduquée et de haute tenue sociale depuis plusieurs générations, ne puisse pas avoir jamais rencontré le mot "*moksha*" et le sens profond de ce mot, en dépit d'une éducation jusqu'à une M. A. (Master of Arts) dans une université située au milieu d'une culture Hindoue, indique une épaisse aliénation due à l'influence de l'éducation à l'anglaise.

Néanmoins je ne cesse de croire à une réalité mystique éternelle, sous-jacente à tout ce qui vit. Elle y est, n'importe quoi que l'on puisse dire. Le 'On' passe.

Dad

\*

Yves à Dad  
Le 28 juin 2021

Le christianisme étant défini comme une *irruption de Dieu dans l'histoire*, les chrétiens voient dans leur religion un progrès par rapport aux autres ainsi qu'une révélation progressive des mystères de la foi. Ainsi pour Daniel Rops, la proclamation du dogme de l'Immaculée conception prouverait que Dieu annonce et révèle petit à petit au fil du temps le sens des miracles qui fondent la seule vraie religion. On apprend au catéchisme d'une part que le christianisme est la seule vraie foi parce qu'il serait l'accomplissement du judaïsme ; d'autre part que le monothéisme qui affirme le Dieu unique serait supérieur au polythéisme croyant en une multiplicité de dieux. Ce qui est contestable si l'on se rend compte à quel point le polythéisme est infiniment plus tolérant que le monothéisme.

Si l'on suit le raisonnement encore plus loin, il faudrait admettre que l'islam est supérieur au christianisme parce qu'il vient historiquement après lui et que son monothéisme strict est supérieur au pseudo monothéisme voire au polythéisme chrétien qui admet les trois dieux de la Trinité. C'est d'ailleurs l'une des raisons qui facilite la conversion de certains chrétiens à l'islam. Et si l'on pousse le raisonnement jusqu'au bout, il faudrait admettre que si passer du polythéisme au monothéisme est un progrès, alors le progrès suivant serait de passer du monothéisme au nihilisme, qu'il s'agisse de l'athéisme ou de la vacuité au sens du bouddhisme et de l'Advaita Védanta.

Merci pour ce beau témoignage sur le Père Jules Monchanin. Son livre, *Ermites du Saccidânanda*, indisponible depuis longtemps en sorte que je ne l'ai jamais trouvé, a été réédité chez Casterman en 2020, mais uniquement en version ebook. Or comme ce mode numérique fonctionne mal à la Réunion, j'hésite à le commander sous cette forme.

La responsabilité du Shantivanam, fondé par Jules Monchanin et Henri Le Saux, a été reprise par le Frère John Martin Sahajananda, qui continue à œuvrer pour le dialogue interreligieux. Tout en puisant dans les traditions de l'Inde, il marque cependant les différences voire les divergences qui distinguent le message de Jésus des autres religions. Il fait ainsi une distinction subtile entre l'avatar au sens indien du terme et le Christ, en tant qu'incarnation divine. Alors que le Christ

est Dieu fait homme et est décrit dans toute son humanité et toutes ses faiblesses, l'avatar comme Krishna serait toujours présenté comme un être glorieux dont la nature humaine n'apparaît guère. Alors que le Christ serait venu pour servir l'humanité, cette notion de service serait inconnue des traditions hindoues ou bouddhistes. Alors que l'avatar prend naissance en ce monde pour chasser l'adharma (au sens d'impiété) et rétablir le dharma (au sens de loi, de droiture), le Christ aurait pour mission d'aller au-delà de l'adharma et du dharma : « *La mission de l'avatar consiste à détruire tous ceux qui incarnent l'adharma et à rétablir le dharma. Le Christ dit : "Ce n'est pas ma mission. Ma mission est de montrer à ceux qui vivent dans le péché, comme à ceux qui sont intègres qu'ils ont la possibilité de se repentir et de progresser. Pécheurs et hommes vertueux ont également besoin de dépassement pour atteindre le Royaume de Dieu où adharma et dharma doivent être purifiés pour découvrir la Grâce de Dieu"* » (*Au-delà des religions*, Les Deux Océans, 2011, p. 50).

Une telle interprétation me laisse quelque peu dubitatif. Jésus né miraculeusement par l'opération du Saint Esprit sans intervention humaine, prenant la parole avec autorité au Temple à l'âge de 12 ans et préservé du mariage et donc du « péché » de la sexualité n'est-il pas présenté par les canoniques comme un être glorieux ? L'enfant Krishna facétieux et jouant des tours en permanence n'a-t-il pas un côté humain attachant qui lui vaut d'être aussi populaire en Inde ? Mariés et pères de famille, Ram, Krishna et Bouddha ne sont-ils pas aussi présentés sous leur aspect humain ? La notion de service est-elle vraiment absente des traditions indiennes quand on voit Krishna servir de simple cocher à Arjuna ? Les différents Bouddhas ne sont-ils pas un modèle de sacrifice au service de l'humanité ? Réintroduire subtilement la notion de péché pour justifier le sacrifice d'un Christ pour le salut de l'humanité pécheresse, « *Dieu mourant par amour de l'humanité, afin de libérer les hommes* », nous renvoie en plein dans la doctrine paulinienne alors que les paroles de Jésus, notamment celles qui sont conservées par l'évangile de Thomas nous offrent une tout autre dimension. Je note d'ailleurs que Frère John Martin Sahajananda ne fait aucune allusion à l'évangile de l'apôtre des Indes.

Il y a parfois dans ses écrits comme une forme d'œcuménisme. Je me méfie un peu de l'œcuménisme, qui s'il vise à la tolérance, vise également à bien marquer les frontières entre les différentes traditions religieuses. Je me souviens d'une anecdote rapportée par Michel Cazenave qui interrogeant un jour un ecclésiastique catholique sur la pratique de l'œcuménisme s'était entendu répondre : « *Je suis pour. Ils finiront bien par comprendre que c'est nous qui avons raison.* » Ceci dit, je ne pense pas que Frère John Martin Sahajananda, qui me semble tout à fait sincère, soit dans ce type de démarche.

Yves

\*



Dad à Yves  
Le 2 juillet 2021

En fait, vous soulevez des questions auxquelles on pourrait répondre au moyen d'une longue thèse. Je ne suis pas sûr de pouvoir commenter sur tous les arguments de notre courriel. Je compte sur vous pour me dire ce qui me manquerait dans ma réponse.

La notion d'avatar se réfère à Vishnou (je regrette que je ne peux utiliser les signes diacritiques pour les mots en sanscrit). Shiva est seul, il n'a pas d'avatar. Shiva est seul à se manifester avec une forme (sakala) et sans forme (nishkala). Vishnu crée le monde par le barattage de l'Océan cosmique de lait, ou par le moyen de la concentration mentale de Brahma qui entre en méditation et fait sortir l'univers de l'énergie de sa pensée. Shiva crée le monde en dansant. Il est tout de même plus poétique de voir le monde surgir de la danse cosmique de Shiva que le monde désenchanté de Jehovah qui crée le monde du Néant. Le verbe danser se traduit en sanskrit par "nr", un synonyme pour l'Homme est "nara" (Femme = naari). Danseur = nartaka. (Je suis sensible à cette image de Shiva créant le monde en dansant !). Toutes ces cosmologies brahmaniques sont non-duelles. Les Puranas vishnouites montrent Shiva inférieur à Vishnou, et les Puranas shivaites font de même avec Vishnou qui sert les besoins de Shiva. Les mythes s'y prêtent avec une grande liberté créatrice. Je redis : l'hindouisme est un supermarché où le dévot (bhakta) y puise ce dont il a besoin. Peu importe. Puisqu'à la fin l'image de la divinité disparaît dans le Brahman sans forme, avec l'expérience de la samadhi qui est au-delà de toute pensée, de toute construction de l'imagination. Le Brahman en sanscrit est du genre neutre. Le Professeur Murti disait : "*This Brahman is useless. It does nothing. It does not save. That is why, in our need, in our suffering we call upon God to save us from our misery. Ishvara is the saviour. Brahman just Is.*"

Une réponse directe, brève au Père Sahajanand est : Dieu ne sauve pas le monde. Il sauve la personne individuelle. En se faisant le "antaryami" = résidant dans son for intérieur, en faisant son essence homogène avec l'essence de l'Homme. Le verbe 'ya' = aller. Le préfixe 'antar' = signifie 'intérieur' : antaryami = qui se meut, qui va, qui entre à l'intérieur. En anglais le mot se traduit par "indweller" = résidant dans. L'Essence de l'Homme se fait Un avec l'Essence de Dieu. Dieu demeure Créateur, selon le Mythe de la cosmologie, l'Homme n'est pas créateur cosmique. La vague redevient l'Océan. L'Homme redevient l'Un en s'ouvrant à l'Antaryami. Dieu sauve celui qui le cherche et le trouve. Le salut n'est pas communal. Il est universel puisqu'Il est toujours dans l'intériorité de l'Homme. Dieu n'est jamais en dehors de l'être humain. À aucun moment - ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans l'avenir - Dieu n'a été, n'y est, ni ne sera - au-delà de l'être

humain (ou de toute sorte de vie). L'essence de Dieu est consubstantielle avec l'essence de l'Être Humain. Eckhart avait raison de ne pas faire une idole de Jésus.

C'est ce que Jésus avait voulu dire : aimer l'Autre parce que l'autre n'est autre que le Moi. C'est pourquoi la morale brahmanique (en fait, indienne, y compris la morale bouddhique, la morale jaina) insiste tellement sur la sacralité de l'Hospitalité, qui consiste en "voyant" celui qui franchit la porte de la maison comme Dieu en Personne et on ne le laisse pas partir sans lui donner quelque chose comme une offrande. La puja au lever du soleil, au milieu du jour, et le soir reflète la réception du visiteur qui reçoit le petit déjeuner le matin, puis un repas au milieu du jour, et encore une gentillesse avant de dormir le soir. En un mot : vénération de l'autre qui comprend en même temps l'amour de l'autre.

Voici une anecdote qui explique le sens de la relation avec l'Autre selon la morale brahmanique (ou du Védanta). Un après-midi je me suis rendu chez le Professeur Murti avec l'intention de lui demander son avis sur le problème de l'Amour de l'Autre qui me semblait manquer dans l'Hindouisme. Il me dit : "*So you are saying that you want to love me, or you ought to love me !*" - Je lui réponds "*Yes, Sir.*" Il se tient un moment tranquille, dans un silence lourd. Puis, relevant la tête, avec ses yeux marrons, vifs, il me dit froidement : "*What makes you think I have done you some wrong and I deserve your punishment ?*" - Surpris par ce reproche, déconcerté, je lui dis : "*I do not understand you, Sir.*" - Lui : "*You are telling me that you would like to love me, are you not ?*" - *Yes, Sir !* - "*You are telling me that your being yourself a hive of evil thoughts, of anger, of jealousy, of hatred, and other negative feelings, and you want to heap all that on me with the assumption that you are loving me ? I do not deserve your pouring out all those evil desires which are in you, even if you think I deserve your loving !*" Décontenancé par cette logique imprévue, je me trouvais complètement dépourvu de paroles. Après un silence, il reprit : "*Go and purify yourself, eliminate all your dark desires, your evil tendencies, your dark secret thoughts, and then, if I happen to meet you even in a thick crowd, I shall see the luminosity of your face and I shall then approach you and seek your blessing. Till then I do not need your loving.*" C'était la première fois que je compris l'amour de l'autre comme un acte sacré, comme le privilège d'une pureté absolue. Comme un devoir immense. Qui engage le Tout de soi-même.

L'amour que prêche Jésus est une mimesis de Son Amour. Ce fut le professeur Murti qui me l'a fait comprendre. On aime vraiment avec l'expérience de la Nuit Obscure de Saint Jean de la Croix ou le sommet du Mont Carmel que l'on atteint par la transcendance du Bien et du Mal, par l'Accès au Nada. Et pourtant les grands mystiques du Christianisme demeuraient attachés au Pouvoir matériel immense de l'Église. Personnellement je suis attiré par le style de vivre du Baul qui renonce à tout et se meut continuellement en gagnant sa vie en chantant en

vue d'avoir un repas : son idéal est de vivre comme l'oiseau qui fend l'air sans y laisser aucune trace.

Le premier exemple d'une conception immaculée fut celle de Gautama, plusieurs siècles avant celle de Jésus. Ce fut par la suite un infini bonheur que le génie religieux de l'Inde n'en fit pas un évènement historique. Gautama lui-même ne se donna comme titre que celui de médecin qui convient pour la guérison de ceux qui souffrent. Et le Bouddhisme invente la forme de la connaissance thérapeutique servant à la guérison. Je me demande encore comment le Christianisme ait pu mettre au centre de son enseignement, comme une vertu suprême, l'énormité d'un orgueil monumental fondé sur un péché originel qui doit s'effacer au moyen de Dieu prenant un corps humain en vue de subir les plus pénibles humiliations et les souffrances physiques infligées avec cruauté, rien que pour servir la satisfaction du croyant de se dégager d'un soi-disant péché commis par un jeune homme mû par le désir de savoir pour se libérer de son état d'esclave ignorant. Tandis que l'Inde se donne une civilisation bâtie sur le Savoir Mystique comme la finalité de l'existence humaine. Il faut le reconnaître avec humilité, et avec intégrité intellectuelle, que ce fut l'Inde, surtout avec le Bouddhisme sans Dieu, qui a inventé la doctrine et la pratique du salut universel. Le Moksha, ou le Nirvana, transcende l'Histoire, la Géographie, et la Culture des Indiens. Parce que, dans la pratique, le merveilleux consiste en le remplacement de toutes les doctrines, de tous les MOTS, surtout de toutes les THÉOLOGIES, par l'infime simplicité du Mantra thérapeutique qui conduit au Brahman, à la Nuit Obscure, au Fils Engendré en soi-même d'Eckhart, et puis s'efface ! Le Néant du Mot, c'est l'Expérience du Salut. Le Turiya du Védanta. Le Royaume.

La différence qui échappe au Père Sahajananda est qu'en Occident Judéo-Christien on se flatte de la connaissance des différents mystiques, et ils sont nombreux, *dans* le Christianisme. En Inde le Brahmanisme, le Bouddhisme, le Jainisme sont mystiques chacune en sa *totalité respective*. Avec la cosmologie de l'UN.

Dad

\*

Yves à Dad  
Le 4 juillet 2021

Je ne sais pas si cela dépend du logiciel mais je n'ai pas de problème pour utiliser les signes diacritiques. Ainsi pour Vishnou : en sanskrit विष्णु ou en tamoul விஷ்ணு. Merci pour toutes ces précisions sur la métaphysique et la mythologie hindoues ainsi que sur l'étymologie des termes sanskrits, langue que je ne connais pas et dont je peux seulement déchiffrer l'alphabet. Si c'était à refaire, je m'inscrirai sûrement aux Langues O pour apprendre le sanskrit ou une autre langue orientale. Ceci dit, je me souviens d'une anecdote rapportée par le père Henri Le

Saux. Alors qu'il avait fait part à Ramana Maharshi de son intention d'apprendre le sanskrit, ce dernier lui répliqua simplement : « *En quelle langue parle le Soi ?* »

C'est bien ainsi que j'aborde en premier lieu la métaphysique, non à partir des livres ou des savoirs universitaires, mais à partir de mon expérience propre. Même si j'ai été élevé dans la religion catholique en apprenant par cœur le catéchisme où j'avais presque toujours les meilleures notes, ayant la chance d'avoir une bonne mémoire (pourvu que ça dure), je n'ai pas pu par la suite continuer à adhérer à des dogmes absurdes auxquels il nous était demandé de croire aveuglément, surtout sans chercher à y comprendre quoi que ce soit.

C'est à la suite d'une recherche individuelle, plus axée sur la poésie et les arts dans un premier temps, puis d'études en troisième année de philosophie à la Sorbonne, qu'intrigué par certains concepts grecs (comme la notion d'*intellect actif* chez Aristote), inspiré par la découverte du *Tao tō King* (auquel je n'ai rien compris à la première lecture mais qui a résonné en moi comme un chant familier) et émerveillé par le dialogue de la princesse Hemalekha avec le prince Hemachuda dans le *Tripurarahasya*, j'ai eu la brusque révélation un beau matin du Soi cosmique se révélant en mon être intérieur comme Jésus ou plus précisément en *Je suis Jésus* dans une identification aussi totale qu'inattendue. Ce jour-là Jésus en moi parla français, mais dans un langage sans paroles.

À quoi pouvait donc bien correspondre cette illumination unique ? Sinon à une sorte de vision déjà décrite par ailleurs. C'est donc à partir de ce « satori » instantané et naturel que j'ai retrouvé ma propre expérience à la lecture des Upanishads ou de l'enseignement des grands sages de l'Inde, de Shankara à Ramana Maharshi. Tout devenait clair et vivant. Il est bien évident que je n'ai jamais pu faire état de ceci à des chrétiens, qu'ils soient prêtres, théologiens ou simples fidèles. Je me suis par contre parfaitement identifié aux récits des grands mystiques occidentaux occultés par la tradition officielle qu'il s'agisse de Maître Eckhart, d'Angelus Silesius, de Fénelon, de Mme Guyon et plus près de nous de Simone Weil : « *Le Christ est descendu et m'a prise* », me parle comme une évidence lumineuse.

Il est bien clair qu'élevé dans la tradition chrétienne il est normal que cette révélation l'ait été pour moi sous l'aspect de « Je suis Jésus », celui-ci étant mon image de la divinité, mon ishta devata, dirait-on en Inde. Élevé dans une autre tradition, cette même révélation l'aurait été en tant que : « Je suis Ram » ; « Je suis Krishna » ; « Je suis Bouddha » ou « Je suis Vérité »...

Cette révélation du Soi n'est pas une révélation personnelle puisque le Soi se manifeste en tant que vérité éternelle et universelle, extraordinaire explosion d'amour, présence constante en tous les êtres. Je le sens vivre en chacun, mais sans que nul ne s'en rende compte. Et c'est bien cette réalité qui quel que soit le

nom qu'on lui donne est magnifiquement exprimée dans la parole de Jésus : « *Aime ton frère comme toi-même* » ou « *comme ton âme* ». Je ne puis donc aimer autrui que par le Soi et comme l'expression du Soi. Qui ne s'aime pas en tant que Soi ne peut aimer autrui puisqu'il voit autrui comme différent de lui-même. Ce qui semble vrai sur le plan des apparences est irréal sur celui de cette vérité invisible qui nous anime tous. En fait, j'aime l'autre plus que lui-même. J'aime en l'autre ce que le plus souvent l'autre ignore de lui-même, c'est-à-dire son véritable Moi, son Individualité profonde. J'aime ce qu'il est véritablement en son essence originelle qui est aussi la mienne, ce Soi qui n'est pas son Soi, ni mon Soi mais le Soi. Le Soi ne peut aimer que le Soi en s'aimant soi-même.

Ne pouvant me fier à l'enseignement des églises, c'est avec un véritable soulagement que j'ai découvert l'*Évangile selon Thomas*. Enfin je retrouvais dans les logia de Jésus la même révélation que celle que j'avais reçue directement de mon ishta devata, le même darshan que celui transmis par les textes sacrés et les sages de l'Inde, le même chemin d'éveil que celui décrit par le Bouddha et les maîtres zen, la même Voie que celle de Lao-Tseu ou Chouang-Tseu...

C'est par contre l'occultation de cette expérience directe qui a figé le christianisme en un système dogmatique et l'Église en une administration soucieuse avant tout de garder la main sur ses ouailles. Quand cette déviation s'est-elle produite ? Peut-être dès les origines puisque que l'on voit dans les canoniques les disciples se plaindre à Jésus que ses paroles sont trop fortes et dans l'*Évangile selon Thomas*, Jésus transmettre à Thomas un enseignement direct que les autres ne sauraient recevoir sans se scandaliser et sans se perdre eux-mêmes : « *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi ; et le feu sortirait des pierres et elles vous brûleraient.* ».

J'adhère donc tout à fait à la vision de l'homme, du monde et des dieux, donnée par les mythologies de l'Inde. Plutôt que l'image du supermarché, je prendrai celle du jardin exubérant où chacun est libre de respirer le parfum de la fleur qui l'attire et l'embaume le plus. Il est regrettable que le christianisme, où chaque église croit être la seule à détenir la vraie foi, n'ait pas su être lui-aussi une sorte de jardin où chacun aurait trouvé sa place dans un libre échange sans chercher à s'opposer ni à s'imposer. Bien que se revendiquant de Jésus les gnostiques ont été exclus de l'Église, les cathares ont été exterminés et combien d'autres... Tant de traditions ont été combattues dans leurs propres pays conquis et colonisés, parfois même éradiquées comme celles des Amérindiens. Jésus avait pourtant bien prévenu : « *Il y a de nombreuses demeures dans la maison de mon Père.* » Partant de cette vision, je n'ai donc aucune difficulté à voir ce qui rassemble et se ressemble plutôt que de m'intéresser à ce qui diffère. Si l'on cherche les différences dans l'extérieur des formes religieuses on en trouvera toujours, on ne verra que celles-ci et on se focalisera sur ce qui sépare. Si on se place du point de vue central qui

englobe tous les autres, l'on voit aussitôt comment toutes ces voies divergentes convergent en fait vers ce même point central situé au cœur de l'univers comme au cœur de chaque être.

C'est cette vision profonde qui, à part quelques exceptions, a manqué aux théologiens et philosophes occidentaux. Les Allemands semblent certes avoir été plus réceptifs aux métaphysiques de l'Inde, le constat n'est pas nouveau : « *La philosophie des Indiens ne peut être bien comprise que par les idéalistes allemands* », écrit Mme de Staël (*De l'Allemagne* III, 16). La France a pourtant une tradition pionnière de recherches sur l'Inde. Dès 1801, Anquetil-Duperron traduit les Upanishads, dès 1812 est créée à Paris la première chaire de sanscrit en Europe et dès 1844 Burnouf donne une *Introduction à l'histoire du bouddhisme*. Quelques philosophes français, bien moins connus certes de nos jours que Schopenhauer ou que Nietzsche, s'y sont intéressés de près. En 1828, Victor Cousin dans ses célèbres *Leçons* présente l'Inde comme « *la terre natale de la plus haute philosophie* ». Historiens et chercheurs consacrent des pages enthousiastes à l'Inde : Quinet, Renan, Taine, Michelet, et surtout les poètes : Lamartine avec son *Cours familier de littérature*, Leconte de Lisle avec ses poèmes hindous sans parler de Mallarmé qui découvre l'Inde grâce à Jean Lahor auquel il décrit dans une lettre du 14 mai 1867 sa propre expérience d'éveil : « *C'est t'apprendre que je suis maintenant impersonnel et non plus Stéphane que tu as connu, – mais une aptitude qu'a l'Univers spirituel à se voir et à se développer, à travers ce qui fut moi.* » Que dire de plus ? Sinon que le voile de l'Oubli de l'Inde a recouvert tout cela.

Yves

\*

Francis à Yves  
Le 3 juillet 2021

Une émission très intéressante... (*Le mythe des âges de l'humanité* - Mythologie et Archéologie : <https://youtu.be/NSWjAKgQ4Kc>)

Suite à la "révélation" de ces archétypes structuraux et de leur "parenté" (ce sont presque des invariants...), peut-on considérer que la Tradition Primordiale (Sophia Perennis) en constitue la traduction conceptuelle à travers le concept d'Avatar ? En ce sens, toute Religion ou toute Spiritualité serait l'une des formes que prend dans l'espace-temps (celui de l'incarnation), le Souffle Vital (Le Brahman)... Si cette approche est retenue, il va de soi qu'aucune Religion ni aucune Spiritualité ne peut contenir la totalité du Message divin... bien que toute Religion et toute Spiritualité en soient simultanément la quintessence manifestée... Le symbole de la Roue mystique avec mille rayons et un moyeu central : le Vide (akasha). Pour ce qui est précisément des trois monothéismes, le Christianisme ne "réalise" ou "n'abolit" nullement le Judaïsme. L'Islam ne "réalise" ni "n'abolit" nullement le Christianisme. Dans cette approche linéaire du

temps, il n'y a plus de Roue mystique... tout être humain étant "un musulman qui s'ignore", Mohamad étant réputé être "le dernier des Prophètes". Mon "point de vue" est le suivant : d'autres Avatars sont encore à venir... l'un des mille rayons de la Roue mystique...

Francis

\*

Yves à Francis  
Le 5 juillet 2021

Merci pour cet envoi. Je connais ce type d'émission, un peu scolaire mais toujours riche. Métanoïa est une association de recherches métaphysiques mais aussi archéologiques. Je répondrai tout simplement que pour moi, la Tradition primordiale ou la Gnose sont deux mots pour désigner la même chose : le Soi intérieur, le Royaume qui ne se trouve nulle part ailleurs qu'au cœur de l'univers comme au cœur de chaque être, c'est-à-dire là où personne n'a idée d'aller le chercher comme le montre si bien le mythe hindou. C'est ce trésor que chacun cherche partout sans savoir où il se trouve. Réaliser le Soi, c'est voir dans une puissante synthèse que toutes les voies convergent vers ce même point central, sans que la plupart des religieux eux-mêmes s'en doutent.

C'est que les différentes religions ne sont que des formes extérieures destinées à donner une vague approche du divin à la plus grande partie des fidèles, à défaut de prétendre expliquer l'inexplicable. Cela fait toute la différence entre l'exotérisme, la face visible des religions, et l'ésotérisme, la face cachée, la substantifique moelle invisible. Tant que la forme religieuse est encore vivifiée par sa moelle, elle peut prospérer, mais si elle perd le contact avec ce qui l'anime de l'intérieur, alors cette religion n'est plus qu'une coquille vide. Elle peut substituer encore pendant des siècles mais de façon de plus en plus dénaturée.

Devant s'adresser à des fidèles sur le plan mental, les religions sont donc amenées à développer des images, des mythes, des concepts permettant de satisfaire la curiosité des fidèles, de nourrir leurs interrogations légitimes pour les projeter dans un avenir meilleur : survie dans l'au-delà après la mort, paradis promis aux purs, annonce d'une descente divine pour la fin du monde. Les hindous attendent ainsi la venue du Kalki avatara, les bouddhistes celle du Bouddha Maitreya, les juifs celle du Messie, les chrétiens celle du Saint-Esprit, les musulmans le retour de Jésus, les chiites celui de l'Iman caché... Mais dans tous les cas, nous nous retrouvons prisonniers d'une conception - linéaire pour les monothéistes, cyclique pour les orientaux : celle des lendemains qui chantent. Nous restons dans l'espace-temps alors que le véritable avatar se trouve en nous, ici et maintenant, puisqu'il n'est autre que le Soi intérieur.

Yves

\*

De Dad à Yves  
Le 5 juillet 2021

Vous dites, avec précision et éloquence, un itinéraire qui vous a été une parfaite bénédiction. Je suis convaincu que les religions révélées ne vont pas changer. Elles demeureront pendant encore longtemps au niveau de Pilate qui demande à Jésus ce qu'est la vérité. Et Jésus se tait. Avec un silence qui est d'un Bouddhisme authentique. Comme la réponse du Rishi au Père Le Saux. À tous ceux qui se sont penchés sur la culture, la philosophie, le mysticisme de l'Inde, on peut admettre aussi Romain Rolland, Prix Nobel, auteur des biographies de Vivekananda et de Ramakrishna. Mais il faut aussi se demander pourquoi les travaux de l'Institut de Civilisation Indienne situé au sous-sol de la Sorbonne laissaient indifférents les professeurs de la Faculté de Lettres. Il est tout de même déconcertant que l'anthropologie philosophique indienne, base de tous les mysticismes orientaux, demeure en dehors du savoir fondé uniquement sur la raison. Une langue vaut ce qu'elle vaut. En fin de compte c'est la Samadhi selon Patanjali qui prévaut : la négation de l'enchaînement des pensées (*citta vrtti nirodha*), base des mysticismes brahmanique, bouddhiste, jaina, et des bouddhistes de l'Asie. La grande vérité de Jésus fut son silence à la question du Romain.

L'indifférence de l'Église ne me préoccupe pas. Je suis troublé par la montée du matérialisme qui devient planétaire et je me demande si l'Inde et les pays Bouddhistes auront assez de force pour se maintenir avec leurs mysticismes.

Votre courriel me fait un immense plaisir. Je vous en remercie. Je vous félicite.

Dad

\*

De Francis à Yves  
Le 14 juillet 2021

Namaste

Comme tu le sais, le terme "avatar" signifie "descente". À l'époque des Védas, ce concept métaphysique n'existait pas. C'est plus tard, à l'âge d'argent, avec la dégradation du cycle cosmique, que cette notion apparut... un avatar étant indispensable pour le processus de régénération dans l'âge de fer, l'âge des ténèbres ou Kali Yuga. Tous les avatars (les 10 initiaux dont Rama et Krishna...) sont des manifestations ou incarnations de Vishnu. C'est donc à la fin d'un cycle (création, conservation-harmonie, destruction-transformation : Brahma-Vishnu-Shiva) qu'apparaît un nouvel avatar. En ce sens, l'hindouisme (Sanatana Dharma) est une Théophanie.



Un deuxième point me paraît important à comprendre. S'il y a "descente", il y a simultanément "montée" ou possibilité pour le jivatman (l'âme individuelle pour simplifier) de s'unir à l'Absolu (Le Brahman) à travers la voie du "bakhti yoga" ou "yoga de la Dévotion". De nos jours, Hare Krishna ou Amma en sont les écoles d'enseignement les plus connues.

Il y a donc simultanément "transcendance" et "immanence" : Atman-Brahman. C'est en cela que le jivatman fait l'expérience du Swadharma. Pleine Conscience et Pleine Présence. Sat-chit-ananda. Il va de soi qu'au niveau de Conscience Nirguna Brahma, il n'y a ni "descente", ni "montée". Om tat sat. Om Shanti ! Shanti ! Shanti !

Francis

\*

Yves à Dad  
Le 15 juillet 2021

Jésus face à Pilate : quelle image ! Le procès de Jésus est construit par les canoniques comme une pièce de théâtre. D'un côté l'incarnation de la Vérité et de l'autre celle du « gros animal », comme Simone Weil se plaît à désigner Rome : *"Rome c'est le gros animal athée, matérialiste, n'adorant que soi. Israël, c'est le gros animal religieux. Ni l'un ni l'autre n'est aimable. Le gros animal est toujours répugnant"*. À chacun sa vérité ! Celle de Pilate est la vérité du monde mais la vérité du monde est une erreur profonde, puisqu'elle repose sur l'illusion de la réalité de celui-ci. Comme Simone Weil, je ne trouve guère de traces de mysticisme dans la civilisation romaine, à peine de religiosité. Les cultes à mystères viennent de Grèce, d'Égypte, du Moyen-Orient... Ce que nous savons de Pilate nous permet de penser qu'il était peu sensible à ceux-ci, sa principale préoccupation étant le maintien de l'ordre. Ce n'est pas pour un motif religieux que Jésus a été condamné, cette question n'intéressant pas les Romains, mais sans doute parce que sa trop grande popularité risquait de porter atteinte à l'ordre public. Jésus n'a pourtant cessé de proclamer : « *Mon Royaume n'est pas de ce monde.* »

À supposer même que Pilate ait demandé à Jésus ce qu'est la Vérité, il n'aurait pu recevoir de réponse. Et pourtant mieux qu'un oracle de la Pythie, c'est la Vérité elle-même qui se dresse devant lui. N'ayant pas d'yeux pour voir, ni d'oreilles pour entendre, il reste sourd et aveugle. Lorsque Al Halladj s'écrie : « *Je suis la Vérité* », c'est n'est pas l'être humain qui parle mais la Vérité qui s'exprime par sa bouche. Jésus comme Halladj connaissent le même sort, la crucifixion : raison d'état d'un côté, fanatisme religieux de l'autre. On peut comprendre que Pilate n'ait pas été sensible à la Vérité, mais que dire de tous ces prêtres qui, bien qu'imprégnés des paroles de Jésus, même filtrées par l'Église, n'ont pas hésité pendant des siècles à imposer leur propre totalitarisme à tous ceux qui avaient le tort de ne pas partager la même foi. Nous suivons actuellement la

découverte de tous ces charniers d'enfants amérindiens maltraités dans des pensionnats religieux au Canada et dont la famille n'avait jamais eu de nouvelles. Le totalitarisme romain est ainsi devenu celui de l'Église qui a en quelque sorte calqué son organisation sur celle de l'Empire. Étrange inversion des valeurs !

La question : « *Qui suis-je ?* » s'est posée ou plutôt imposée spontanément en moi à l'âge de 7 ans environ. Pressentiment ? Invite ? L'éveil est notre état naturel. Dans son ouvrage intitulé *L'éveil spirituel*, José Le Roy recense de nombreuses expériences de ce type, en Orient comme en Occident.

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 16 juillet 2021

Avec les profondes ressemblances qui rapprochent l'Église du Bouddhisme, je me donne une explication simple du silence de Jésus à Pilate. Ce silence est du pur Bouddhisme. Bouddha répondait à une question en tenant compte du lieu, de l'heure, de la "nature" de celui qui questionne, son intention, et l'occasion qui sous-tend la question. Il répondait toujours en tenant compte de ces facteurs parfois par le silence, ou par une contre-question, ou par le silence, ou par un sourire. Ce fut un Écossais, professeur de Biologie au Collège Anglican, à Quatre-Bornes, qui m'a pour la première fois fait connaître le Bouddhisme. Il m'avait prescrit la lecture du "*Dhammapada*" et il venait le Vendredi, ponctuellement à 16H et repartait à 17H. Il parlait peu, doucement. Il me fallait étudier un verset de ce livre fondamental du Bouddhisme et de discuter avec lui pendant une heure. À chaque question de ma part, il se taisait en baissant la tête, et laissait passer un long moment dans le silence. Puis relevant la tête, et me regardant avec ses yeux bleus, avec un sourire, il me répondait, avec ces mots : "*What do you think ?*" Et je restais saisi, à ne pouvoir rien dire. C'était frustrant. Par la suite j'ai compris que pendant le moment du silence, il me laissait travailler à ma question et me rendre compte que la question changeait et modifiait son essence et cessait d'exister. Parfois il répondait directement, sur un sujet quelconque, banal. Ian Civil m'a dit avec une certaine tristesse, lorsque je suis allé lui rendre une visite d'adieu avant mon départ pour l'Inde en vue de poursuivre mes études : "*I thought you would go to Sri Lanka and join a Buddhist monastery !*"

Ce petit récit sert de motif pour m'expliquer le silence de Jésus. Les circonstances matérielles dans lesquelles il se trouvait, il ne lui était pas possible de faire une "vraie" réponse.

Je me demande encore pourquoi il n'y a pas une seule page sur l'Oracle de la Pythie. Et pourquoi les mots en Grec : "*Connais-toi toi-même*" est l'essence même du Brahmanisme, surtout du Yoga de Patanjali. On ne voit pas cet adage

mystique chez Socrate. Il est curieux que Jésus lui-même ne dit rien de son absence de douze années, une absence qui n'a pas inspiré la curiosité des historiens, de la grande bureaucratie ecclésiastique et des théologiens. À l'égard de votre livre sur cette question, avez-vous reçu de bonnes réactions de la part des spécialistes en théologie ?

Le sort tragique de Halladj montre à quel point le mysticisme est contraire à l'orthodoxie islamique, en dépit des justifications de Ghazali et de Rumi. Sa mise à mort avec une insigne cruauté a eu lieu pendant le règne de Saladin qui pourtant faisait montre de grandeur d'âme, de générosité envers ses ennemis.

De toutes les causes des grandes calamités - la peste, le choléra, la variole, la malaria, la tuberculose, la grippe espagnole, les inondations, les tremblements de terre, les volcans, le communisme, le fascisme, le capitalisme, les jolies guerres mondiales - aucune n'ait fait autant de victimes que le Monothéisme.

Dad

\*

Christian à Yves  
Le 20 juillet 2021

Merci beaucoup pour ce documentaire (<https://youtu.be/txI53q-6D9Q>) que j'ai visionné 2 fois dont une avec Sylvie, il nous a fait beaucoup de bien. Je n'ai pas le moindre doute sur l'authenticité d'Amma qui est l'incarnation même du couple *bhakti gnani*, amour et connaissance. Si l'on ne voit que le bhakti alors c'est qu'on n'entend pas ses propos qui sont ceux, lorsque l'occasion se présente, d'un Nisargadatta ou Ramana. Exemples relevés dans le film : "*Le vrai anniversaire c'est le jour où la pensée "je suis né" disparaît*" ; "*Le problème commun à tout le monde est l'anxiété, principale ennemie et compagne de chaque instant, c'est la paralysie lorsque l'on est aux prises avec les vagues incessantes des pensées*".

Nisargadatta dit que lorsqu'il a réalisé sa véritable nature, il fut libéré du désir et de la peur. Amma témoigne des fruits et des clés de la réalisation, absence de peur, tranquillité, énergie, insensibilité aux honneurs, lucidité, spontanéité, accueil sans limite, non rejet, intelligence, humilité, amour et connaissance.

Si Émile avait eu le destin de popularité d'Amma, il aurait été une Amma. Si Amma était restée dans son bureau, elle aurait été une Émile...

Christian

\*

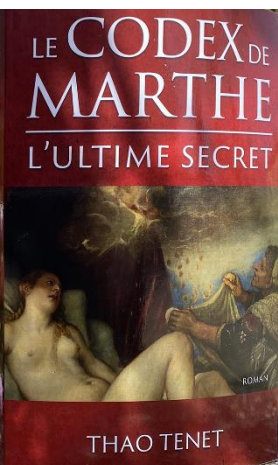
Yves à Dad  
Le 25 juillet 2021

Plus sûrement que Pilate, la théologie a tué Jésus, sans espoir de résurrection. Comment se fait-il que sa parole lumineuse et transcendante ait été enrobée et occultée par tant de commentaires et de mythes la rabaisant trop souvent au rang d'un matérialisme prisonnier du temps et de l'espace ? Toute religion forge un type de comportement humain et il est vrai que l'esprit de tolérance n'a guère éclairé les monothéismes au cours des siècles. Toute religion présente un double aspect : exotérique et ésotérique. Tous les livres sacrés peuvent être interprétés en ce double sens, mais le sens intérieur est bien occulté dans les textes fondateurs du monothéisme. Toutes les religions ont leur langue sacrée. La compréhension de la kabbale juive repose sur une science des lettres qui la rend inaccessible à qui ne connaît pas l'hébreu. On retrouve une science des lettres dans l'islam, comme dans l'hindouisme ou le bouddhisme. Mais celle-ci n'est pas indispensable à la compréhension du Mystère et ne fait le plus souvent que le voiler. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ?

Il n'est d'autre doctrine secrète que celle du Soi et elle est enseignée en tout temps et en tous lieux. Le Soi est toujours là, présent ici et maintenant et la Beauté du Soi communique avec notre beauté intérieure cachée si nous sommes sur la même longueur d'onde. Même à travers une traduction, les Upanishads me parlent directement car j'y retrouve l'écho du Soi, évoqué dans toute sa splendeur. Même à travers une traduction, les paroles de Jésus transcrites par Thomas me parlent directement car j'y retrouve cette relation directe avec Jésus que j'ai vécue spontanément. Même à travers une traduction, les paroles d'Al Halladj, de Rûmî ou d'Abd el Kader me parlent directement car j'y retrouve la Transcendance au cœur de l'immanence.

À l'issue de mes études universitaires je me suis plongé avec émerveillement dans Platon et Socrate, mes premières véritables lectures de philosophie. J'ai été tout de suite frappé par l'assertion socratique selon laquelle la seule chose que je sache avec certitude c'est que je ne sais rien. Tout ce que je croyais avoir appris et tous mes diplômes universitaires ont été balayés d'un seul coup. Toutes mes certitudes s'écroulaient. Tout un nouveau et vaste monde s'ouvrait alors devant moi. Ayant fait du passé table rase, l'angoisse m'a saisi et j'ai voulu étendre le plus possible le champ de la connaissance. Qu'est-ce que connaître ? Qu'est-ce qui importe vraiment sur le chemin de la connaissance ? L'injonction socratique *Gnôthi seauton* (γνώθι σεαυτόν) m'a tout de suite interpellé. Est-ce un hasard si des traditions anciennes font état d'une rencontre entre Socrate et un sage indien ? À Socrate qui lui aurait expliqué que sa philosophie visait à connaître l'homme, se connaître soi-même, plutôt que la Nature, le sage indien aurait répliqué que seule la science du divin peut donner

l'intelligence de l'humain. Dans *Socrate et la Sagesse Indienne*, Olivier Lacombe relève chez Socrate bien des parallèles avec la sagesse indienne. L'adage delphique *Connais-toi toi-même* renvoie à la nature immuable de l'être : « *Connais-toi toi-même équivaut en effet à l'injonction : sois en Sagesse... La sagesse... un savoir de soi-même* » (*Charmide* 164 d- 165 d). Et si l'essence de l'homme se trouve dans l'âme, comment se connaître soi-même sans connaître son âme ? « *Si l'âme doit se connaître elle-même, n'est-ce pas vers une âme qu'elle devra regarder, et spécialement vers ce point de l'âme qui est le siège de la vertu propre d'une âme, c'est-à-dire sa sagesse... C'est donc au Divin que ressemble cette fonction de l'âme, et, quand on regarde de son côté et qu'on reconnaît tout ce qu'elle a de divin, c'est ainsi que l'on pourra le mieux se connaître* » (*Alcibiade* 133 b-c). Qu'est-ce que ce soleil éblouissant que découvre l'initié libéré de ses chaînes à l'entrée de Caverne, sinon la lumière du soleil intérieur, celle du Noûs (νοῦς), ce *pilote de l'âme*, principe supérieur à la raison commune : « *cause universelle de toute rectitude et beauté : ...lumière, étant elle-même souveraine dans l'intelligible, dispensatrice de vérité et d'intelligence* » (*République* VII 517 c) ?



Mon livre sur Jésus et l'Inde n'a reçu que peu d'échos. À part deux ou trois invitations à des émissions radiophoniques et un échange de courrier avec un romancier, Thao Tenet, reprenant cette optique dans un roman, *Le Codex de Marthe* dont voici quelques extraits : « *Le voyage en Asie que Jésus avait fait entre 13 et 30 ans lui avait permis d'étudier le zoroastrisme, le bouddhisme, l'hindouisme, le jaïnisme, de suivre les enseignements des sages himalayens comme de connaître le taoïsme et le confucianisme. Revenu en Palestine, son prêche en fut profondément imprégné. La non-violence, le respect des femmes et des enfants, la compassion, le respect de la nature et de la vie, la renonciation aux biens matériels, la recherche de la lumière en soi, le concept de la vie éternelle... furent puisés dans les valeurs de l'Inde et du bouddhisme. La résurrection n'a jamais été celle de la chair mais celle de l'esprit, qui intervient bien avant d'être mort. C'est l'Éveil. Jamais il ne prétendit être Dieu. Il n'a pas plus prétendu être né d'une vierge. Ce n'est pas Jésus qui a bâti le christianisme, ce sont ses apôtres qui l'ont construit après lui. Jésus ne s'est pas référé aux prophéties de l'Ancien Testament ; ce sont les auteurs des évangiles qui ont voulu le rattacher à la tradition juive. Les évangiles canoniques ont été écrits à dessein d'édifier une religion forte et structurée et non pas à seule fin de rendre compte fidèlement de l'enseignement de Jésus et de son histoire. L'évangile de Thomas, qui ne fut pas manipulé, restitue le prêche de Jésus dans sa proximité des pensées orientales* » (p. 423).

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 6 août 2021

Je suis d'accord avec tout ce que vous dites, sauf que je refuse de m'identifier avec les mystiques musulmans qui font l'éloge d'Allah. Allah va bien avec le djihadisme. Mais pas avec le mysticisme authentique. Je n'arrive pas, par exemple, à associer l'islamisme et le djihad d'Abd el Kader avec le mysticisme du Vedanta ou du Bouddhisme. Non, jamais ! Ou même Halladj, en dépit de Massigou. Mahomet n'était pas mystique. Montesquieu dit bien qu'il fut un conquérant qui a donné une religion pour le malheur de l'humanité.

Dad

\*

Yves à Dad  
Le 18 août 2021

« ... il est écrit que l'arbre est jugé à ses fruits. L'Église a porté trop de fruits mauvais pour qu'il n'y ait pas eu une erreur au départ. » Ce propos de Simone Weil dans sa *Lettre à un religieux* peut tout aussi bien être repris pour le judaïsme comme pour l'islam. Toute idéologie dominante, qu'elle soit d'ailleurs religieuse ou laïque, influence tôt ou tard les mentalités et les comportements des peuples qui la subissent et l'intègrent.

L'Inde qui a été dominée par les envahisseurs moghols pendant des siècles avant d'être colonisée par les Anglais est fort bien placée pour juger des conséquences négatives sur sa propre civilisation de ces invasions dont la trace se mesure encore aujourd'hui. Tout un pan du sous-continent indien est passé, de gré ou de force, à l'islam dont la vague a noyé un riche passé culturel hindou ou bouddhiste, de l'Afghanistan et du Pakistan à la Malaisie et à l'Indonésie. Et en Inde, cette vague a créé un fossé entre la population restée fidèle à l'hindouisme et celle convertie, avec tous les phénomènes d'acculturation qui en découlent.

Je me souviens avoir lu que lors des négociations en vue de l'indépendance du continent indien, Lord Mountbatten avait noté la différence flagrante d'état d'esprit entre les dirigeants indiens comme Nehru, ouverts à la discussion et au dialogue, et celle des dirigeants pakistanais, notamment de Jinnah, d'une totale intransigeance bien que lui-même descendant de familles indiennes...

Lorsque nous étions au Ladakh, nous avons été frappés par le contraste entre les villages bouddhistes où nous étions accueillis par le sourire des statues du Bouddha ainsi que par celui des populations et les villages musulmans où dès l'approche nous étions rebutés par les affiches géantes d'ayatollahs à la mine sévère et renfrognée. Et l'atmosphère plutôt lourde de Kargil nous a dissuadés d'y passer une seconde nuit.

Si l'on en croit la *Mundaka Upanishad*, le Soi qui éclaire toute chose vit au plus profond de nous. Il est l'énergie vitale qui guide notre corps et nos sentiments. Si seuls les sages qui réalisent le Soi parviennent à la délivrance, qu'en est-il de tous ceux qui, prisonniers de l'occultation de ce monde, n'en ont même pas une faible idée ? C'est pourtant bien le Soi qui les anime. Si le Soi est à l'origine du sens du sacré chez tout être humain, le mental aura tôt fait de déformer la moindre parcelle de vérité et d'en créer une contrefaçon. Tout être sans le savoir aspire au Soi mais le plus souvent s'égarrera sur des chemins de traverse ou sur des voies sans issue.

Il en va de même des différentes religions qui ne sont que des formes extérieures inventées par des hommes pour donner une réponse à ce sens du sacré. Toutes proposent des rituels de purification destinés à répondre aux attentes de l'humanité en fonction du milieu culturel et des croyances de chacun. Dans le meilleur des cas, elles recèlent mais occultent en même temps le trésor inestimable de la Gnose universelle, du Soi qui gouverne toutes choses. Le plus souvent les croyants n'adhèrent qu'à la forme extérieure, attachés à la lettre des textes sacrés qu'ils vénèrent pour mieux en confisquer l'esprit.

Privée de la substantifique moelle du Soi, celle de l'Esprit, une religion n'est qu'une coquille vide. Qu'en est-il des trois grandes religions monothéistes qui reposent sur les mêmes bases dualistes et ont engendré le même état d'esprit d'intolérance. Faut-il croire, avec Simone Weil, qu'elles ont donné trop de fruits mauvais pour qu'il n'y ait pas eu une erreur dès le départ ? Toutes ont développé le même type d'orthodoxie, s'attachant aux formes extérieures et ignorant voire condamnant toute voie d'ésotérisme. Or l'exotérisme n'est qu'un support, une image et ne peut remplacer la saisie directe du Soi par le Soi.

Privée de la substantifique moelle du Soi, celle de l'Esprit, une religion ne repose plus que sur le culte de sa propre supériorité et devient délirante. La Bible justifie les holocaustes. Le christianisme lance les croisades, invente l'Inquisition, éradique les hérétiques. L'islam engendre l'islamisme, cette forme d'intégrisme radical qui menace aujourd'hui le monde entier. Mais les premières victimes de l'islamisme sont les musulmans eux-mêmes et notamment les soufis, adeptes d'une vision autrement plus tolérante de leur propre religion, persécutés et martyrisés de ce fait par les mollahs et oulémas de tout poil, de Halladj à Dârâ Shokûh. La mystique soufie est bien plus proche d'une voie de non-dualité que la mystique chrétienne (à l'exception notable de Maître Eckhart) ou que la mystique juive (à l'exception peut-être d'Abraham Aboulafia).

Ne doit-on donc pas admettre qu'il ait pu y avoir au sein de toutes les traditions religieuses, voire malgré celles-ci, d'authentiques éveillés ? Qu'est-ce que le soufisme sinon une voie de perception directe de la Vérité universelle au sein de l'unité transcendante des religions ? Toutes les voies mènent au même but

puisque'il n'y a qu'un seul Dieu mais il appartient à chacun de suivre sa propre voie : « *Les voies vers Dieu sont aussi nombreuses que les âmes des hommes* », est-il dit. Ou encore : « *L'impiété et la piété courent toutes deux sur le chemin de Dieu* » (Sanâ'i). Le soufisme n'est ni un système dogmatique, ni un culte mais une voie de Gnose qui ne fait pas de différence entre les religions puisque'il les transcende toutes : « *La connaissance - le but du Soufi - est ce qui soutient la vie... La connaissance... afflue continuellement en l'homme. La perception et l'emploi de cette connaissance, c'est cela que visent les mystiques* » (Idries Shah, *Sages d'Orient*, Rocher, p. 147).

Le but de cette quête n'est nullement un quelconque paradis peuplé de hauris dévouées : « *Le paradis est la prison du gnostique comme le monde est la prison du croyant* » (Yahya Ibn Mouadz Al Razi). Il s'agit d'une quête intérieure par laquelle Dieu se révèle en chaque être comme son véritable Soi : « *Anéantissez-vous donc en moi..., afin de vous retrouver vous-mêmes en moi* » (Attar, *Mantic Uttair*). Cette extinction (fanâ) évoque irrésistiblement son équivalent indien, le nirvâna, ainsi que l'ont souligné nombre d'orientalistes comme Nicholson : « *The Sûfi conception of the passing-away (fanâ) of the individual self in Universal Being is certainly, I think, of Indian origin... I think we may conclude that the Sûfi theory of fanâ was influenced to some extent by Buddhism as well as by Perso-Indian pantheism* » (*The Mystics of Islam*, Penguin, p. 17). Ou encore de chercheurs comme Titus Burckhardt : « *...l'état spirituel de baqâ, auquel aspirent les contemplatifs soufis et dont le nom signifie la pure "subsistance" hors de toute forme, est le même que l'état de moksha, la "délivrance" dont parlent les doctrines hindoues, comme "l'extinction" (al-fanâ) de l'individualité, qui précède la "subsistance", est analogue au nirvâna en tant que notion négative* » (*Introduction aux doctrines ésotériques de l'islam*, Dervy, p. 16)

Mansur al-Halladj qui a beaucoup voyagé et notamment en Inde professe une voie non-duelle d'amour et d'absorption dans l'unité divine : « *J'ai réfléchi sur les dénominations confessionnelles, faisant effort pour les comprendre, et je les considère comme un Principe unique à ramifications nombreuses* » dit-il dans son Diwân. Son affirmation : « *Je suis la Vérité* » ("Ana al haqq") qui lui vaut le martyre est tout à fait dans la ligne de la non-dualité : « *Ah !", est-ce moi, est-ce Toi ? Cela ferait deux dieux. Loin de moi, loin de moi la pensée d'affirmer "deux" !* » N'est-ce pas l'exact équivalent du « *Aham Brahma Asmi* » (Je suis Brahman) ou du « *Tat Twam Asi* » (Tu es Cela) des textes sacrés hindous. Mais ce qui en Inde prouve l'évidence de la réalisation est signe d'hérésie aux yeux des docteurs de la loi islamique.

Traducteur des Upanishads dont la version persane a servi de base à celles d'Anquetil-Duperron, le prince Dârâ Shokûh, qui se réfère expressément à Halladj, a consacré son œuvre et sacrifié sa vie ainsi que sa couronne à démontrer les



parallèles, sur le plan transcendantal de la gnose, entre l'hindouisme et l'islam, ne voyant dans leurs différences que de simples « *divergences verbales* ». Ayant eu l'occasion d'échanger avec des sages indiens, notamment le kabirpanthi Baba La'l Das auprès duquel il fait analyser sa propre expérience soufie, et guidé par sa vision intuitive, Dârâ Shokûh se montre intimement convaincu que la Vérité est une mais qu'elle se manifeste sous de multiples formes adaptées aux particularités propres à chaque culture religieuse : « *Ce dévoilement des vérités entrepris conformément à ma découverte intuitive et à mon goût mystique, je l'ai écrit pour les membres de ma famille et je n'ai que faire du commun des hommes appartenant à l'une d'entre les deux communautés* », dit-il en introduction de son ouvrage majeur *Le Confluent des Deux Océans (Majma' Al-Bahrayn)*.

Jean Herbert rapporte avoir eu l'occasion de s'entretenir avec un grand maître soufi marocain, le Sheikh At-Taddili. « *Dès le premier instant, rapporte-t-il, je fus certain de me trouver en présence d'un très grand sage, probablement arrivé aux mêmes niveaux de réalisation que les grands sages hindous aux pieds de qui j'avais eu le privilège de m'asseoir.* » Accueilli avec bonté, Jean Herbert expliqua au Sheikh qu'il s'était spécialisé dans l'étude de l'hindouisme. À la question de savoir en quoi consistait l'hindouisme, il eut la présence d'esprit de lui présenter de son mieux l'*Isha Upanishad* qu'il venait de traduire en français. À la fin de son exposé, le Sheikh lui demanda : « *Y croyez-vous ?* » Un peu surpris Jean Herbert lui répondit par l'affirmative. Le Sheikh lui fit alors cette déclaration surprenante : « *Eh bien vous êtes un vrai musulman et vous avez le droit d'entrer dans toutes les mosquées de la terre.* » Et Jean Herbert de conclure en ces termes : « *Sans le vouloir, il m'avait ainsi confirmé qu'il était au même niveau, au-dessus de toutes les différenciations, de tout ce qui sépare les hommes et leurs croyances, que mes plus grands maîtres hindous... Toutes les religions, disait Shri Râmakrishna, conduisent au même Dieu.* »

Kabîr ne proclamait-il pas dans le même sens : « *Allah, Ram : tels sont tes Noms !... Kabir est le fils d'Allah et de Ram.* »

Yves

\*

Dad à Yves  
Le 18 août 2021

Simone Weil compare Osiris qui est bon, aimant, qui pardonne, qui est plein de compassion, à Jéhovah et c'est Jéhovah qui, de tous les dieux de la Méditerranée, est choisi, en dépit de son caractère vindicatif, cruel, maudissant à tort et à travers, colérique, source du mauvais départ du monde Judéo-Christien. Et cela va durer jusqu'à la fin du Kali Yuga. L'Inde de l'UN demeure mal comprise. Je n'utilise pas le mot 'religion' pour désigner les "Dharmas" hindou, bouddhiste, jaina. D'ailleurs le Pape Benoît XVI considère le Christianisme comme une "foi", non

comme une religion. Le mythe, la vie, de la "révélation" demeure le fondement des religions mortifères. Mahomet en a fait la cause continue d'un grand malheur pour toute l'humanité. L'Inde en a bien souffert. Il n'y a pas de Halladj ou de Sufi chez les Musulmans du Pakistan ou de l'Afghanistan, ou même chez les Musulmans de l'Inde. Les Sufis aussi s'adonnaient à la guerre. Le remplacement des Bouddhismes pacifiques de l'Indonésie, de l'Inde, de l'Afghanistan, de l'Asie Centrale, de Den Huang au Nord-Ouest de la Chine est une immense diminution de l'Humanité. Le Bouddhisme de l'Indonésie avait pourtant produit le merveilleux Borobudur. Le Bouddhisme de l'Asie centrale a enfanté le bouddhisme "chan" qui devient "zen" au Japon. Non, je ne me fie pas sur la mystique Musulmane ou Chrétienne pour le salut de l'Humanité. D'ailleurs l'Inde de Gandhi s'est vue obligée de se procurer la bombe atomique pour sa protection. Et c'est ainsi que la civilisation de l'UN se voit obligée de s'aligner sur les pouvoirs dualistes avec leur vocation inspirée par le délire de la mort. La mort du "tout est grâce" est inscrite dans le corps et la volonté de Jéhovah et ses avatars, qui ont fabriqué le Huis Clos universel.

Allahu Akbar !

Dad

\*

Yves à Dad

Le 31 août 2021

Si Benoît XVI considère le Christianisme comme une "foi" et non comme une religion, le Pape François ajoute que "Dieu n'est pas catholique", reprenant les propos d'un autre jésuite, le cardinal Carlo Maria Martini. Est-ce une évolution de l'Église ? Ou le simple constat d'une évidence ? Dieu n'est pas plus catholique qu'il n'est protestant, orthodoxe, juif, musulman, hindou ou bouddhiste. Dieu est le nom que l'on donne à une Transcendance indéfinissable mais omniprésente. Ne sachant comment le nommer, je le nomme Tao... Brahman ou Dieu...

Simone Weil a parfaitement raison d'estimer qu'Osiris est bien plus aimable que YHWH. Osiris est plus proche de Jésus ne serait-ce que sur le plan du mythe : vie-mort-résurrection. Mais ce sont les hommes qui ont inventé YHWH qui n'était à l'origine qu'un simple dieu tribal, d'ailleurs affublé d'une parèdre comme la plupart des divinités antiques. Ce n'est que lors de la réforme de Josias, au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, que la Bible a été réécrite dans le sens d'une monolâtrie – avec l'éviction de la Déesse et l'invention d'un Moïse à partir de légendes assyriennes. Et ce n'est que lors de l'exil à Babylone que cette monolâtrie est devenue le monothéisme strict que nous connaissons aujourd'hui. Les docteurs de la loi juive sont donc responsables de cette image d'un Dieu jaloux et vengeur, ordonnant des massacres et des holocaustes dont il n'existe pas de traces histo-

riques puisque l'on sait maintenant que les Juifs se sont implantés progressivement en Palestine et pas forcément de façon violente. Nous nageons là en plein mythe.

Les mythes que véhiculent les textes sacrés ne doivent pas être pris à la lettre ni considérés comme des vérités historiques. Eckhart l'a bien compris qui distingue le sens littéral ou historique, dont il fait peu de cas, du sens spirituel ou parabolique. Il ne s'intéresse même pas à la vie du Christ, telle qu'elle est rapportée par les canoniques. Il préfère donner une exégèse inédite des Écritures pour mieux en saisir la substantifique moelle et plonger au cœur de l'intelligence divine : « *Tout ce que nous pouvons en entendre et tout ce que l'on peut nous dire recèle un autre sens caché* » (Sermon 51). Et ainsi la grâce peut retrouver toute sa place au cœur de la métaphysique : « *Si je détourne de toutes choses mon intellect qui est une lumière pour le diriger droit vers Dieu, Dieu s'épanchant sans cesse par sa grâce, mon intellect est illuminé et uni dans l'amour ; par là il connaît Dieu et aime Dieu tel qu'il est en lui-même* » (Sermon 75). Pourtant les chrétiens se sont appuyés sur l'amour du Christ et la Croix salvatrice pour justifier les croisades, l'Inquisition, l'anathème... Gandhi, lui, a trouvé dans cet épisode de la grande guerre du Mahâbhârata qu'est la *Bhagavad Gîtâ* un véritable évangile de la paix. Quel contraste ! « *Gîtâ. Deux sens possibles ? Tuer en soi-même les maîtres, les amis, les parents ? Mort intérieure* », relève Simone Weil (Cahiers I, p. 68) qui s'engage tout autant dans la voie intérieure que dans la guerre d'Espagne ou la Résistance.

Je reconnais volontiers que l'hindouisme est métaphysique par essence à la différence des religions monothéistes. Toutefois aucune religion n'est à l'abri de certaines déviations de ceux qui prétendent la représenter, y compris l'hindouisme, du moins si l'on en croit le dernier roman d'Ananda Devi : *Le Rire des déesses...*

Le Monde du 22-23/08/2021 rappelle à propos de la cité de Hérat en Afghanistan que : « *La ville a donné naissance, au XV<sup>e</sup> siècle, à l'une des plus brillantes civilisations arabo-musulmanes, où des mathématiciens rivalisaient en génie avec le talent des poètes et la spiritualité des mystiques soufis.* » S'il n'y a plus de soufis aujourd'hui en Afghanistan, il faut en conclure qu'ils ont été victimes de l'islamisme puisque ce pays est riche d'une longue tradition de maîtres soufis, Rumi étant le plus célèbre, mais ayant déjà dû s'exiler. Ce constat n'est pas propre à l'Afghanistan puisque de nos jours les soufis sont victimes des persécutions islamistes de l'Égypte au Pakistan en passant par l'Irak.

On trouve des soufis dans toutes les professions. Si quelques-uns se sont effectivement adonnés à la guerre, comme d'ailleurs des samouraïs adeptes du zen, les épopées de l'Inde - du Râmâyana au Mahâbhârata - ne sont-elles pas peu-

plées d'une foule de héros appartenant à la caste des Kchatriyas ? Et donc s'adonnant au métier des armes. Sans parler des grandes déesses comme Kali et Durga éradiquant par la violence les démons infestant le monde. Mais il est vrai que le sens métaphysique sous-jacent transparait toujours sous les mythes de l'Inde alors que tel n'est pas le cas des textes bibliques : il faut toute l'ingéniosité d'un Maître Eckhart pour y trouver un sens caché, loin d'être évident !

Prince moghol et héritier du trône, Dârâ Shokûh n'a-t-il pas été contraint de combattre pour défendre sa légitimité dynastique - et son esprit de tolérance - contre ses propres frères ? Comme pour Arjuna, tel était son devoir et tel fut son destin, l'issue finale -victoire ou défaite- ne lui appartenant pas. Lorsqu'Abd el Kader prend la tête de la résistance en Algérie, n'est-il pas dans le même cas ? Sauf que, lui, n'a pas à combattre ses cousins usurpateurs du trône, mais les armées coloniales venues envahir son pays. Destiné à vivre dans l'ombre de son père, « homme de chapelet » avant tout, c'est de façon inattendue qu'il se retrouve à mener le combat. Seule son élection par ses pairs, malgré son jeune âge et en dépit de son peu d'expérience, le contraint à assumer ce rôle temporel.

Ni le christianisme ni l'islamisme ne peuvent sauver l'humanité. Si le christianisme est en perte de vitesse, l'islamisme est en voie de la détruire. Les talibans ne sont pas des mystiques mais des intégristes bornés qui participent au monde de l'occultation dans lequel nous sommes plongés, en cet âge noir du Kali yuga : « *As fanatical as a muslim* », comme on dit en anglais. Mais il subsiste tout de même, au sein des religions dites monothéistes, quelques îlots de sagesse et de tolérance qu'il conviendrait de préserver à tout prix contre la folie du monde et l'idolâtrie d'un Dieu extérieur et exclusif. L'islamisme est tout le contraire d'une voie initiatique, tout comme l'intégrisme juif ou chrétien. Il n'y a pas une seule voie et surtout pas celle d'un Dieu unique. Il y a autant de voies qu'il y a d'êtres humains. À chacun sa vérité certes, mais la Vérité est en chacun, bien cachée :

*Les yogis implorent Gorakh,  
Les hindous chantent le Nom de Ram,  
Les musulmans disent : "Khoda est Un",  
Mais le Dieu de Kabîr vit caché en chaque être !*

Yves



Dad à Yves

Le 5 septembre 2021

Je suis d'accord avec tout ce que vous dites. Avec la tristesse que vous n'êtes pas au moins le Pape !

Je suis assez pessimiste de croire que nous sommes tous sur un chemin qui ne mène nulle part. Souder la sainteté au pouvoir et l'imposer avec force comme une vérité absolue avec les coups de marteau de l'Homme Judéo-Chrétien fut une fermeture irrévocable de tous les chemins qui conduisent aux mysticismes comme les finalités de la vie dans chaque culture. Avec le culte des miracles, et la décision de défalquer l'Esprit Saint de la vie courante, le Judéo-Christianisme a trop insisté sur la force physique comme le triomphe de la Vérité. Les cas isolés des quelques mystiques sont des pailles dans le vent du matérialisme qui tient son origine de l'invention de Jéhovah. Le Kali Yuga est un Huis Clos universel.

Dad

\*

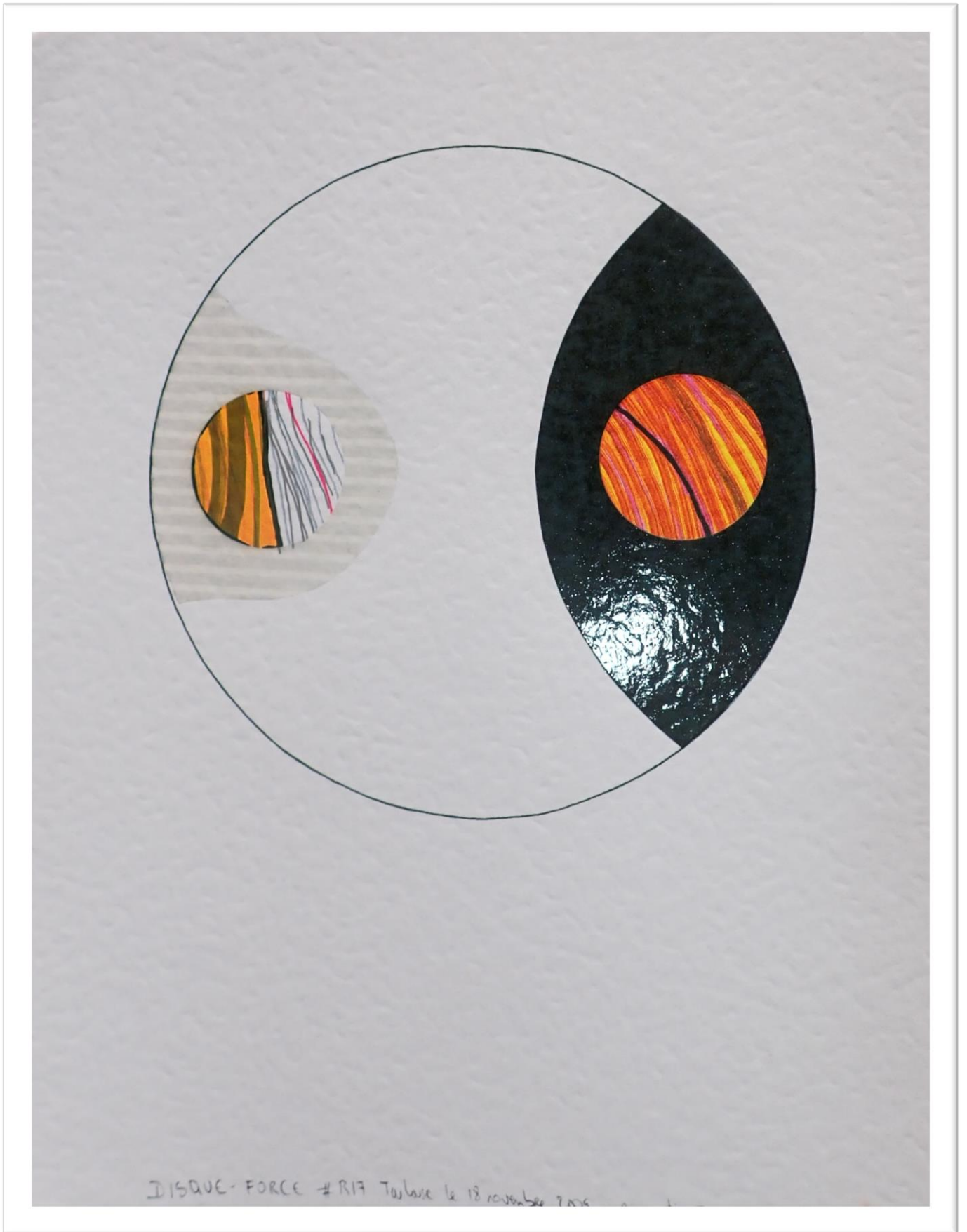
Yves à Dad

Le 11 septembre 2021

Être Pape ? Serait-ce un honneur ou un fardeau ? « *Je ne suis que le Pape !* », s'exclamait le brave Jean XXIII devant l'ampleur de sa tâche. Je crains fort que même le Pape ne puisse aller à contre-courant de l'évolution de son église depuis 2000 ans. Prisonniers d'un dieu qu'ils ont créé à leur image, les psychiques n'ont que faire des paroles de Jésus : « *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres...* » (Th. 13). Est-ce être pessimiste que d'être réaliste ? L'alliance du sabre et du goupillon qui a causé tant de mal a transformé l'église en une administration calquée sur celle de l'empire romain. Mais après tout, pouvait-il en être autrement dans la logique occidentale de cet âge noir qu'on nomme en Inde le Kali yuga ? Même les avatars et les grands sages se heurtent à l'incompréhension de leurs contemporains. Seul un parmi des milliers accède à cette connaissance disent Krishna comme Bouddha ou Jésus ; et de nos jours un sur dix millions ajoute Nisargadatta. Leurs paroles sont certes des étincelles mais l'important c'est qu'elles transmettent la petite flamme de la gnose de siècles en siècles. Au fin fond des ténèbres, le Soi reste immuable et omniprésent. Sa lumière n'est occultée que pour ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et sa parole inaudible que pour ceux qui ont des oreilles pour ne pas entendre. La Voie peut être cachée mais elle n'est jamais perdue. Si la Bhagavad Gîtâ, le Dhammapada, le Tao-tö king ou l'évangile de Thomas résonnent en moi avec une telle force, c'est que l'occultation est l'occasion de ma reconnaissance dans la dissolution de l'espace-temps.

Yves

\*



**DISQUE-FORCE#R17 © Augustin PLATA 2009**

## BIBLIOGRAPHIE

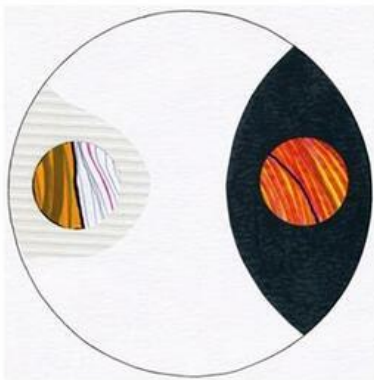
**RAMESH BALSEKAR**

**LE DUO DE L'UN**

*Commentaires de l'Ashtâvakra Gita*

ALUNA, 2012

Ramesh BALSEKAR



**LE DUO DE L'UN**

Commentaires de l'Ashtavakra Gita

Aluna  
EDITIONS

Collection Advento

L'Ashtâvakra est un des textes les plus purs, les plus abrupts qui soit. Il n'est pas une somme de savoirs, une exposition d'érudition qui étouffe l'intuition. Ici, nous ne trouvons que des mots exprimés simplement, sans détour, qui pointent vers Cela qui Est, « vide, silence, pureté, omniprésence ». À accueillir directement dans le cœur, en ce centre d'où émerge le souffle indifférencié et où convergent les énergies manifestées. À l'instar de Ramesh Balsekar qui, lumineux, solide, profond, généreux, et avec une patience inlassable, nous offre de retrouver intuitivement la source qui anime le corps et le mental. L'Ashtâvakra Gîta est comme une balise qui éclaire notre compréhension et qui s'évanouira à l'instant où... Tous les maîtres des voies radicales répètent qu'un seul élan suffit, un saut sans effort, sans appui, du phénoménal au nouménal, du temporel à l'instant éternel, du pluriel à l'absolu. « Ce n'est que dans le silence dénué d'effort du vide phénoménal (qui est le plein nouménal) que le saut peut se produire », nous dit Ramesh Balsekar. Silence de la transmission, de l'efficacité du maître et de l'accueil dans le cœur du disciple. Silence de l'essence en sa plénitude.

**Nicole Montinéri**

\*

*« Tu n'es pas le corps, et le corps ne t'appartient pas. Tu n'es ni l'agissant ni celui qui fait l'expérience des choses. Tu es la Conscience même, l'éternel témoin impersonnel. Vis heureux. » (129)*

*« Attachement et aversion sont des attributs de l'esprit et tu n'es pas l'esprit. Tu es la Conscience même, libre de tout conflit, immuable. Vis heureux. » (130)*

*« Voyant le Soi en tout et tout dans le Soi, libéré du sens du "moi" et du "mien", sois heureux. » (131)*

« *Oh toi, pure Conscience, tu es réellement Cela en quoi l'univers phénoménal apparaît comme les vagues à la surface de l'océan. Sois libre des afflictions de l'esprit.* » (132)

Ces quatre versets constituent véritablement le cœur même de l'Advaita, le fondement de la non-dualité. Il peut paraître inopportun d'ajouter quoi que ce soit sous forme de commentaires à cet ensemble de quatre versets, mais il convient de répondre en un ou deux mots d'explication à cette question légitime : si la Conscience est tout ce qui est, et s'il n'est pas d'individu en tant que tel, à qui le sage adresse-t-il cette instruction ?

Il est nécessaire de comprendre, sans équivoque, que le sage ne s'adresse pas réellement à quelqu'un. En vérité, il ne s'agit pas du tout d'une instruction. Tout ce que fait le sage est seulement de montrer la Réalité. Cette identification est seulement un mouvement dans la Conscience, une partie du fonctionnement de la Totalité. Cela fait partie du processus de désidentification dans l'évolution spirituelle au sein de la phénoménalité. La Conscience s'est identifiée elle-même à l'organisme humain individuel dans le but de créer des egos séparés afin que cette vie dans la relation sujet/objet puisse avoir lieu en tant que *lilâ* (le jeu divin de la phénoménalité). En effet, la Conscience s'identifie d'abord à chaque individu en tant qu'entité séparée, puis se désidentifie et recouvre son impersonnalité ; elle est la *lilâ*. La Conscience écrit le script, la Conscience produit et dirige le scénario, la Conscience joue tous les rôles (comme un one-man-show) dans la pièce, et finalement, la Conscience est elle-même témoin de la pièce. Quand cet état est l'objet d'une aperception, plus aucun doute ne subsiste, et tout ce qui est, est Silence. La Conscience est dans son état originel de repos absolu.

En de très rares occasions, tout cela est saisi intuitivement, et il y a un éveil soudain. Mais dans la plupart des circonstances, l'identification est trop forte, et le processus évolutif (dans la phénoménalité) de désidentification est long et rude, couvrant de nombreuses vies.

Ashtâvakra est totalement conscient de ce fait et il exhorte par conséquent le chercheur à avoir la foi.

Il dit :

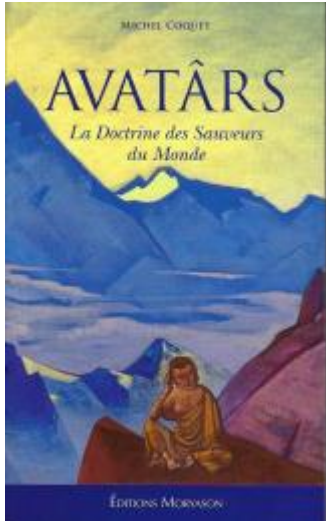
« *Aie foi, mon fils. Qu'il n'y ait ni confusion ni méprise à ce propos. Tu es la Connaissance même, tu es le Seigneur, tu es la Conscience précédant toute manifestation.* » (133)

p. 93-94





MICHEL COQUET  
*AVATÂRS*  
*La Doctrine des Sauveurs du Monde*  
Éditions MORYASON, 2021



La sagesse orientale est incomprise en Occident, ne serait-ce que parce que les termes sacrés sont trop souvent mal traduits, déformés pour finalement aboutir à de véritables contresens. Ainsi le mot **guru** qui signifie simplement maître en sanskrit, qu'il s'agisse d'un maître d'école, d'un professeur de musique ou d'un maître spirituel, en est venu à signifier chez nous dirigeant d'une secte, voire escroc. Le Révérend Moon est désigné comme un gourou du fait de sa qualité de fondateur et chef tout-puissant d'une *Église de l'Unification* (ou *Association de l'Esprit Saint pour l'Unification du christianisme mondial*), aux multiples ramifications et suffisamment riche pour financer en France le Front National, alors que s'agissant d'une secte chrétienne, l'expression de Pape ou de Pontife aurait été plus appropriée. Il en va de même du terme **avatâr**, notion centrale de la mythologie hindoue, laquelle désignant en sanskrit une descente divine, une incarnation du Verbe, homme et dieu à la fois, en est venue à signifier un événement fâcheux, un accident, une mésaventure, un changement, une transformation voire un avorton. Le film de James Cameron, *Avatar*, n'a pas contribué à restaurer au terme son sens originel.

La présente étude de Michel Coquet vient donc à point nommé pour restituer au terme avatâra la plénitude de son sens en le resituant dans le contexte culturel et religieux de l'Inde tout en explorant les approches similaires que l'on retrouve en parallèle dans les autres traditions religieuses.

*Parabrahman*, l'Absolu est au-delà de la création, au-delà de tout ce que l'on puisse imaginer. De lui on ne peut rien affirmer, sinon qu'il est vide de tout attribut mais que sans lui, rien ne pourrait être : « *Avant cela, en vérité, il y avait la pure non-existence, une sans second ; de cette non-existence est née l'existence* » (*Chandogya Upanishad* VI, 11-1). L'espace infini et spontané procède d'une onde, d'une impulsion intérieure sans qu'intervienne la moindre volonté divine. L'univers est la manifestation spontanée des lois cosmiques inhérentes au *Brahman*, du souffle primordial d'un Dieu sans forme prenant occasionnellement une forme, celle des Mondes : « *En Moi, dit Krishna, tout ce monde est enfilé comme une rangée de perles sur un fil* » (*Bhagavad Gîtâ* VII, 7). Selon les traditions de l'Inde, l'envers de *Brahman* est l'Espace incommensurable, *Mûlaprakriti*,

racine de la Substance Vierge immaculée dont l'enfant est la lumière qui prend la forme d'un œuf : « *En vérité, au commencement, la Déesse était unique. À elle seule, Elle était l'œuf du monde* » (*Bahvrîchâ Upanishad*).

La Trinité primordiale en puissance est celle de la Mère (*Mûlaprakriti*), du Père (*Ishvâra*) et du Fils (*Dvaîviprakriti*). La Trinité en acte, la Trimûrti, se déploie en tant que Brahmâ le Créateur qui vient habiter l'œuf cosmique, Vishnu le conservateur qui préserve l'univers et Shiva le destructeur qui préside à son « apocalypse ». Les *Avatâras* sont des descentes du Très-haut tantôt identifiées aux dix incarnations classiques de Vishnu, tantôt à l'une des vagues de l'océan cosmique qui, bien qu'apparaissant distincte des autres, ne fait qu'un avec lui : « *Il y a des gens qui disent qu'il y a dix Avatârs, d'autre qu'il y en a vingt-quatre ; et d'autres encore disent que les Avatârs sont innombrables* », énonce Râmakrishna qui précise qu'en réalité il n'y a qu'un seul Avatâra : « *L'Avatâr est toujours le même. Le Dieu unique plonge dans l'océan de vie, S'incarne et Se nomme Krishna. Une autre fois, Il replonge, ressort à une autre place dans l'humanité et Se nomme Jésus.* »

Bien qu'incarné dans une forme humaine et en ce sens limité par celle-ci, l'*Avatâra* est pleinement identifié à l'essence de son être, le Soi qui est de même nature que le *Parabrahman*. Qui n'a pas saisi l'identité de l'Âtman et du Brahman ne peut comprendre le fondement des *Upanishads*. Le *Brahman* est à la fois Un et multiple. Incarné dans la multiplicité, l'*Avatâra* sait qu'il ne fait qu'un avec l'Un. Alors que le libéré-vivant est un *vyaktinath*, opérant d'abord pour son propre salut, l'*Avatâra*, pur rayon de la Divinité Inconnue, est considéré en Inde comme le Sauveur du Monde (*lokanath*) : « *L'arbre de Sachchidânanda donne des fruits innombrables, tels que Râma, Krishna, Christ et d'autres encore. Parfois, quelques-uns d'entre eux descendent ici-bas et opèrent dans l'humanité des changements merveilleux* », dit encore Râmakrishna.

Chaque descente divine correspond à une étape d'un cycle cosmique, de l'Âge d'or à l'Âge de fer, qui est actuellement le nôtre, l'*Avatâra* venant non pas instaurer une nouvelle religion mais rétablir la voie originelle lorsque celle-ci vient à s'occulter : « *Chaque fois que le Dharma s'efface et que monte l'injustice, alors Je prends naissance pour la libération des bons, pour la destruction de ceux qui font le mal, pour mettre sur le trône la justice. Je prends naissance d'âge en âge* », proclame Krishna dans la *Bhagavad Gîtâ*. Parole à laquelle répondent celle de Bouddha : « *J'ai vu l'Ancienne Voie, la Vieille Route prise par les Tout-Éveillés d'autrefois, et c'est le sentier que je suis* » (*Samyutta II*, 106) comme celles de Jésus : « *Je suis la Voie, la Vérité et la Vie* » (Jn 14, 6) ; « *Je me suis tenu au milieu du monde et je me suis manifesté à eux dans la chair* » (Th. 28).

À cette différence près toutefois que la même parole de Vérité ne peut rencontrer un écho favorable qu'en fonction du terrain sur lequel elle est semée : « *Je les ai trouvés tous ivres ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif...* » Si la terre de l'Inde s'avère particulièrement féconde, celle de l'Occident l'est beaucoup moins : « *Finalement, le tort de l'Église chrétienne n'est pas d'avoir autorisé la vénération de l'image de Jésus, de Marie et de tout un panthéon de saints, mais de faire du Dieu Unique, imperceptible et au-delà des sens, une triplicité de Personnes qui, du reste, existent dans toutes les autres religions non comme Dieu trinitaire, mais comme triple expression de la puissance d'un Dieu Unique... Quoi qu'il en soit, en reprenant l'exemple des yogas, le christianisme est comparable au bhakti yoga mais il ne possède plus ce qui fit la gloire des premiers chrétiens, à savoir une science de la réalisation du Soi comparable à celles du rāja et du jnāna-Yoga* », souligne Michel Coquet (p. 54).

« *Alors je vis que l'Agneau avait ouvert un des sceaux, et j'entendis l'un des quatre animaux qui disait d'une voix de tonnerre : Viens et vois. Je regardai donc, et je vis un cheval blanc, et celui qui était monté dessus avait un arc, et on lui donna une couronne, et il partit en vainqueur, pour remporter la victoire...* », annonce l'Apocalypse de Jean. Toutes les traditions religieuses sont dans l'attente d'un Sauveur qui viendrait à la fin des temps - ou plutôt du présent cycle - pour le salut du monde, qu'on l'appelle Messie dans le judaïsme, l'Esprit Saint ou le Christ sauveur dans le christianisme, Kalki Avatāra dans l'hindouisme, Bouddha Maitreya dans le bouddhisme, Madhī dans l'Islam. « *Mais plutôt que de l'attendre, conclut Michel Coquet, pourquoi ne pas entendre les paroles du Saint Kabir :*

*Ami, je demeure dans ton cœur :  
Pourquoi Me chercher ailleurs ?*

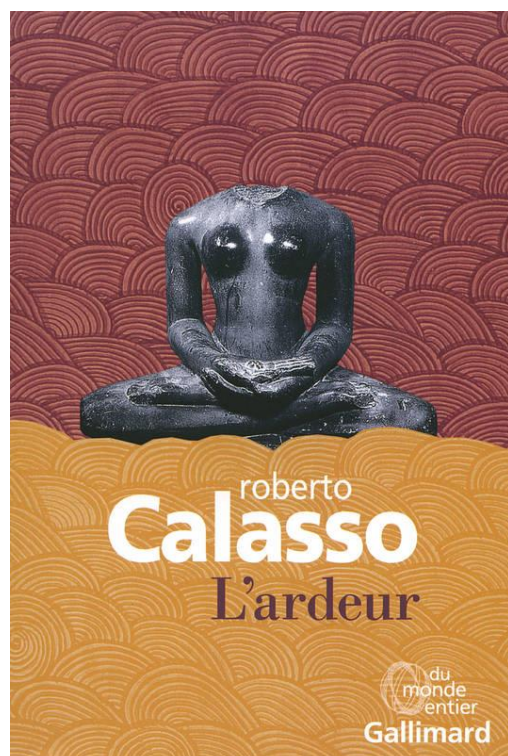
*Je ne suis ni dans le temple, ni dans la mosquée,  
Ni dans la Ka'ba, ni à Kailash,  
Je ne suis ni dans les rites ou les rituels,  
Ni dans le yoga ou le renoncement.*

*Si tu savais Me chercher,  
Tu Me trouverais en un instant !  
Dit Kabir : écoute-moi, ô frère sadhu,  
Il est le Souffle des souffles ! »*

Yves

\*

ROBERTO CALASSO  
*L'ARDEUR*  
Trad. Jean-Paul Manganaro  
Gallimard, 2014



Quelque chose d'immensément loin de notre présent est apparu il y a plus de trois mille ans dans l'Inde du Nord : le Veda, un *savoir* qui englobait tout en lui, depuis les grains de sable jusqu'aux confins de l'univers. Cette distance transparaît dans la manière de vivre chaque geste, chaque parole, chaque entreprise. Les hommes védiques accordaient une attention adamantine à l'esprit qui les soutenait et qui ne pouvait être disjoint de l'*ardeur* à partir de laquelle, pensaient-ils, le monde s'était développé. L'instant prenait sens dans sa relation avec un invisible qui débordait de présences divines. Ce fut une expérimentation de la pensée si extrême qu'elle aurait pu disparaître sans laisser aucune trace de son passage sur la *terre où erre en liberté l'antilope noire* (c'est ainsi que l'on définissait le lieu de la loi). Et pourtant cette pensée - un enchevêtrement d'hymnes énigmatiques, d'actes rituels,

d'histoires de dieux et de fulgurations métaphysiques - a l'indubitable capacité d'éclairer d'une lumière rasante, distincte de toute autre, les événements élémentaires qui appartiennent à l'expérience de tout un chacun, aujourd'hui et partout, à commencer par le simple fait d'être conscient. Elle entre ainsi en collision avec nombre de ce que l'on considère désormais comme des certitudes acquises. Ce livre raconte comment, à travers les *cent chemins* auxquels fait allusion le titre d'une œuvre démesurée et capitale du Veda, le *Satapatha Brāhmaṇa*, on peut retrouver ce qui est sous nos yeux en passant par ce qui est le plus loin de nous. Roberto Calasso (1941-2021) nous propose un itinéraire minutieux dans l'Inde de la civilisation védique, et permet ainsi à chaque lecteur, même non-initié, d'approcher cette extraordinaire somme de la pensée humaine que nous a léguée la civilisation brahmanique d'il y a trois mille ans.

*Combien sont donc les feux, combien les soleils, combien les aurores, combien les eaux ? Je ne vous dis pas cela par défi, ô vous, les Pères. Je le demande pour savoir, ô vous, les poètes.*

*Rg veda, 10, 88, 18*

C'étaient des êtres lointains, ils l'étaient non seulement des modernes mais aussi de leurs contemporains antiques. Distants non pas comme une autre culture, mais comme un autre corps céleste. Si distants que le point d'où on les observe devient à peu près indifférent. Que cela arrive aujourd'hui ou il y a cent ans, rien d'essentiel ne change. Pour qui est né en Inde, certaines paroles, certains gestes, certains objets peuvent résonner comme très familiers, comme un atavisme invincible. Mais ce sont là des lambeaux dispersés d'un rêve dont l'histoire s'est brouillée....

L'Inde védique n'eut ni une Sémiramis ni une Néfertiti. Ni même un Hamourabi ou un Ramsès II.. Ce fut la civilisation où l'invisible l'emportait sur le visible. Comme peu d'autres, elle fut exposée au risque d'être incomprise. Pour la saisir, il est inutile d'avoir recours à des événements, qui n'ont pas laissé de traces. Il ne reste que des textes : le Veda, le Savoir...

Il n'y avait ni temples ni sanctuaires ni remparts. Il y avait des rois, mais sans royaume aux frontières tracées et sûres...

Il reste très peu de choses tangibles de l'époque védique. Il ne subsiste pas d'édifices, ni de tronçons d'édifices, ni de simulacres. Tout au plus, quelques pièces frustes dans les vitrines de quelques musées. Ils édifièrent un Parthénon de mots : la langue sanscrite, puisque *saṃskṛta* signifie « parfait ». Ainsi parla Daulmal...

*Ya evaṃ veda*, « celui qui sait ainsi », est une formule qui revient toujours dans le Veda. Évidemment le savoir — et le savoir *ainsi*, qui d'une certaine manière se différenciait de tout autre savoir — était ce qui importait le plus aux hommes védiques... Le lexique védique est très subtil et hautement différencié dans la définition de tout ce qui touche à la pensée, l'inspiration, l'exaltation. Ils pratiquaient le discernement des esprits... avec une sûreté et une acuité qui laissent stupéfait et qui découragent toute tentative de traduction. Qu'est-ce que *dhī* ? Pensée intense, vision, inspiration, méditation, prière, contemplation ? Tout cela, tour à tour. Et en tout cas la condition nécessaire était la même : la primauté de la connaissance par rapport à n'importe quelle autre voie de salut...

\*

FRANÇOIS CHENG  
*L'UN VERS L'AUTRE*  
En voyage avec Victor Segalen  
Albin Michel, 2019



Toute sa vie François Cheng a été habité par l'errance orientale de Victor Segalen (1878-1919), symétrique de son propre exil occidental. C'est même par le cycle chinois de l'œuvre de Segalen, tout comme lui poète, romancier et critique d'art, que Cheng a d'abord visité de façon imaginaire une Chine qu'il avait quittée, et que Segalen, lui, avait été un des premiers à connaître dans toute sa profondeur continentale et sa diversité : *« Par personne interposée, je revisitais mon pays d'origine. Et, surtout, je le découvrais car, de fait, beaucoup de provinces me demeuraient inconnues. »* François Cheng dit ici, en trois textes et un poème, l'intime proximité spirituelle qui le relie à Victor Segalen. Comme Segalen découvrant la Chine, François Cheng n'a que faire du tourisme culturel, la surface ne l'intéresse pas : il est allé voir « ailleurs » pour mieux voir au-dedans.

**Non pour se fuir mais pour se chercher. Les deux poètes « exotes », selon l'expression de Victor Segalen, nous invitent ainsi à une démarche d'élévation où chaque culture épouse l'autre dans sa meilleure part.**

\*

Nous sommes... en 1919. La conflagration qui vient de prendre fin laisse une terre dévastée et des peuples en proie à l'extrême désolation. Le grand voyageur se trouve en rade à Brest, au creux de son pays natal. Dans la pénombre de son bureau, un moment de répit lui permet de faire face à lui-même. Mais y a-t-il encore un « lui-même », en cet être qui n'a eu de cesse de se dégager de soi, en quête effrénée d'exode ?... Il sait qu'il ne se rendra plus « là-bas », un monde lui aussi effondré, une Cité interdite livrée aux vents de l'Histoire. Sans interdit, pas de secret. Sans secret, pas d'imaginaire, de métamorphose, de transfiguration. Quel élan ? Quel sursaut ? Repartir, plus que Rimbaud et Gauguin, vers l'absolu Inconnu ?...

Être ou ne pas être, telle est en effet la question. À moins que ne s'impose la fameuse Voie taoïste : accéder à l'être par le non-être...

Cette nostalgie de la pierre et de l'eau traduit chez le poète une quête fondamentale, celle justement de l'Origine... Il arrive que la dialectique fasse place à la connivence, lorsque, de rocher en rocher, l'eau tombe en cascade. Il en résulte un haut chant, jailli des entrailles de la nature, et qui offre un modèle à l'âme orphique du poète. Le chant humain, né de l'instant, rejoint sans faille la résonance éternelle. (p. 14-16)

... le temple du ciel constitue une révélation plus essentielle encore. Cette esplanade circulaire entourée de balustrades à triple étage dont le mouvement concentrique, de cercle en cercle, cerne un centre vide couronné par le seul ciel. L'idée de l'Invariable Milieu qui, par son vide même, permet et régule toutes les transformations se trouve incarnée là de façon superbe. Le poète a épousé pleinement cette idée qui lui a conféré une conception unitaire de l'univers, et inspiré des pages souveraines dans *Stèles*, notamment dans la partie consacrée aux « Stèles du milieu » :

« ... Mais, perçant la porte en forme de cercle parfait ; débouchant ailleurs : (au beau milieu du lac en forme de cercle parfait, cet abri fermé, circulaire, au beau milieu du lac, et de tout),

*Tout confondre, de l'orient d'amour à l'occident héroïque, du midi face au Prince au nord trop amical, - pour atteindre l'autre, le cinquième, centre et Milieu Qui est moi. »* (p. 74-75)

Au terme de son voyage, Segalen a affirmé tranquillement ces mots déjà cités d'*Équipée* :

« Quant au Réel, il triomphe avec brutalité. Le coup de plongée a réussi. J'ai brutalement étranglé ma peur du Réel. Je m'en suis allé au-delà. »

Affirmation qui nous éclaire ce beau passage du même texte où, devant une sculpture des Han, le poète nous livre son plus haut message : sachons accueillir le mystère de l'Être ; l'inconnu est ce qui advient, qui est toujours déjà là mais toujours en avant de nous, et cet inconnu qui advient n'est autre que notre propre mystère (p. 99)

... le voyage qu'on projette ou rêve de faire comporte, certes, sa part d'inconnu et de découverte, mais..., en général, il est comme prévu dans ce qu'on est foncièrement capable de saisir, dans ce qu'on est ardemment désireux de voir. Or, tout vrai voyage, est la transmutation d'un voyage qu'on a déjà fait en soi, un soi qui cherche à se transcender en vue d'un dépassement, d'une réconciliation.

(p. 108)



## DISCOGRAPHIE

### QU'A DIT QUACKIE A MAÎTRE ECKHART ?



*Les rêves de l'homme sont de deux classes. Les uns, pleins de sa vie quotidienne se combinent d'une façon plus ou moins bizarre avec les objets entrevus dans la journée, qui se sont indiscrètement fixés sur la vaste toile de sa mémoire. Voilà le rêve naturel ; il est l'homme lui-même. Mais l'autre espèce de rêve ! le rêve absurde, imprévu, sans rapport ni connexion avec le caractère, la vie et les passions du dormeur ! Ce rêve que j'appellerai hiéroglyphique, représente évidemment le côté surnaturel de la vie, et c'est justement parce qu'il est absurde que les anciens l'ont cru divin.*

Baudelaire, *Les paradis artificiels*

Maître Eckhart flotte dans l'espace interstellaire, parsemé d'astres à l'image de celles illuminant le plafond des cathédrales médiévales. Il porte sur ses épaules Quackie, une toute petite fille, qui lui murmure à l'oreille un secret. De quoi s'agit-il ? D'un rêve que l'on peut qualifier d'hiéroglyphique avec Baudelaire, ou mieux d'initiatique.

Ce rêve étrange, dans lequel interviennent paradoxalement le maître rhénan et Quackie, surnom d'Emily, le bébé de John Adams, a inspiré à ce compositeur américain contemporain l'une des œuvres majeures. Né en 1947, John Adams, qui a étudié auprès de disciples d'Arnold Schönberg, est considéré comme un minimaliste à part, du nom d'une école américaine des années soixante visant à créer une musique fondée sur la répétition et la simplicité harmonique. *Harmonielhre* ou *Étude de l'Harmonie* (1985), qui reprend le titre d'un ouvrage de Schönberg, se réfère à la combinaison des principes harmoniques fondateurs de la musique dodécaphonique avec ceux du minimalisme. Adams s'inspirerait ainsi de la voie dépouillée à laquelle nous invite Maître Eckhart, qui prêche par exemple dans un sermon : « *Comment l'âme suit sa propre voie et se trouve elle-même* ».

Le premier mouvement, sans titre, débute en fanfare avec une répétition rapide et spectaculaire des cordes en mi mineur, évoquant les coups du destin dans un style proche de celui de Philip Glass. Ce morceau qui inaugure la pulsation de



l'ensemble nous plonge d'emblée dans l'univers onirique du compositeur. Alors qu'il traverse en voiture le pont reliant San Francisco à la baie d'Oakland, Adams aperçoit brusquement un immense bateau-citerne qui se dresse brusquement sur l'eau pour décoller comme une fusée vers le ciel : « *Au moment où il sortit de l'eau, je pus voir que le fond de la coque était recouvert d'un bel oxyde orange brunâtre* », précise-t-il. Sous cette imagerie contemporaine se cache des archétypes très anciens. Ce pétrolier évoque irrésistiblement la barque funéraire du *Livre des morts des Anciens Égyptiens*, dont le véritable titre est *Livre pour sortir au jour*. Ou encore la barque de Charon sur laquelle Orphée, deux fois vainqueur, traverse l'Achéron au son magique de sa lyre, en quête de sa moitié. On peut, dans cette navigation d'un monde à l'autre, déceler une aspiration de sortie des eaux matricielles de l'occultation et d'ascension vers quelque paradis azuréen. Nostalgie des origines, de ce ciel que nous avons connu dans une autre dimension et auquel nous aspirons à retourner. Voguant à l'horizontale sur l'océan de ce monde, le navire se lève à la verticale de l'axe cosmique en fonçant directement comme une fusée vers le ciel. Mais attention. Sortir du monde de l'occultation, c'est s'engager sur un chemin parsemé d'embûches. Rien n'est jamais acquis. *Per aspera ad astra (Il faut connaître des épreuves pour accéder aux astres)*, dit un proverbe latin. Si Jésus nous invite à porter sa croix comme lui-même la porte, il nous encourage aussi à suivre cette voie semée d'épines : « *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve, il a trouvé la Vie* » (log. 58).

Baigné dans l'atmosphère aérienne toute en lenteur d'une sorte d'adagio, le deuxième mouvement, *The Amfortas wound* se réfère au Roi pêcheur, gardien du Graal, blessé par « *une lance qui lui perça les cuisses* ». Cet air plein de tensions rappelle les sombres paysages sonores de Sibelius avant de se fondre dans une atmosphère de dissonances brutes, comme l'écho d'un chant angoissé de Gustav Malher. Pour Adams, la blessure d'Amfortas aux testicules est une blessure de la créativité, semblant lui indiquer qu'il est temps pour lui de suivre sa propre voie, sans tenir compte d'aucune école. Dans le désert spirituel que sont devenues les terres dévastées d'Amfortas, le héros doit percer le mystère du Graal pour guérir le roi et restaurer la splendeur du royaume. Décrit comme une coupe d'or fin orné de pierres précieuses ou comme l'émeraude taillée tombée du front de Lucifer, le Graal sert à la Cène avant de recueillir le sang du Christ crucifié. Coupe de la communion, coupe de vie, le Graal est le symbole alchimique du Soi. Qui trouve le Soi, trouve le royaume. Nous sommes sur la voie de l'initiation.

Le troisième mouvement, *Meister Eckhart and Quackie*, qui marque un passage à la lumière, est celui de la Révélation de la vérité par-delà les images. Les composantes minimalistes sont présentes avec le retour des rythmes répétitifs et de courtes bribes de mélodies, avec quelquefois l'écho de la *Lugubre Gondole* de Liszt. Affirmation triomphante de la tonalité propre au compositeur, l'œuvre culmine avec les cordes, en mi bémol. Si le secret révélé par l'enfant ne peut être

que celui du Graal de la créativité retrouvée, le rêve d'Adams rappelle irrésistiblement les légendes les plus populaires du maître rhénan, comme celle de la fille sans qualité ou encore celle de l'enfant nu.

On raconte qu'une jeune fille se présenta un jour à la porte du couvent de Maître Eckhart pour lui parler. Lorsque le frère portier lui demanda qui annoncer, elle répondit : « *Je ne sais pas.* » « *Comment, cela ?* », et la fille ajouta : « *Je ne suis ni une enfant, ni une femme, ni un homme. Je ne suis pas une épouse, pas une veuve, et pas non plus une vierge. Et je ne suis ni seigneur, ni servante, ni valet.* » Après s'être entretenu avec celle-ci, Eckhart déclara : « *Vraiment, il me semble que je viens d'entendre l'être le plus pur de tous ceux qu'il m'est arrivé de rencontrer jamais !* » Une autre fois, Maître Eckhart rencontra un bel enfant nu. Lorsqu'il lui demanda qui il était, l'enfant répondit : « *Un roi.* » Lorsqu'il lui demanda où était son royaume, l'enfant dit : « *Dans mon cœur.* » Et lorsqu'il proposa à l'enfant de choisir un vêtement, l'enfant refusa : « *Si je le faisais, je ne serai plus un roi.* » Alors, dit la légende, l'enfant disparut et Dieu apparut.

« *Soyez comme les petits enfants* », ne cesse de répéter Jésus :

*Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte  
et prendrez vos vêtements,  
les déposerez à vos pieds  
comme les tout petits enfants,  
les piétinerez,  
alors vous verrez le Fils  
de Celui qui est vivant  
et vous n'aurez pas peur. (log. 37)*

*L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas  
à interroger un tout petit enfant de sept jours  
au sujet du lieu de la Vie,  
et il vivra,  
parce que beaucoup de premiers se feront derniers,  
et ils seront Un. (log. 4)*

Yves



**Federica Matta**  
*Voyage des imaginaires*

## POÉSIES

### *PAUVRES MOTS*

*Ces pauvres mots qui se privent de tout  
dans le quotidien*

Rilke



tout est dit  
ils n'en peuvent plus  
les mots

les mots  
sont orphelins  
de sens

où donc  
pourraient-ils s'en retourner  
si ce n'est aux mots

d'avant les mots

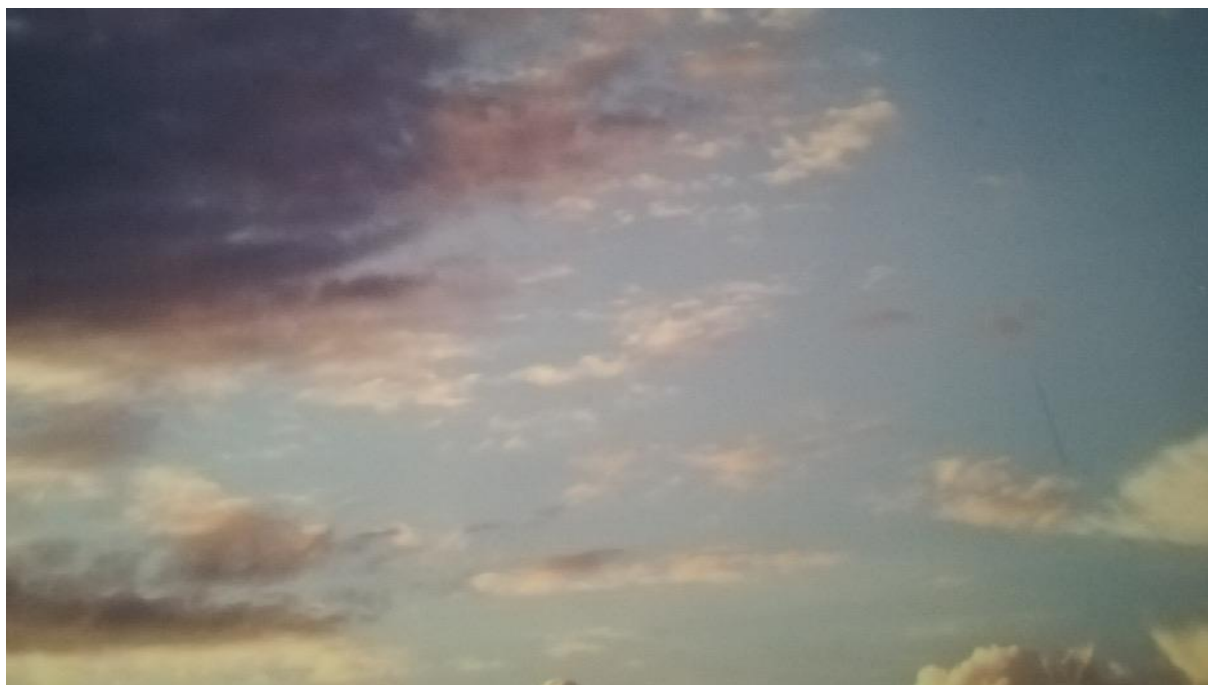
Yves

*Ces pauvres mots qui se privent de tout dans le quotidien... (Rilke, Pour me fêter, trad. Olivier Mannoni, Payot)... Les mots souffrent dans la vie quotidienne parce qu'on ne leur prête pas vraiment attention, on les prononce sans réfléchir, ça les fait souffrir de la faim = darben. (Maria)*

## ***SILENCE***

*La poésie : aller par les mots au silence, au sans-nom.*

Simone Weil, *Cahiers*, Plon I, p. 188.



Parler du silence, c'est le rompre.

Le silence qui, pourtant, ne demande qu'à être entendu.

Mais sans un mot.

Pas même prononcé à voix basse.

Un mot immédiatement effacé, comme s'il n'y avait, avec le silence, aucun échange possible.

Ni question ni réponse.

Sans même un écho.

Alors que faire ?

C'est à lui de nous le dire.

Jacques  
Illustration : Martine

## VISAGES DÉCALQUÉS



Et s'il me fallait revivre  
Je voudrais être anonyme et pluriel  
Je voudrais être les autres incluant moi-même  
Moi-même incluant les autres  
Et s'il me fallait revivre  
Je voudrais n'être que mille fois les autres  
Mille fois moi-même  
En jouant avec le temps comme avec un élastique  
Qui revient toujours en place  
Je voudrais que vous me regardiez  
En me remplissant de vous  
Je voudrais vous continuer toujours  
Des promesses que je n'ai pas tenues  
Juste un fil soyeux de votre chevelure  
Avant de retourner à ma poussière d'oubli  
Votre vie instantanée révélée enfin  
Hachure du temps pressé  
Mais on frappe déjà à ma porte  
Délivrez-vous de moi...

Visages d'hier et d'aujourd'hui  
Tant pis pour la vie qui coule amère  
Je serai le miroir palpitant  
Je serai le miroir qui s'arrête à son image...

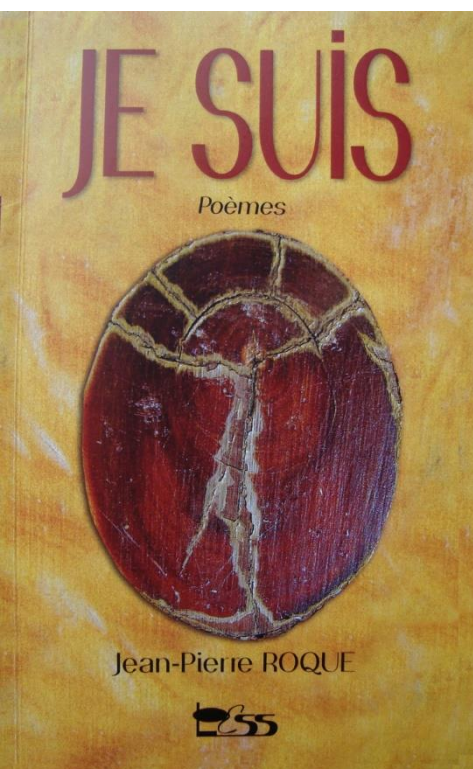
Je serai plus que tout  
La vie qui se remémore  
L'instant où elle se guette...

Alicia Gallienne

*L'autre moitié du songe m'appartient,*  
Gallimard, 2020, p. 300 et s.

\*

## *JE SUIS*



je suis pur esprit immortel  
et ce corps n'est qu'une image  
le Sans-Nom n'est pas ce que l'on croit  
simple allégorie d'un hologramme

cosmique

je suis né d'une autre vie  
et non d'un autre temps

je suis né à la vie  
pour des temps différents

je suis né pour débusquer  
l'être qu'au fond de moi je suis

et ne suis pas

\*

dans cette existence-ci  
sans cesse  
nous devons voyager

la sédentarisation  
forcée  
n'étant pas propice

à la plénitude de l'âme

est-ce qu'un quelconque sage pourrait me dire  
si cette fois-ci j'ai bien réussi à me transfigurer

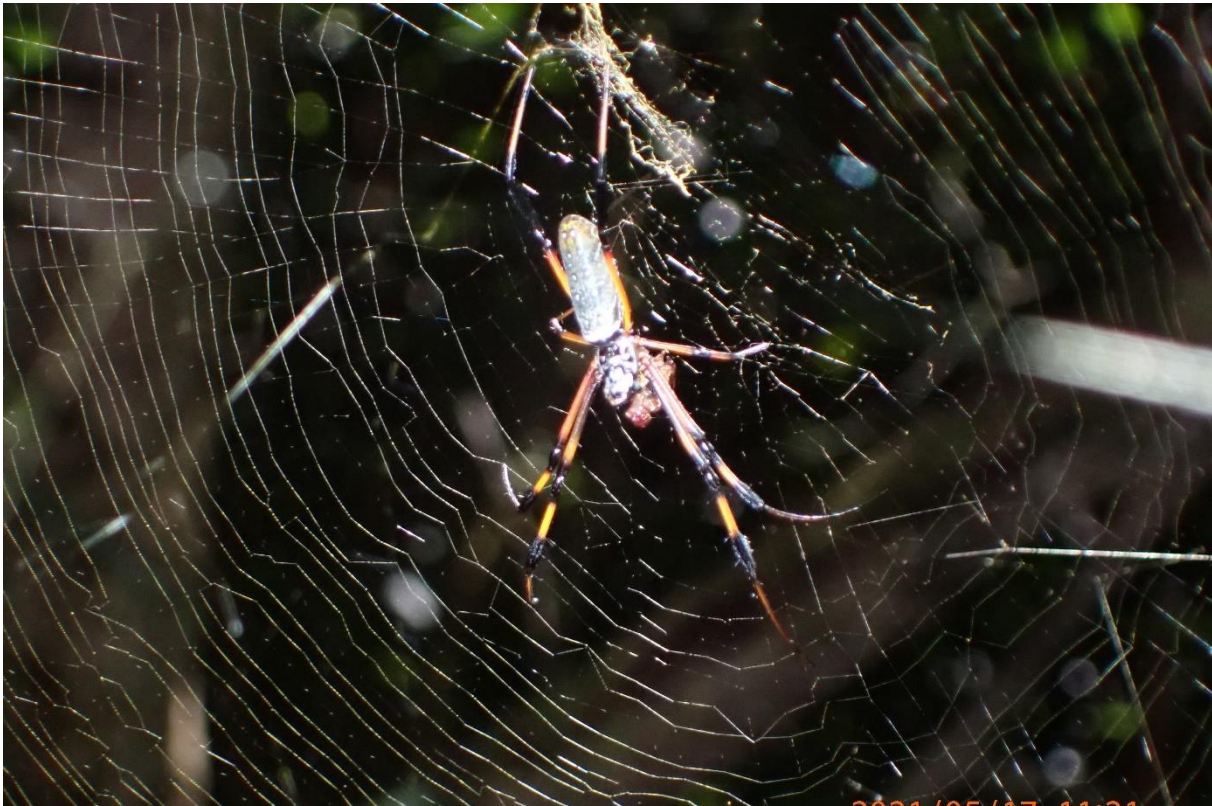
si je n'ai rien d'autre à faire qu'à me laisser  
porter par cet enchevêtrement de dimensions

en attendant la très bonne nouvelle  
qui me confirmera irrévocablement que

je suis

Jean-Pierre Roque, *JE SUIS*, Éditions Loess, 2014, p. 7-9.

*CELUI DONT NOUS SOMMES LE RÊVE*



Celui dont nous sommes le rêve comment a-t-il pu nous laisser là  
dans la vaste grange du cosmos en train de refroidir  
dans cette grande cloche vide où personne n'entend personne  
à travers les voix de jadis et l'écho même du silence  
où il est si difficile de se souvenir de tout et de tout reconnaître  
y compris soi-même  
il ne peut nous aider il ne peut nous entendre  
sauf un très bref instant entre deux rêves entre deux mondes  
quand il s'éveille nous nous évaporons nous nous désagrégeons  
il ne reste qu'une voix sans maître une question sans réponse  
une goutte de rosée solitaire sur une herbe automnale  
le vent du soir dans une toile d'araignée ténébreuse

Jaan Kaplinski  
(traduit de l'estonien par Antoine Chalvin)

## *UN GRAIN DE SABLE*



*Illustration : Jean-Paul Colomb*

Il suffit d'un grain de sable  
Pour que le monde

cesse de tourner

Dans le sens

qui devait le faire tourner...

Il suffit d'un grain de sable  
Pour faire basculer

la nuit dans la mer

Et faire lever le jour...

Toute la création du monde

Finalement

Ne tient

qu'à un grain de sable

Qui n'était pas à sa place.

Jean Debruyne  
*Divers et de printemps*

\*



## *UN SIGNE DU CIEL*



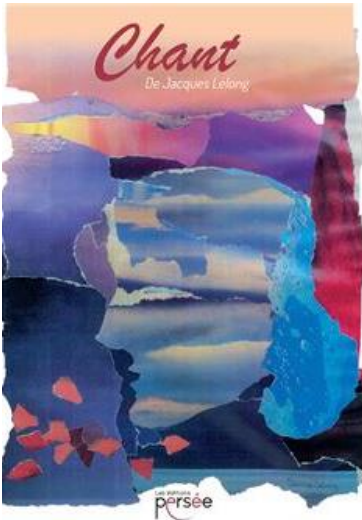
**à Pierre Chatel ,  
la Chartreuse qui surplombe le Rhône**

Un signe du Ciel,  
ici à Pierre Chatel,  
au milieu des Paons,  
oiseau mystérieux, solaire, dont le plumage m'évoque le Paradis.  
Je suis assise, sur ce pic rocheux, face à cette vision :  
une croix naturelle venant du ciel et cet ange cosmique.  
Une paix profonde m'envahit, en cette fin de Voyage, où la joie à dominer,  
le plaisir d'Être tout simplement !  
Gratitude immense !

Nadia

\*

## CHANT



*Je sais que je vais mourir,  
mais je n'y crois pas.*  
Vladimir Jankélévitch

État de vie, état de mort ; comme de veille et de sommeil profond où l'on existe encore, mais sans conscience.

Où est la frontière ?

La frontière sur laquelle je voudrais te rejoindre.

Est-il possible de te faire revenir des Enfers ?

Cette question m'a hanté, longtemps avant que tu ne me quittes ; et vers la fin, lorsque je sortais de ta chambre, j'étais tenté de ne pas me retourner, contrairement à Orphée.

Mais la mort a toujours eu raison des mythes, comme de la vie.

Jacques



*QUAND JÉSUS PARLE À AUGUSTIN*  
*Prière pour ne plus vivre séparé (suite)*



Nous avons fait un pacte ensemble, Augustin.  
ce fut d'abord un pacte à deux  
et cela reste un pacte à deux  
même si je vais à d'autres brebis  
car je t'ai adjoint un ami,  
un fou du Royaume comme toi,  
diront les doctrinaires.  
Je continuerai à m'entretenir  
avec toi, avec vous deux ;  
mais déjà la lumière qui est en vous  
éclaire le monde.  
Non ! ne proteste pas, Augustin :  
pas de fausse modestie,  
car, si ta lumière brille,  
tu n'as pas lieu d'en tirer vanité :  
c'est la lumière du Père  
qui brille en toi.  
Mais comme je fais un avec le Père,  
que tu fais désormais un avec le Père  
et qu'il fait désormais un avec le Père ;  
c'est la lumière du Père et non la vôtre  
qui irradie :  
c'est la lumière qui éclaire le monde entier.

Mon chant de l'enfance  
qui chassera les démons de la peur  
n'est pas encore pour demain.  
Nous avons encore trop d'hypothèques à lever,  
trop de liens à dénouer  
trop de nœuds à délier  
pour que mes enfants  
habités par tant de maléfices  
puissent prêter une oreille attentive  
au chant libérateur  
des contraintes sans nombre  
qui peuplent leur sommeil  
de visions de cauchemar  
et qui envahissent leur veille  
de frayeurs assaillantes.  
Combien de vêtements avons-nous enlevés,  
combien de torts avons-nous redressés,  
combien d'angoisses avons-nous soulagées ?  
Le moment n'est pas venu non plus d'en dissenter  
alors qu'il reste tant et tant à faire.  
L'heure n'est pas venue d'établir des bilans.  
Suis-je un comptable, Augustin ?  
Longtemps tu t'es fourvoyé  
sur des chemins de perdition  
endossant, superposant les vêtements d'emprunt.  
tu as gardé de ta vie passée  
des manies que je voudrais te voir abandonner  
car je n'ai pas le goût des comptes d'exploitation.  
Il y a en toi des démons que je voudrais chasser  
pour que tu puisses écouter  
d'une oreille plus attentive  
le dévoilement de mon message.  
J'ai eu, moi aussi, partie liée avec les démons.  
Ils m'ont poursuivi  
dans le désert où je me suis retiré  
avant d'aller au-devant  
des brebis perdues de la Maison d'Israël.

Émile, 1974  
(à suivre)



*Le Bouddha voit tout, sait tout. Le un du nez exprime l'unité.*